

**L'Exécuteur
[053] – L'as
noir de San
Francisco**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



L'as noir de San Francisco

PAR DON PENDLETON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

L'as noir de San Francisco

CHAPITRE I

Les énormes liasses de billets verts s'épalaient sur la grande table de plein air en résine. Un petit vent léger faisait parfois frémir les billets et frétiller doucement les ramures des bouquets de palmiers entourant la grande piscine en forme de cœur. Au milieu du bassin, évoluant gracieusement dans l'eau illuminée en bleu, le corps nu de Jennifer ondulait. Une véritable naïade, Jennifer. Peau uniformément dorée, longue chevelure cuivrée formant autour d'elle des ondes mouvantes. Ambrosio Ligonì ficha un Hupman entre ses lèvres gourmandes de jouisseur, l'alluma avec des gestes religieux, quitta la piscine des yeux, pour les porter vers le tapis scintillant des lumières de San Francisco. Du parc en espaliers de sa superbe villa de St Francis Wood, le *capo* Ambrosio Ligonì, chef incontesté des *mafiosi* orchestrant la prostitution gay de toute la ville, bénéficiait d'une vue privilégiée sur son immense fief. Un empire qui s'étendait de Pacific Heights à Mission. Et souvent, à cette heure nocturne où la rumeur de la ville s'estompait dans la nuit, il aimait laisser libre cours à ses fantasmes de gloire totale. Un jour, il régnerait en maître absolu sur cet empire.

Et peut-être davantage. Il y comptait bien. Ettore Gamiano, l'actuel *don* de San Francisco, était gravement malade. Il allait bientôt mourir. Et ce n'était pas son imbécile de fils Vito qui serait nommé pour prendre la relève. D'autant que l'influence du prochain patron de la ville risquait fort de se voir considérablement agrandie. Á la *Commissione*, il était question de fusions. On allait nommer un vrai chef. Un empereur qui aurait sous sa coupe un empire bien plus vaste encore. Un *don* quasi absolu, émanation directe de la *Commissione*. Un homme à poigne d'acier dans un gant de velours. Ligonì. Il avait le profil. On avait déjà parlé de lui au sommet de *l'Organized Crime*. L'avis du vieux Gamiano, ultime symbole romantique de l'ancienne Mafia poussiéreuse, ne pèserait pas lourd, face aux jeunes loups réformateurs et aux dents longues. Et Vito Gamiano n'était pas de ceux-là. Il ne succéderait pas au vieux.

Ambrosio Ligonì lança un dernier regard à la forme nue dans la piscine, tira sur ses poignets de chemise où brillaient deux énormes diamants de pur blanc-bleu. Dans la Mafia, on ne l'avait pas surnommé « L'élégant » pour rien. Toujours tiré à quatre épingles, chaussé de serpent gris, portant chemises de soie et bijoux en platine, bronzage savant mettant sa belle tête de latino-américain de cinéma en valeur, Ambrosio Ligonì était ce qu'on appelle communément un séducteur. Et il usait de cet avantage avec le dédain souriant qui sied à

un vrai play-boy. Il tourna la tête vers les quatre hommes assis à la grande table blanche abritée sous le vélum de la terrasse, s'assit confortablement dans le fauteuil aux gros coussins qui lui était réservé en bout de table.

— Terminé, messieurs ?

Il avait la voix douce et charmeuse, le regard de velours. Mais, dans le ton perçait une inflexible autorité et, dans les prunelles sombres bordées de longs cils recourbés, des lueurs sauvages passaient parfois. Silencieux et n'osant toujours pas glisser le plus petit regard en direction de la piscine, les quatre autres hochèrent la tête. Il y avait là, Tony Bronco, Milan Giacomo, Antonio Brassi et Andréa Mar-roca. Les *sotocapi* de Ligoni. Tous quatre se partageaient le marché gay de San Francisco et les sommes collectées par eux chaque fin de semaine constituaient une importante source de revenus de la Famille Gamiano. Devant eux, hormis les liasses de dollars, s'étaient les livres de comptes de chacun. Ambrosio Ligoni leur avait largement laissé le temps de tout vérifier une dernière fois, comme il le faisait lors de chacun de ces rituels comptables du dimanche soir.

Les quatre *mafiosi* hochèrent la tête en même temps, affichant des expressions de complète sérénité qu'ils étaient pourtant loin de ressentir vraiment. Car, bien qu'aucun d'eux n'ait un instant songé à détourner le moindre *cent* de l'Organisation, ils éprouvaient tous la crainte d'avoir commis quelque regrettable erreur de calcul. Et Ambrosio Ligoni détestait les erreurs. Surtout celles-là.

— OK, fit Ligoni en s'emparant des doubles comptables photocopiés. Je verrai tout ça. Tony, sers-nous.

Tony Bronco, un long type au teint olivâtre vêtu d'alpaga gris fer, sourit de sa large dentition carnassière, se pencha pour saisir la bouteille de Dom Pérignon qui frappait dans le seau en cristal, fit sauter le bouchon au-dessus des cinq coupes, présenta le goulot devant celle de Ligoni. Un rituel également, le Dom Pérignon. Le petit caprice d'Ambrosio qui, quelques années auparavant, avait effectué un long stage au sein de la Mafia française. Il y avait connu la Côte d'Azur, la douceur de vivre de la Provence, les vieux palaces de Cannes et de Nice, les plus belles filles du monde et le Dom Pérignon.

— Doucement, recommanda Ligoni en regardant d'un air gourmand la mousse légère qui montait dans sa coupe. Va aussi porter une coupe à Jennifer, ordonna-t-il dans une ombre de sourire.

Ambrosio adorait ce jeu. Voir la tête de Bronco quand il allait porter la coupe de champagne à Jennifer. Un malade des filles, Bronco. Avec son physique ingrat, sa face étroite et ses longues dents jaunes, il n'avait guère de succès auprès des femmes. Il devait souvent payer. Cher. Et Ligoni s'amusait à le faire saliver devant Jennifer. D'ailleurs, Bronco aimait lui aussi se prêter à ce jeu un peu cruel. Au

moins, il avait l'occasion de reluquer un corps splendide et d'en rêver longtemps après. Il n'en voulait même pas à Ambrosio Ligoni. Cela faisait partie de leurs rapports. Il servit les cinq coupes, emplit une sixième, s'approcha du bord de la piscine, attendant que son patron appelle la nymphe lui-même.

— Jenny ?

La fille blonde émergea de l'eau bleue, sourit à Ambrosio, avisa Bronco et la coupe de champagne, nagea vers lui avec une aisance de sirène. Quand elle fut près du bord, elle s'y accrocha d'une main aux ongles carminés, se hissa le buste hors de l'eau, offrant la vue de son corps parfait aux yeux allumés de Tony, tendit l'autre main, s'empara de la coupe qu'elle but avidement avant de la lui redonner dans un sourire indifférent. Lorsqu'elle replongea, Bronco émit un soupir de frustration ravie, revint vers la table où Ligoni riait aux éclats, aussitôt imité par les trois autres. Puis, le *capo* porta vivement la main à son front en se rejetant violemment en arrière, comme s'il n'en pouvait plus de rire. Mais, dans son mouvement, ses pieds accrochèrent la longue table et les coupes se renversèrent avec des bruits cristallins. Alors, sous les yeux ébahis de ses quatre hommes, Ambrosio Ligoni ouvrit une bouche démesurée, tandis qu'entre ses doigts crispée sur son front, un flot de sang et de matières cervicales s'échappait. Dans la seconde suivante, la grosse tête de Brassi explosa dans un geyser rouge, puis ce fut celle de Giacomo. Marroca fut le seul à réagir. Il cria, porta la main sous sa veste, au niveau de l'aisselle gauche, resta dans cette position une seconde, alors que son œil droit paraissait éclater, libérant un jet de sang qui éclaboussa la table. Il s'écroula sur les débris de cristal, sa tête cogna contre la bouteille de *Dom Pérignon* qui tomba avant de se briser sur le marbre du sol. Bronco fut le dernier survivant des cinq. Tétanisé, il considérait les cadavres d'un regard fou. Puis, de la piscine monta un hurlement strident et il se retourna. Juste à temps pour voir une dernière fois le corps doré de Jennifer qui se débattait dans l'eau avec frénésie en regardant vers la table. La balle pénétra dans le crâne de Bronco par la tempe droite, ressortit par la gauche, emportant dans sa course la moitié de la partie supérieure de sa tête. Il demeura un court instant en déséquilibre, une expression incrédule sur sa face étroite, pencha un peu plus, effectua un grotesque pas de danse avant de s'écrouler à son tour.

Dans la piscine, Jennifer hurlait toujours.

Quelques secondes après, trois ombres émergèrent dans la lumière de la terrasse. Il y eut des cris, des armes se braquèrent dans toutes les directions. Un des gardes du corps de Ligoni se précipita vers son patron, tandis que les deux autres lâchaient des coups de feu un peu partout. Jennifer cria encore, avala de l'eau, coula, remonta à la surface. Juste à temps pour voir le premier homme du *regime* de son

amant s'écrouler, la moitié de la tête emportée. Elle vit aussi la mâchoire d'un second exploser littéralement dans un flot de sang et un jaillissement d'éclats d'os et de dents, hurla si fort qu'il lui sembla s'arracher la gorge. Lorsqu'elle rouvrit ses yeux pleins d'eau, elle eut la vision trouble d'une autre silhouette qui tournoyait au bord de la piscine. Le corps s'affala dans l'eau en un plongeon sonore. Folle de terreur, Jennifer vit la moitié d'une boîte crânienne flotter un instant à quelques centimètres de ses yeux.

Puis ce fut le silence. Terrible, pesant. Jennifer resta dans l'eau, gémissant sourdement, se débattant sans très bien savoir ce qu'elle devait faire. Cela dura quelques secondes, avant qu'une étincelle de raison ne la fasse enfin quitter le bassin. Elle s'arracha de l'eau, grimpa l'échelle chromée, s'écroula au sol, pleurant et continuant à gémir. Elle voulut se relever, vit les cadavres autour d'elle, l'eau de la piscine qui se teintait de rouge. Elle émit un hoquet et retomba évanouie.

Une grande silhouette noire émergea alors des fourrés du parc. Un homme de haute taille, vêtu d'une combinaison noire moulante. Au bout de son bras, une carabine équipée d'une lunette de visée et d'un long silencieux. Il prêta une oreille attentive et vint retourner les cadavres l'un après l'autre, puis, s'étant assuré que tous les hommes étaient morts il marcha vers le corps nu de Jennifer. Arrivé au-dessus d'elle, il ouvrit sa main et laissa tomber une petite médaille ronde en bronze sur le ventre de la fille qui se réveillait en entrouvrant des yeux égarés.

Comme dans un cauchemar, elle vit l'homme se redresser tranquillement et disparaître dans le parc, se fondant dans les massifs, ombre parmi les ombres.

Alors, Jennifer se mit à trembler.

Elle avait froid et ses dents s'entrechoquaient à un rythme fou. Quand elle fit le mouvement de se relever enfin, la médaille tomba de son ventre sur le dallage de la terrasse avec un petit bruit métallique qui la fit sursauter.

— C'était Mack Bolan, j'en suis sûr ! Il a laissé une de ses saloperies de médailles. Je veux le voir crever. T'entends, Vito ?

— Moi aussi ! affirma Vito, sans grande conviction.

Assis à l'ombre du solennel cèdre du Liban, vénérable pièce de collection de l'immense parc de la villa de Pied-mont qui dominait Oakland et la baie de San Francisco, Ettore Gamiano inspira une laborieuse goulée d'air avant de lever son regard délavé sur son fils aîné. Gamiano était l'un des rares *capi* à avoir su échapper aux massacres de l'Exécuteur.

Debout devant lui, Vito considérait le vieil homme avec une pointe d'anxiété. En quelques semaines, le terrible mal avait miné les

dernières résistances du *don*. Bien que conservant son inaltérable apparence granitique, le visage aux lourds plis tavelés de son se creusait un peu plus chaque jour. De souffrance. Uniquement de souffrance. Car le vieux n'avait jamais eu peur de la mort. Une complice de toujours qu'il avait su dompter, à laquelle il avait su offrir d'innombrables proies de compensation. Mais, cette fois, la Dame à la Faux ne négociait plus. Elle ne se contentait plus de « remplaçants ». Elle exigeait sa reddition. Alors, bien que se sachant parvenu au bout de la route, le vieux monarque de *l'Organized Crime* californien tenait le défi. Sans illusions, mais avec cet entêtement qui l'avait caractérisé tout au long de son existence criminelle. Avec cette même rage qu'il avait toujours su déployer pour éliminer systématiquement tous ses adversaires. Il luttait, non pour gagner, mais seulement pour vendre sa peau le plus cher possible. Pour mener la vie dure à cette mort qui l'attendait de moins en moins patiemment.

— C'est lui, répéta Gamiano, l'œil dans le vague. C'est un défi qu'il nous lance. Ambrosio était ton rival, Vito, mais c'était aussi un membre de notre Famille.

— Faites-moi confiance pour ça, dit Vito.

Sur le visage mou et sans charme de Vito Gamiano, il n'y avait pourtant aucune des expressions qui caractérisent un homme décidé. Vito était un être veule et cela se voyait sur ses traits. Et son père le savait. Simplement, Vito était son fils aîné et le vieillard espérait que le pouvoir lui donnerait l'autorité et le volontarisme qui lui manquaient encore. Et, maintenant que Ligonì, l'ami d'un membre influent de la *Commissione* était mort, celle-ci n'oserait plus faire barrage à la nomination prochaine de son fils aîné. Personne n'avait vraiment envie de redéclencher les anciennes guerres stupides.

— Tout à l'heure, reprit Gamiano de sa voix cassée, tu réuniras la Famille. Tu leur diras que c'est Mack Bolan. Cette ordure sanguinaire. C'est un dingue. Rien ne l'arrête. Il a juré de nous avoir tous. Tu diras à la Famille, puis à la *Commissione*, un peu plus tard, que tu mettras tout en œuvre pour anéantir ce salaud. Tu leur diras que tu livreras sa tête sur un plateau.

Une petite flamme avait enfin fusé dans les yeux de Vito. Ettore Gamiano en ressentit une pointe de fierté. Vito serait un chef. Un vrai. Simplement, il ne le savait pas encore au fond de lui.

— Et moi, reprit-il après un silence entrecoupé de respiration sifflante, je vais passer quelques coups de fil. Je veux qu'on prenne ce fumier dans le collimateur et qu'on ne le lâche plus.

— Je peux m'en occuper, répliqua Vito, toujours au garde-à-vous.

L'air fut de nouveau balayé par la main sèche de son père qui s'énerva.

— Pas question. Ces affaires-là, c'est encore moi qui les traite.

Un peu de rouge était remonté aux joues du vieux *mafioso* et un éclair brutal avait un instant allumé le regard polaire. Vito préféra ne pas insister. Il connaissait son père. Sous couvert de laisser la bride sur le cou de son fils pour l'élimination de ce Bolan, il allait tout faire dans l'ombre pour assumer totalement le boulot. De tout temps, il s'était complu à conserver jalousement certains secrets professionnels de son cru et Vito le soupçonnait même de s'être secrètement constitué une garde prétorienne dont il n'usait que dans les cas extrêmes. Une espèce de service parallèle entièrement à sa dévotion et composé d'éléments d'élite. Comme au bon vieux temps. Une Garde Noire, qui, le moment venu, serait léguée au fils en même temps que tout le reste.

Remis de sa courte colère, Gamiano secoua doucement la tête, éleva sa main décharnée dans un signe de bénédiction.

— Il est temps, Vito. Va à tes affaires. Un chef doit toujours être présent. Partout.

Vito hocha la tête, se courba pour baiser la grosse chevalière à rubis qui ornait l'auriculaire de son père.

— *Si, don* Ettore. J'y vais.

Il se redressa, tourna les talons, suivi par le regard lourd du vieux capo. S'il avait mieux su lire dans ce regard-là, il aurait compris combien le vieux était inquiet. Mais, peu de gens connaissaient la terrible efficacité de l'Exécuteur.

— Vito ?

Le fils Gamiano avait parcouru une vingtaine de mètres dans l'allée bordée d'hibiscus lorsqu'il se retourna, alerté par le ton.

— Es-tu bien certain d'avoir respecté mes recommandations, à propos des changements de lieux des réunions ?

Vito se troubla, faillit hausser les épaules. Son père le prenait encore pour un gamin. Á quarante ans passés !

— Bien sûr. J'ai toujours exécuté vos... recommandations.

Ettore leva de nouveau sa main lasse, la laissa retomber.

— Va.

Puis, alors que Vito avait disparu, il claqua des doigts au-dessus de son épaule et un serviteur en veste blanche apparut aussitôt. Il avait une carrure de lutteur, portait les cheveux en brosse, avait le nez écrasé et un renflement significatif déformait la veste sous l'aisselle gauche.

— Téléphone, Gino, lança Gamiano de sa voix faible.

L'autre tira de sa poche un combiné portable sans fil, tira l'antenne, le tendit à son patron. Celui-ci le congédia d'un signe, attendit qu'il eut de nouveau disparu pour composer l'indicatif sur le cadran à touches.

Une voix sèche et grave répondit aussitôt. Un mince sourire étira

les lèvres décolorées de Gamiano.

— Tu as bien travaillé, Corso. Mais es-tu bien sûr que la fille t'a vu ?

— Aucun doute, répondit la voix grave.

Le don sourit encore, soupira.

— Alors, c'est très bien, Corso. Vraiment très bien.

Puis il coupa la communication, ferma les yeux, demeura immobile. On aurait pu croire qu'il dormait. C'était faux. Depuis qu'il avait acquis la certitude de sa mort prochaine, il ne perdait plus de temps à dormir. Simplement, de temps à autre, il s'économisait un peu.

CHAPITRE II

Dans l'immense hall de Kennedy Airport, c'était la foule des grands jours de juillet. Une agitation fébrile régnait, préfigurant l'exode des new-yorkais vers les flots brumeux de Miami ou le grand air de Malibu. Une voix suave, multipliée par des dizaines de haut-parleurs invitait les passagers pour Dallas à se présenter à l'embarquement.

Mack Bolan contourna le groupe gesticulant, remonta le grand hall en direction des boutiques de luxe, trouva une cabine téléphonique inoccupée. Vêtu d'un ensemble pantalon-blouson, portant un sac de voyage en cuir noir, il avait l'air d'un voyageur sur le point d'embarquer. Ce qu'il était précisément. Il composa un numéro, entendit la sonnerie, puis une voix d'homme répondit, laconique :

— Oui !

— La Mancha ?

Un court silence, puis :

— Non. C'est une erreur.

Bolan eut un petit sourire, insista :

— Ici, le bureau de contrôle des parkings publics de Kennedy Airport. Votre Chrysler bleu ciel garée au niveau P-sud a dépassé son temps de stationnement.

Il y eut un petit silence, puis la voix répondit :

— Je n'ai pas de Chrysler bleue. Ma Chevrolet est crème.

Et l'on raccrocha. Bolan en fit autant, consulta sa montre. Il avait largement le temps d'aller prendre un verre. Phil Necker, *fédé* que Léo Turrin avait eu le temps d'infiltrer au sein de la *Commissione* avant son départ un peu précipité, ne serait pas là avant une bonne demi-heure.

L'esprit ailleurs, Mack Bolan suivit des yeux le couple qui venait de quitter la grosse Buick dans la travée d'en face. Depuis une dizaine de minutes, il avait regagné la Chrysler bleue, surveillant les allées et venues dans le gigantesque parking. Les trente minutes étaient écoulées et son avion pour San Francisco International Airport décollait dans quarante minutes. La conférence ne pourrait pas s'éterniser. Il jeta un regard circulaire dans les allées figées sous l'éclairage blafard des fluos, entendit un pas tranquille qui venait dans sa direction, repéra l'arrivant.

— *Hello* ! laissa sobrement tomber Phil Necker en s'installant sur le siège du passager.

Bolan répondit d'un signe de tête, fit démarrer la voiture qui se mit à tourner lentement au hasard des interminables allées. Deux hommes discutant dans une voiture stationnée intriguaient toujours. En

circulant ainsi, l'Exécuteur pouvait déjouer toute éventuelle curiosité. Il attaqua :

— Du nouveau ?

Necker s'éclaircit la voix.

— Comme je l'ai dit à Turrin, ça bouge, à Frisa. On fait circuler le bruit que vous êtes responsable de la tuerie. Et il y avait cette... médaille. Ils veulent votre peau.

Bolan esquissa un sourire cruel et une lueur sauvage fulgura dans ses prunelles.

— Léo a fait allusion à un témoin. Une fille.

— C'est moi qui lui en ai parlé. Jennifer Olms. La maîtresse... une des maîtresses de Ligonì. Selon Gamiano, le parrain local, elle était sur place lors de la tuerie.

— C'est elle qui a parlé de la médaille ?

— Non. Ce sont les flics qui l'ont trouvée au bord de la piscine. La fille a disparu. Ça nous inquiète... C'est quelqu'un à nous.

— Je vois, fit Bolan. Vous l'avez lancée dans les pattes de Ligonì. Une surveillance directe, en somme. Mais, quand vous dites quelqu'un à nous, ça signifie qu'elle est flic ?

Necker secoua la tête.

— Non. Une cover-girl que nous avons décidée à travailler pour nous. Elle doit savoir des tas de choses. Sa liaison avec Ligonì durait depuis des mois. Il faut la retrouver avant que la Mafia lui mette la main dessus.

— Vous avez une idée de l'endroit où elle pourrait s'être réfugiée ?

— Possible. Une ancienne copine d'Université. Josselyn March. Elle habite à Compton, non loin de l'aéroport. Essayez de ce côté-là, mais en douceur. Jennifer n'a pas disparu pour rien. Elle a pu être piégée par la Mafia ou avoir eu la trouille et s'être terrée n'importe où. En cas de pépin extrême, elle pouvait contacter un fédé local : Bill Artéma. Un spécialiste du travail souterrain qui ne fait pas de vagues. Il pourrait vous être utile. En cas d'urgence, uniquement. Pas question de le griller.

Bolan hocha la tête sans répondre, classa le renseignement dans un coin de sa mémoire. On ne savait jamais.

— Quoi d'autre ? demanda-t-il.

— La *Commissione* prépare un coup. Ça pourrait être lié.

— Quel genre, ce coup ?

— C'est encore très vague.

Bolan lui jeta un regard en biais.

— Vous êtes pourtant *consigliere* dans cette *Commissione*.

— On me demandera mon avis en temps utile, répliqua Necker sur un ton irrité. Je ne suis pas encore dans le secret, mais j'ai dans l'idée qu'on pourrait envisager une fusion.

— Une fusion ?

Le *fédéral* hocha la tête, alluma une Marlboro.

— Un truc énorme, Entre les deux plus importantes Familles de l'est et de l'ouest. Les Balestra et les Gamiano. Ils se sont structurés tout doucement pendant que vous vous occupiez de terrorisme. Ça porterait sur l'ensemble de la prostitution et de la drogue sur une ligne allant de New York à San Francisco. Il faudra évidemment des chefs. Un *don* aussi. Qui chapeauteront le tout. Les Balestra avaient noyauté la Famille Gamiano avec un protégé à eux.

— Ligoni ?

— Bravo. Et Gamiano voudrait voir son fils aîné grimper au sommet avant de mourir lui-même. C'est la guerre larvée. Toute cette histoire pourrait être liée par la grosse combine dont je viens de parler. Personnellement, je reste convaincu que Ligoni a été descendu par Gamiano. Le vieux est soupçonné d'entretenir une sorte de garde Noire occulte. Des vrais de vrai.

— C'est sans doute de ce côté qu'il faut chercher ma fameuse doublure.

Pour la première fois, le visage d'ascète de Necker s'égayait d'un sourire bref.

— Peut-être, concédait-il. En tout cas, faites attention. Là-bas, on vous attend déjà. C'est un traquenard, ils veulent votre peau.

Bolan sourit froidement.

— Je fais toujours attention.

— Bien. Vous pouvez arrêter, ma voiture est par là.

Necker jeta une enveloppe sur les genoux de Bolan, précisa :

— Coordonnées des *mafiosi* de la Famille Gamiano et photos de Jennifer et de son amie. Fichiers FBI, sourit-il. Pour Josselyn, on a fouillé les tiroirs de l'Université.

— J'essaierai de faire avec.

— À San Francisco, nous avons un privé. Si vous ne trouvez pas Jennifer chez sa copine, au 5 Fielding Street, Telegraph Hill, allez fouiner de son côté. Il vous aidera peut-être. C'est un Irlandais, qui n'a pas froid aux yeux. Il y a deux ans, il s'est fait couper deux doigts de la main droite parce qu'il tournait un peu trop autour de la maîtresse d'un *capo*. Depuis, il a une dette. Et, comme il était parfaitement ambidextre, personne ne peut le prendre pour un infirme. Il s'appelle Ron Bâtes et figure à l'annuaire.

Bolan avait stoppé la Chrysler et Necker descendit. En se penchant, il esquissa un autre sourire.

— J'ai toujours détesté la lecture des rubriques nécrologiques. Tâchez de ne pas m'y obliger pour y trouver votre nom. OK ?

L'Exécuteur sourit. Sous l'humour glacé de Necker, il avait deviné une chaleur inattendue qui le surprit un peu et lui procura un réel

plaisir. Il hocha la tête, esquissa un clin d'œil.

— OK, répliqua-t-il en redémarrant.

À demi assis dans son grand lit, le dos appuyé à d'épais oreillers, Ettore Gamiano ne dormait pas. Il pensait. Sur sa face creusée par la maladie qui le rongeaît un peu plus chaque jour, des rides d'inquiétude se creusaient.

Il était au lit depuis deux heures et, pour lui, il n'était pas question de dormir. Pas même de fermer les yeux pour se donner l'illusion d'un maigre repos. Immobile, il fixait un point invisible devant lui, attendant que son souffle anarchique consente à reprendre un rythme supportable. Il souffrait. Ses poumons étaient en feu et sa poitrine entière semblait dévastée par un insecte grignoteur insatiable. Pourtant, pas un pli de son visage granitique ne frémissait. Patiemment, il luttait pied à pied avec ce mal qui le tuait un peu plus à chaque seconde. Il résistait dans le simple but de triompher encore une fois. Une fois de plus. Quand la douleur s'estompa légèrement, que sa respiration prit enfin un cours moins fébrile, il émit une petite toux rauque, hocha la tête comme pour se féliciter, s'empara du combiné téléphonique et composa un numéro.

On décrocha aussitôt.

— Oui ?

Ettore Gamiano prit une courte inspiration, déclara de sa voix cassée :

— Il y a un problème, Corso. La fille ne donne pas signe de vie. Il faut mettre la main dessus. Démerde-toi, interroge notre « cousin germain ». Il nous aidera. Il en a les moyens.

— D'accord.

— Tiens-moi au courant.

Il coupa la communication, reprit son attitude de concentration réfléchie contre ses oreillers. Sa nuit d'attente ne faisait que commencer. Elle allait être longue. Comme toutes les autres, depuis qu'il les comptait.

CHAPITRE III

Il y avait beaucoup de monde dans le hall de San Francisco International Airport lorsque Bolan y déboucha. Fendant la foule bronzée, il gagna la salle des casiers de consigne, repéra la case 112 et introduisit dans la serrure la clé que lui avait remise Jack Grimaldi au cours d'une entrevue capitale à New York. Le gros sac en cuir était bien là. Tapi dans le casier comme une bête fauve à l'affût. Car, comme un fauve, le contenu du bagage distribuait la mort. Tout l'arsenal de l'Exécuteur, venu en droite ligne jusqu'à Frisco grâce à la complicité d'une relation secrète de Grimaldi. Un pilote, un steward ou une hôtesse, Bolan n'en savait pas davantage. Mais, ainsi, les armes favorites de l'Exécuteur avaient pu éviter les contrôles d'aéroports. Il tira le lourd sac à lui, repoussa la porte du casier et retourna dans le grand hall.

Brusquement, il ressentit un frisson désagréable dans le dos. Son instinct lui signifiait quelque chose. Ralentissant le pas, il leva les yeux vers les panneaux d'affichage des vols, huma l'ambiance, à la recherche d'un indice. Puis il se dirigea vers les boutiques où il déambula en observant les vitrines d'un air intéressé. En dix secondes, il repéra son ange gardien. Un grand costaud, brun de peau, vêtu d'un costume d'été mastic, coiffé d'un chapeau ton sur ton. Bolan tourna encore, repéra une boutique de parfums où les flacons étaient présentés sur des plots en miroir. La zone de circulation se composait d'une sorte de court labyrinthe où les badauds pouvaient se déplacer dans un sens giratoire. Il s'y engagea, repéra son suiveur par le jeu des miroirs. L'opération avait pour but de dépister un éventuel coéquipier de l'homme.

Il n'en avait pas.

Pour Bolan, la meilleure méthode de défense était toujours l'attaque. Sa décision fut immédiatement prise. Ce type n'était pas un flic. À deux cents contre un ! De toute manière, il ne pouvait se permettre aucun doute. Il quitta les boutiques, se dirigea vers le dernier bar, le plus à l'écart. Là, il descendit directement aux toilettes. Dans un aéroport international, les toilettes de bar sont de loin les moins fréquentées. En fait, il n'y avait personne chez les hommes. Bolan s'enferma un instant dans une cabine, prit le Beretta dans le grand sac, y adapta le silencieux, ressortit et fourra le sac sous un lavabo. Puis il fit couler de l'eau, commença à patienter, le Beretta dans la ceinture. Une longue attente qui le fit douter. C'était la guerre des nerfs. Il savait par expérience qu'un fileur ne peut indéfiniment

résister au fait de perdre son gibier trop longtemps de vue. L'autre devait déjà se poser des tas de questions. Bolan attendait simplement qu'il finisse par craquer.

Il y eut deux candidats aux urinoirs, puis l'attente commença. Enfin, l'homme apparut. Sans un regard pour l'Exécuteur, il se rendit également aux urinoirs, tandis que Bolan faisait mine de s'essuyer les mains. Puis, alors que l'homme allait quitter le box, il s'approcha brusquement de lui, enfonçant le canon du Beretta dans son cou. D'une violente ruade, il l'expédia dans la cabine qu'il avait pris soin de laisser ouverte, referma la porte d'un coup de talon. L'autre tenta une ruade, mais, déjà, Bolan le soulageait du .38 coincé dans sa ceinture, l'étranglant avec le Beretta.

— Flic ? gronda-t-il féroce.

Le costaud émit un borborygme. Prestement, l'Exécuteur lui fit les poches et se rendit compte qu'il ne s'était pas trompé. Un flic ne se baladait jamais sans papiers. Mais, alors qu'il allait questionner le type, celui-ci eut un geste fulgurant, accompagné d'un éclair d'acier.

Tout autre moins entraîné que l'Exécuteur aurait instantanément eu la gorge tranchée par le rasoir sorti comme par magie de la manche de l'inconnu. Mais il avait trop combattu pour se laisser prendre ainsi. Il s'était attendu à une réaction de ce genre. La lame effleura sa carotide, érafla la cloison. Le Beretta toussa discrètement et la mâchoire de l'homme explosa dans un jaillissement de sang et d'os broyés. Bolan recula précipitamment, tandis que son adversaire s'écroulait entre la cuvette et la cloison. Il eut encore un spasme de la jambe, se tassa dans une mare de sang. Bolan entrouvrit la porte, vit un homme penché sur un lavabo. Un petit gros et chauve, une serviette en cuir entre ses courtes jambes. Pas l'air d'un tueur *mafioso*. Mais on ne savait jamais. L'Exécuteur tira la porte derrière lui, traversa le local carrelé en bleu, serrant le Beretta dans sa poche de blouson, canon pointé vers le gros.

Celui-ci lui jeta un vague regard las dans la glace, ne broncha pas quand Bolan récupéra son sac.

En grim pant dans le taxi un instant plus tard, l'Exécuteur n'avait toujours pas résolu son problème. Il se demandait bien par quel étrange moyen la Mafia avait pu être au courant de son arrivée.

Le petit immeuble de Fielding Street où habitait Josselyn March ne comportait que trois étages. C'était une vieille maison en brique rouge, aux linteaux de fenêtres peints en blanc, comportant un escalier extérieur en pierre et rampe de fer forgé. Mack Bolan avait fait trois tours du pâté d'immeubles afin de contrôler les abords, avait finalement garé la Rambler de location à une vingtaine de mètres du numéro cinq de la rue. Il avait évidemment détruit le contenu de l'enveloppe remise par Necker, mais conservait parfaitement en

mémoire tout ce qu'il en avait appris. Y compris les traits photographiques de Jennifer et de son amie. Maintenant, il attendait. Depuis sept heures du matin. Et il était huit heures trente. Si les renseignements fournis par Necker étaient bons, il n'allait plus patienter longtemps. Josselyn prenait son service de secrétaire d'avocat à neuf heures.

Elle sortit trois minutes plus tard.

Bolan la vit descendre le petit escalier en trois sauts légers. Elle portait un tailleur sage, était coiffée en chignon et portait les mêmes lunettes que sur la photo. Elle s'engouffra dans une Coccinelle jaune passablement ancienne, démarra sur les chapeaux de roues. La voiture n'avait pas tourné au coin de la rue que Bolan était déjà en haut des marches du petit immeuble en brique. Il avait décidé de jouer l'élément de surprise. Si Jennifer était bien là, elle croirait à un faux départ de Josselyn. Il grimpa l'étroit escalier, repéra la porte et sonna.

Miracle, la porte s'ouvrit aussitôt sur Jennifer Olms. Une seconde interdite, la jeune femme ouvrit la bouche sur une exclamation muette, repoussa précipitamment le panneau. Mais Bolan avait prévu cette réaction. Du pied, il avait bloqué le battant ; de l'épaule, il poussa violemment. Jennifer fut propulsée contre le mur et il la cueillit à la seconde où le cri allait enfin sortir de sa bouche. Refermant la porte du talon, il lui plaqua les mains sur la bouche. Puis, la maintenant serrée contre lui, il souffla :

— N'ayez pas peur. Je suis là pour vous aider.

Comme elle se débattait furieusement, il ajouta avec un sourire :

— Le FBI m'envoie de New York.

Elle cessa de bouger, le considéra par-dessus sa main avec des yeux dilatés d'angoisse. Puis, progressivement, tandis que Bolan lui souriait toujours, elle se laissa aller contre le mur, battit des cils.

— Je peux ôter ma main ? demanda-t-il d'une voix rassurante.

Elle battit encore des paupières et il la lâcha. Elle demeura dans la même position, insouciant de déshabillé vaporeux entrouvert sur sa poitrine nue et son mignon petit slip blanc, se passant un index prudent sur ses lèvres que la main de Bolan avait un instant malmenées. Bolan avisa une porte ouverte sur un petit salon décoré en bleu pâle, l'indiqua du menton.

— Personne d'autre ?

Elle secoua négativement la tête sans répondre.

— Venez, ordonna-t-il. Nous avons à parler.

Elle hésita, resserra les pans du déshabillé sur elle, finit par le précéder dans le minuscule studio dans une alcôve duquel un lit attendait d'être refait.

— Ne faites pas attention au désordre, murmura Jennifer en indiquant un petit fauteuil crapaud à son visiteur.

Elle avait une jolie voix sensuelle, malgré le léger tremblement qu'elle ne pouvait retenir. Bolan sourit. Dans les pires circonstances, les femmes avaient souvent ces petites réflexions anodines. Il s'assit, attendit qu'elle en ait fait autant pour commencer :

— Ne m'en veuillez pas, Jennifer, je vais être obligé de vous demander de faire le récit de ce fameux soir...

— Vous êtes vraiment du FBI ?

Jennifer reprenait vite le dessus. Il secoua lentement la tête, avoua :

— Pas vraiment.

Elle s'était déjà relevée, esquissait un mouvement de fuite.

— Ne soyez pas stupide, l'arrêta Bolan d'un ton ferme. Si j'étais venu vous tuer, ce serait déjà fait.

Statufiée, elle commença :

— Mais...

— Si je ne suis pas vraiment du FBI, je ne suis pas non plus de la Mafia, coupa Bolan. Et fermez ce déshabillé, je vous prie.

Il avait volontairement donné un ton autoritaire à sa voix et cela eut pour effet de calmer Jennifer. Elle noua la ceinture de son vêtement, se laissa retomber dans le fauteuil.

Bolan attaqua :

— Racontez-moi tout.

Elle hésita encore, battit des cils, soupira et se lança enfin d'une voix monocorde. Quand elle eut achevé le récit du massacre de Beverly Hills, elle était pâle et faisait visiblement un effort pour retenir ses larmes. Bolan lui adressa un nouveau sourire tranquilisant, insista :

— N'avez-vous remarqué aucun détail à propos de ce tueur ?

Elle secoua négativement la tête.

— Non. J'étais morte de terreur.

— Bien. Parlez-moi d'Ambrosio Ligonì.

Elle garda un silence buté et il s'enquit d'une voix douce :

— Il représentait quelque chose, pour vous ?

— Vous voulez rire ! Il ne pensait qu'au fric et au sexe. J'étais sa chose. Son plaisir consistait à me faire nager nue dans la piscine, quand il recevait sa bande de truands. Je le haïssais presque autant que les autres.

— Pourquoi avoir disparu ? On vous avait donné un contact, au FBI local.

Elle fit oui de la tête, remonta une longue mèche bouclée qui lui tombait sur les yeux.

— J'ai eu peur. Le choc. Et puis, tout ça, la *Mafia*, les tueries, la drogue, la prostitution... j'en avais marre. Mais, peut-être que j'aurais fini par contacter votre type. Je ne sais pas.

Il ne fit pas de commentaire et elle lui proposa un café. Il accepta.

Lorsqu'elle revint un moment plus tard, portant deux tasses fumantes, elle avait troqué le déshabillé contre un jean et un tee-shirt à la marque du bourbon *Jim Beam*, sous lequel sa poitrine pointait fièrement. Ils burent en silence, puis l'Exécuteur relança :

— Que comptez-vous faire, à présent ?

— Je ne sais pas. Peut-être partir. J'ai de la famille à Philadelphie.

— Ce serait imprudent. Du côté des Gamiano, on doit vous rechercher activement. Se réfugier dans sa famille n'est jamais une bonne solution.

Elle se tassa un peu plus, demanda :

— Vous en avez une autre ?

— Peut-être. En tout cas, dans l'immédiat, je vous conseille de rester ici. La cachette semble sûre, puisqu'ils ne vous ont pas encore retrouvée.

— Vous m'avez bien trouvée, vous, le défia-t-elle.

Il sourit.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose. J'avais des renseignements que la Mafia aurait eu du mal à obtenir. Restez ici et n'en bougez pas avant que je vienne vous y chercher. Quand tout sera fini.

Elle tiqua.

— Tout ? Qu'allez-vous faire ?

— Ça, c'est mon affaire, éluda-t-il en se levant. Ne répondez au téléphone qu'à moi. Pour me faire reconnaître, je demanderai JO. Vos initiales. Je vois que ce téléphone est sur répondeur. Laissez-le comme ça, ne décrochez vous-même qu'en m'entendant demander JO. Compris ?

Pour la première fois, il la vit esquisser un léger sourire et elle demanda :

— Je peux vous appeler quelque part, moi ?

— Non.

Elle ravala son sourire, mais il ne voulait pas risquer la moindre mauvaise surprise. Avec un numéro de téléphone, on pouvait trouver l'adresse correspondante. Jennifer dut comprendre ses raisons, car le petit sourire réapparut sur ses lèvres pulpeuses.

— Je suppose que vous n'avez pas de nom. Ni même un prénom ?

Pour toute réponse, il lui expédia une petite grimace, marcha vers l'entrée. Elle l'y suivit et ils étaient arrivés à la porte d'entrée lorsqu'elle s'arrêta sur place, deux petits plis de réflexion creusés entre ses sourcils.

— Oui ? fit sobrement Bolan.

Elle leva sur lui ses yeux mauves, garda le silence un instant, déclara enfin :

— Un détail, peut-être.

— Oui ? répéta-t-il, attentif.

Il eut alors l'impression qu'elle faisait un effort considérable, non pas de mémoire, mais plutôt pour renouer avec les visions du drame. Lorsqu'elle se décida à parler, sa voix était enrouée comme si elle avait eu la gorge brusquement serrée par l'angoisse.

— C'est... c'est le tueur. L'homme en noir.

— Eh bien ?

— Il... je n'ai pas très bien vu... je m'étais évanouie. Mais il me semble... qu'il avait une vilaine cicatrice au poignet droit.

Elle réfléchit encore, secoua la tête avec conviction :

— Oui, c'est ça. Maintenant, j'en suis sûre. J'ai vu cette cicatrice. Quand il a failli me gifler encore pour m'empêcher de crier. Puis il a rabattu sa manche sur son poignet. Après, je... c'est un peu confus. Je n'avais plus qu'une idée en tête. Fuir.

Bolan sourit, ouvrit la porte, recommanda :

— Oubliez tout ça, Jennifer. Vous ne risquez plus rien. Je vais appeler un ami. Un détective. Cet immeuble sera désormais surveillé en permanence.

Le visage qu'elle lui offrit alors dans l'embrasement de la porte qui se refermait était presque détendu.

Parfaitement immobile au volant de la Rambler, l'Exécuteur ne ressentait aucune impatience. Il attendait que vienne se mettre en place le dernier élément du puzzle.

Il avait garé la Rambler à l'angle de California et Taylor Street, devant la cathédrale de la Grâce. Un peu plus tôt, il avait laissé l'hôtel Ambassador sur sa gauche, effectué plusieurs fois le tour du pâté d'immeubles avant de garer la voiture dans un emplacement peu éclairé. Selon les indications portées dans l'enveloppe de Necker, il avait eu le temps de reconnaître le terrain de son prochain *blitz* : Un immeuble de quinze étages, dont quatorze étaient déserts à cette heure nocturne. Des bureaux. Tout en haut, la *Texas Electronic*, une société commerciale, dont la principale activité était de servir de couverture à la Famille Gamiano. Et, toujours selon la même source de renseignement, le fils Gamiano présidait certaines réunions au sommet de cet immeuble du *Financial district*. Généralement le jeudi. L'Exécuteur n'était pas arrivé aujourd'hui par hasard. Comme toujours, il avait tout soigneusement programmé. En moins de vingt minutes, il avait vu neuf voitures s'engager dans la rampe du parking qui jouxtait celui des magasins Brown. Elles portaient les numéros indiqués sur les notes de Phil Necker. Mais, tandis que les *cable-cars* de la ligne California défilaient sur l'avenue au rythme d'un par dix minutes, Bolan continuait à patienter. Il attendait la grande Cadillac blanche de Vito Gamiano. Á sa montre, il était 22 h 05. Le *capo* jouait les vedettes, mais l'Exécuteur savait qu'il viendrait.

Bolan passa un bras en arrière, posa la main sur le grand sac en cuir jeté entre le dossier et le siège arrière. Tout était prêt. Il ne manquait plus que l'acteur principal du drame qui allait se jouer là-haut.

Le pinceau des phares effleura la Rambler et Bolan tourna les yeux. Juste à temps pour voir la grande Cadillac immaculée qui amorçait sa descente de la rampe de parking. Elle disparut bientôt et Bolan attendit encore longtemps avant de s'extraire de la Rambler pour effectuer quelques pas de promeneur sous les arcades des magasins Brown. Au passage, il risqua un bref regard à travers les glaces du hall de l'immeuble, repéra aussitôt ce qu'il s'était attendu à voir.

Ils étaient deux. Mal dissimulés derrière les immenses plantes grasses du hall à l'éclairage d'aquarium. L'Exécuteur sourit brièvement, regagna la Rambler, y prit son sac. Un bagage lourd de mort à venir. Puis, d'un pas tranquille, il remonta en direction des arcades, se faufila entre le parapet de la rampe de parking et l'immeuble, trouva la porte métallique qui permettait aux locataires de gagner les sous-sols sans passer par le hall.

Le guerrier solitaire était lancé. Depuis le début de sa croisade, il avait décimé une grande partie de l'ancienne génération des *amici* et, puisque, les jeunes loups montraient les crocs, il allait s'en occuper aussi. Rien ne l'arrêterait dans sa guerre totale.

CHAPITRE IV

Dans la grande salle de conférences de la *Texas Electronic*, le silence venait de s'installer. Les comptes de la semaine achevés, Vito Gamiano fixait son auditoire attentif d'un air souverain. Ainsi, il parvenait parfois à ressembler à son père. Mais la confusion s'arrêtait là. Tout le monde savait que Vito ne serait jamais aussi grand, aussi écrasant que le vieux Gamiano. Question de cruauté. D'intelligence aussi. En fait, les *sotocapi* de la ville ne le respectaient que par égard pour son père. Et, comme tout le monde était au courant de la maladie du vieil Ettore, ils attendaient de voir dans quel sens tourneraient les événements après sa mort. Pour le moment, il n'était pas question de ruer dans les brancards. Par géniteur interposé, Vito Gamiano pouvait quand même se montrer affreusement dangereux. Aussi, tous les regards convergeaient vers le bout de la grande table au tapis vert. On attendait le « verdict ». Conscient de l'attention de tous, Vito reprit alors :

— Voilà, je vous ai tout dit. Du moins, en ce qui concerne les nouveaux aménagements à propos des réseaux de distribution de la blanche. Et puisque les comptes sont vérifiés...

Vito Gamiano porta son regard trop clair sur Andréa Macagne, le *capo* des docks du *Naval point Avisadero*, par où transitait la drogue acheminée par mer. L'autre, un petit gros éternellement en sueur, qui avait la fâcheuse manie de blêmir chaque fois que Vito s'adressait à lui, ne faillit pas à la règle. Il avait commis une erreur de comptes.

— Encore une toute petite farce comme celle-là, Andréa...

Vito laissa sa phrase en suspens. Une méthode d'intimidation qu'il jugeait terriblement efficace et qu'il adorait.

— Quant à toi, Carlo, lança-t-il à l'adresse d'un colosse noiraud aux lourdes paupières bistres nommé Balzarrone et *chef* de la prostitution féminine sur toute la gigantesque zone côtière de San Francisco, la prochaine fois, tu feras aussi bien de laisser ton clébard à la maison.

Carlo Balzarrone leva ses lourdes paupières, découvrant de gros yeux globuleux à l'expression vicieuse, amorça un mouvement des deux bras qui révéla l'étrange harnachement de son poignet gauche. Une épaisse menotte en acier, reliée à une chaînette du même métal dont les maillons disparaissaient sous la table. Une expression étonnée passa sur sa large face grêlée d'ancienne petite vérole.

— Mais, Vito, je l'ai toujours emmenée. Tu sais bien qu'elle n'est pas dangereuse. Elle n'a jamais mordu personne, elle pisse pas sur les...

— Je sais. Je te demande simplement de ne plus amener cette chienne ici.

Vito avait failli ajouter qu'il s'agissait d'un ordre de son père, mais c'eût été se déprécier aux yeux de ses hommes et Vito commençait à nourrir de gros fantasmes sur sa prochaine accession au trône. Il se sentait déjà investi du privilège suprême. Et, comme Balzarrone n'ignorait rien de cette possible passation de pouvoirs, celui-ci se contenta de ravalier sa haine et d'afficher une mine respectueuse. Après tout, la place d'Ambrosio était vacante, et il n'aurait pas détesté cumuler les deux charges. Mâle ou femelle, la prostitution était son domaine. Des six autres sous-chefs réunis autour de la table, il était le seul capable de s'occuper efficacement de ça.

— Ce sera comme tu dis, abdiqua Balzarrone d'un ton soumis.

— Bien, laissa tomber Vito en regardant tour à tour chaque homme, puis laissant finalement peser son attention sur Gino Patricci et Enio Damarone, ses *consiglieri* personnels situés en bout de table. Nous allons donc passer à la nomination du remplaçant d'Ambrosio.

Un pesant silence tomba sur le groupe, tandis que tous les yeux se rivaient au regard surnois de Vito Gamiano. Celui-ci laissa un peu de temps passer, assena de sa voix sèche :

— Les *consiglieri* et moi avons abouti à la même analyse. Nous sommes d'accord pour que la charge d'Ambrosio soit attribuée à un nouveau *capo*. Ceci dans un but d'efficacité que chacun comprendra.

Il se tut, regardant les hommes à tour de rôle, essayant de deviner sous les masques figés une éventuelle expression de dépit. Son regard pesa un peu plus sur Balzarrone, se heurta aux trop lourdes paupières bistres. Vito sourit intérieurement. Le colosse cachait bien sa désillusion. Il y avait du reste tout intérêt. Après un autre silence, Vito s'éclaircit la voix, laissa tomber avec la morgue requise :

— J'ai donc décidé de nommer Michele Enzo, l'actuel *caporegime* de don Ettore. Il remplacera Ambrosio à son poste de contrôle de toute la prostitution gay de la ville. La place vacante de *caporegime* sera confiée à son second, Giuliano Zeffrani.

Vito considéra l'assistance une nouvelle fois. Malgré les espoirs secrets balayés, les autres cachaient bien leur déception. Un petit sourire indifférent aux lèvres, il questionna d'un ton volontairement suave :

— Des questions ?

Il n'y en eut aucune. Vito se sentit encore conforté dans la certitude d'être le digne successeur du grand Ettore Gamiano. Comme lui, il était bon orateur, comme lui également, il possédait cette autorité innée sans laquelle on ne peut être un vrai chef.

— Bien, apprécia-t-il en s'adossant confortablement au dossier de son fauteuil. Il faut à présent malheureusement parler de l'assassinat

d'Ambrosio et de la punition qu'il appelle. Selon moi, aucun doute possible. C'est bien ce fumier de Bolan qui a descendu Ambrosio. Il a laissé sa marque près du cadavre.

— Peut-être que sa poule pourrait nous en dire plus, hasarda Balzarrone. D'ailleurs, on se demande bien comment elle a pu échapper au massacre.

Il y avait un soupçon non dissimulé dans le ton et Vito hochait doctement la tête.

— J'ai pensé à ça aussi, figure-toi. Sa gonzesse, je m'en charge. J'ai mis des hommes sur sa piste. Mais si vous obteniez le moindre renseignement par vos indics, contentez-vous de m'en informer.

Hormis les deux *consiglieri*, les sept chefs régnant sur la criminalité de San Francisco hochèrent silencieusement la tête. Vito reprit :

— Mais la question n'est pas là pour le moment. D'abord, il faut que ce fumier de Bolan paye. J'ai bien l'intention de lui faire cracher ses tripes le plus rapidement possible. Aussi, je vous demande de mettre tous vos indics sur sa trace. Toi, Andréa, dit-il en s'adressant à Macagne, un maigre Sicilien ombrageux, responsable du marché des machines à sous, tâche un peu de te renseigner auprès de tes amis flics. Quand on a un cousin dans leurs rangs, il faut savoir faire jouer l'esprit de famille. Je veux la peau de cette ordure d'Exécuteur. Ça fait bien trop longtemps qu'il nous prend tous pour des minables. Et je n'aime pas ça. Depuis hier, vous êtes censés être particulièrement motivés. À travers ce massacre, c'est chacun de vous qui est visé.

Les têtes bougèrent de nouveau. Satisfait, Vito Gamiano s'accouda sur la table, plongea ses yeux clairs dans tous les regards, déclara :

— À présent, nous avons à discuter du projet de fusion avec la Famille Balestra.

Il marqua un temps, se tourna vers Gino Patricci, un de ses *consiglieri*, amorça un claquement de doigts.

— Le dossier, Gino.

L'interpellé, un petit fluët en costume noir impeccablement coupé, ouvrit un attaché-case, sortit une épaisse chemise qui, par un jeu de mains successif, alla atterrir devant Vito. Celui-ci l'ouvrit, en compulsa les feuillets durant un petit moment, finit par relever les yeux.

— Messieurs, commença-t-il un peu pompeusement, voilà comment les choses vont se passer dans un premier temps...

Bolan n'était pas inquiet. Le clan Gamiano n'avait aucun intérêt particulier à placer un garde dans l'étroit couloir conduisant aux ascenseurs des parkings. Il pénétra dans le boyau aux murs de béton peints en gris. Quelques lampes sous grillages éclairaient les lieux déserts. Son sac à la main, l'Exécuteur referma la porte métallique, pénétra dans une des cabines d'ascenseur dont il bloqua les commandes en appuyant sur le bouton de *stop*. Il ouvrit le sac, décida

pour l'instant d'ignorer la combinaison noire. Il comptait sur l'effet de surprise. Les deux hommes du hall se méfieraient moins d'un inconnu en « civil ». Il s'empara du Beretta, en vérifia le chargeur, vissa le silencieux au bout du canon et dissimula le pistolet sous son blouson. Puis, libérant le *stop*, il commanda l'ouverture des portes, émergea de nouveau dans le couloir.

En quelques pas, il fut derrière la porte d'accès dans le hall de l'immeuble. Derrière, il y avait deux hommes à abattre. Un seul impératif : faire vite. La précision, Mack Bolan n'en avait jamais manqué. Il assura les anses du sac dans sa main gauche, vérifia que l'arme glissait parfaitement dans sa ceinture, poussa la porte en palissandre plaqué.

Bien que peu éclairé à cette heure tardive, le hall baignait dans une lumière suffisante pour ses yeux déjà habitués à la pénombre. En une seconde, il localisa les deux tueurs. L'un était debout près des ascenseurs et regardait les mouches voler, l'autre, un costaud au crâne entièrement chauve, était assis derrière les plantes vertes flanquant l'escalier en marbre gris. Il feuilletait un magazine porno et il fut le dernier à remarquer l'irruption de Bolan. Celui-ci fit deux pas en direction des ascenseurs, nota le mouvement que le premier homme amorçait en direction de l'intérieur de sa veste. L'Exécuteur sourit, lui adressa un petit salut de la tête, sans perdre de vue le costaud au magazine. Puis, alors qu'il n'était plus qu'à trois mètres du gardien d'ascenseur, il eut l'air de buter dans son trop pesant sac, se rattrapa apparemment de justesse. Mais, dans le même temps, sa main droite avait déjà saisi le Beretta. D'un mouvement fulgurant, il le pointa vers l'homme des ascenseurs et tira. L'autre émit un hoquet, tandis qu'un troisième œil, bien rouge et giclant d'un flot de sang, se creusait au milieu de son front étroit. Le canon du Beretta décrivit un angle de 90° à une vitesse folle. Il y eut une petite toux ridicule, l'arme tressauta dans la paume de Bolan et toute la partie droite du crâne du chauve éclata. Des esquilles d'os et un flot de sang se répandirent sur les plantes grasses. Au dernier moment, le chauve avait tenté de se redresser. Il demeura une seconde dans la position inconfortable du cavalier, sa tête ballottant sur ses larges épaules comme un ballon crevé. Quand il s'écroula, il renversa la chaise, emporta dans sa chute un plumeau de feuilles vertes qui lui recouvrit la face. Il eut un spasme des deux pieds, s'immobilisa enfin. Quant au premier, il avait glissé le long de la porte d'ascenseur et demeurait assis dans une attitude figée que l'expression étonnée de son visage souillé de sang rendait vaguement comique.

Bolan remit le Beretta dans sa ceinture, transporta le premier corps près de son copain, les repoussa tous deux à l'abri du rideau de plantes, appela un ascenseur. Un instant plus tard, la cabine arrivait

au rez-de-chaussée. Prudent, Bolan posa la main sur la crosse du Beretta. On ne savait jamais. Les panneaux glissèrent silencieusement, révélant la cabine vide, tapissée de moquette rouge. Il y pénétra, referma les portes, répéta l'opération *stop*. Cette fois, il se débarrassa du blouson qu'il enfourna dans le sac, à la place de la combinaison noire dont il se vêtit rapidement. Puis il sortit également du sac la mini-Uzi 9 mm au canon équipé d'un long réducteur de son, y engagea un chargeur, en coinça un autre dans la ceinture de combinaison à laquelle il accrocha deux grenades défensives par un astucieux système de sa fabrication et qui permettait de les saisir rapidement. Il arma le gros AutoMag, repoussa le sac au fond de la cabine, posa l'Uzi et l'AutoMag dessus, assura le Beretta beaucoup plus discret dans sa main, libéra les commandes de la cabine, enfonça le bouton du quinzième étage.

Il était prêt pour son *blitz*.

Le guerrier solitaire montait à domicile pour semer la mort collective une fois de plus. Dès cet instant, il n'était plus qu'une machine à tuer. Une machine infernale qui allait faire jaillir le sang, qui allait une fois encore semer la terreur et pratiquer une brèche dans le mur haï de *l'Organized Crime*.

Une fois encore et sans merci.

Al Drisio s'ennuyait ferme. Il détestait les réunions des *capi* du jeudi soir. Alors, comme tous les jeudis soir, assis sur une chaise, il se curait les ongles à l'aide de son petit couteau de poche multi-lames à manche en ivoire. Un cadeau d'une obscure petite amie sicilienne qui l'avait fauché à son instituteur de père au temps des amours adolescentes. Un souvenir auquel Al tenait tout particulièrement. Au point qu'il avait attaché l'anneau du manche à une chaînette en argent qui était elle-même reliée à la boutonnière de son gilet de complet. Meticuleusement, presque maniaquement, Al Drisio passait et repassait la pointe de la lame sous son ongle de pouce. Il lui semblait que jamais il n'arriverait à en extraire les infinitésimales particules de crasse qui persistaient à s'y réfugier malgré ses incessants efforts. Dans ce couloir à peine éclairé par deux veilleuses bleutées, Al s'ennuyait encore plus qu'à l'habitude. Aussi, quand très loin, il perçut le vague chuintement de la mise en route d'un des ascenseurs, relevait-il la tête, plus intéressé qu'alarmé. Depuis son entrée en fonction dans le *regime* de Vito Gamiano, il ne s'était jamais rien passé. On aurait tout aussi bien pu confier la protection de Vito à un couple de bonnes sœurs. Il suspendit son méticuleux travail de curage, tendit une oreille attentive. Tout en bas, Toni devait autant que lui souffrir de l'inaction et avait décidé de monter fumer une cigarette en sa compagnie. Un truc idiot s'il se faisait prendre. Vito ne plaisantait pas avec les ordres qu'il donnait. Al haussa les épaules. Il s'en foutait. L'engueulade serait

de toute façon pour Toni. Lui, il restait à son poste. Toujours aux aguets, il entendit nettement la cabine passer le loquet de l'étage en dessous et, trois secondes plus tard, les parois d'acier s'ouvraient lentement. Al aperçut la haute silhouette noire, esquissa le mouvement de se lever, n'eut même pas le temps d'avoir peur. La courte rafale de l'Uzi lui hacha littéralement la gorge. Le petit couteau tomba, oscilla bêtement au bout de sa chaîne, tandis que la tête d'Al se renversait en arrière, dégageant une plaie béante à la place du cou. Cervicales broyées, il plia sur ses jambes, mort avant de pouvoir imaginer qu'on pouvait se faire guillotiner par une giclée de 9 mm. Retenue par quelques tendons, sa tête se mit à pendre dans son dos, sonna sur la moquette en même temps que le reste du corps secoué de convulsions brèves.

Bolan avait déjà bondi vers la porte devant laquelle Al avait établi sa faction. Bousculant la chaise, il l'ouvrit à la volée, plongea dans un petit hall au moment où deux types se levaient en bousculant leurs chaises. L'un d'eux avait déjà son arme en main. Il eut le temps de la pointer vers l'intrus, mais pas celui d'appuyer sur la détente. L'Uzi avait déjà craché son message de mort. Une longue rafale en demi-cercle qui coupa l'abdomen de l'un, fit carrément exploser la cage thoracique de l'autre. Pour le compte et dans la foulée, l'Exécuteur envoya une seconde giclée qui fit éclater les deux crânes. Un œil jaillit de son orbite, se mit à pendre, durant les deux secondes que prit le corps de son propriétaire à s'affaler. Pas question pour Bolan de finasser. Heureusement, les deux hommes ne se trouvant pas dans l'axe de la double porte latérale capitonnée qui fermait la salle de conférences, les événements avaient peut-être des chances d'être encore ignorés des autres. Bolan engagea un second chargeur dans l'Uzi, la cala sous son bras, bien tendue au bout de sa bretelle en cuir, assura l'Auto-Mag dans sa main gauche, tira le premier battant du sas capitonné, bloqua son souffle.

Vito Gamiano fixa son auditoire d'un regard satisfait, hocha la tête.

— Assez travaillé pour ce soir, déclara-t-il en se levant.

Agacé, il vit Balzarrone en faire autant, empêtré dans la chaînette enroulée autour de ses grosses jambes. Il lui lança un regard glacé, fit passer le dossier à son *consigliere*... Mais, alors que Patricci allait refermer le couvercle de son attaché-case, un étrange bruit étouffé se manifesta derrière les portes capitonnées. Il tourna la tête, n'eut pas le temps de comprendre. À l'autre bout de la table, Vito Gamiano ne réalisa guère mieux la situation. Une véritable tourmente arracha les deux panneaux qui percutèrent avec violence les cloisons latérales et une vision de cauchemar se matérialisa dans l'encadrement béant. L'ombre noire et sinistre de la mort. Quelqu'un poussa un cri, Vito aperçut Balzarrone qui esquissait un geste paniqué en direction du

holster accroché sous sa veste et l'enfer se déchaîna.

Le ventre gonflé de Balzarrone s'ouvrit en plusieurs endroits, libérant des flots de sang, accompagnés de choses brunes et blêmes. Les crânes des deux *consiglieri* explosèrent en même temps et la cage thoracique d'Andréa Macagne se mit à pisser le sang par de multiples orifices. Il y eut des cris, des râles, mais Vito n'entendit même pas celui qu'il poussa au moment où une courte rafale faisait éclater sa face qui s'ouvrit en deux parties obliques. La moitié de sa tête vola à travers la pièce et, juste au moment de mourir, il sentit un terrible courant d'air dévaster l'intérieur de son crâne. Lorsque son corps bascula lourdement au fond du siège qu'il venait de quitter, sa cervelle se mit à couler sur le devant de sa chemise.

Le silence qui suivit fut si intense que les oreilles de l'Exécuteur bourdonnèrent désagréablement. Il chassa l'air de ses poumons, vérifia d'un regard professionnel que les dix hommes étaient morts, se dirigea vers le cadavre mutilé de Vito Gamiano, l'examina un court instant avant d'être alerté par une plainte aiguë. D'un mouvement d'une incroyable rapidité, le canon de l'Uzi s'abaissa vers le bas de la nappe en feutre vert, juste au moment où le museau apeuré d'un petit yorkshire tremblant faisait une timide apparition. L'Exécuteur sourit, caressa l'animal plaintif attaché au bout de sa chaîne. La petite chienne émit un bref jappement, retourna se réfugier entre les jambes du cadavre de son maître. Bolan allait se relever quand il avisa l'attaché-case de Patricci. Sans perdre de temps, il en examina le contenu. Il avait ce qu'il cherchait.

Un moment plus tard, sa mémoire avait enregistré tout ce qui pouvait l'intéresser dans le mince dossier. De la dynamite. Songeur, il remit la chemise dans la mallette, referma celle-ci, brouilla les combinaisons des serrures et fourra le bagage sous la table, entre les pieds du *consigliere*. Manœuvre destinée à persuader le clan Gamiano qu'il n'avait pu prendre connaissance des précieux feuillets.

Il considéra froidement le théâtre de la tuerie, vit la petite chienne, qui, au pied de la table, était à présent occupée à laper le sang de son maître en tirant désespérément sur la chaîne des menottes.

Sa nouvelle croisade ne faisait que commencer. Cette nuit, la pieuvre de la Mafia allait perdre beaucoup de ses tentacules.

Don Ettore souffrait. D'abominables élancements lui arrachaient la gorge et il n'arrivait plus à bien réfléchir. La mort approchait. Il la sentait venir vers lui et la lutte devenait à chaque instant plus inégale. Au point qu'aujourd'hui, il avait commis une erreur. Il avait fait confiance à cet abruti de Malone. Soi-disant le meilleur *fileur* de son *regime*. Et cet imbécile s'était fait piéger dans les toilettes de l'aéroport. Par ce pourri de Bolan ! Il n'y avait pas de doute là-dessus. Au lieu de mettre Malone sur la filature qui aurait pu permettre de

conserver l'Exécuteur sous surveillance, il aurait dû envoyer un *regime* entier à l'aéroport pour descendre cette ordure. Il avait voulu finasser. Il s'était trompé, pour la première fois de sa longue carrière. Et Bolan courait toujours. Le précieux renseignement fourni par ce flic n'avait servi à rien. Il l'avait lui-même gâché. Une lamentable faute qu'il devait réparer immédiatement.

Il attendit que la douleur s'estompe légèrement avant de décrocher son téléphone. Il composa le numéro auquel il pouvait faire appel à tout instant du jour et de la nuit. Celui de Corso. Le chef de sa *garde Noire*. Son As Noir secret. Le seul en qui il eût vraiment confiance. On décrocha aussitôt et Ettore s'en ressentit brusquement mieux.

— Oui ? fit la voix grave au bout du fil.

Ettore Gamiano entra dans le vif.

— Il y a un problème, Corso. Le *voyageur* a coupé le fil.

— Je sais. La radio en a parlé.

— Et la fille ne donne toujours pas signe de vie, coupa Gamiano. Notre « cousin germain » aurait tort de m'impatienter. Dis-le-lui très fermement.

— O.K.

— Bien. Rappelle-moi.

— Entendu, don Ettore.

Gamiano raccrocha. Corso n'était pas un bavard. C'était seulement un tueur. Très efficace et très intelligent. Ce qui ne l'empêchait nullement d'être aussi extrêmement cruel. Et don Gamiano appréciait particulièrement ces deux qualités. Il se laissa aller contre les coussins du lit, se remit à compter le temps.

CHAPITRE V

Dans la grande Cadillac blanche de Vito Gamiano, vêtu de la veste immaculée, coiffé de sa casquette de chauffeur de même couleur, Jimmy Genova commençait à trouver le temps long. Il éteignit sa cinquième cigarette, se jeta un regard dans le rétroviseur, fit la grimace. Il détestait cette tenue blanche de lardin exigée par Vito. S'il avait au moins pu ôter momentanément cette foutue casquette, il se serait senti mieux. Mais Vito pouvait surgir à chaque seconde et il ne supportait pas le moindre manquement à l'étiquette qu'il avait instituée à propos de ces fringues stupides. Bien sûr, outre la fonction de chauffeur attitré, Jimmy assumait également la charge de garde du corps du *boss*, mais, une fois pour toutes, Vito avait décidé que sa tenue de travail immaculée serait la seule qu'il devait porter. Pour faire bien. Pour s'accorder avec la carrosserie blanche et les coussins noirs de la Cadillac. Alors, depuis trois ans, Jimmy prenait son mal en patience.

Il consulta la montre de bord, réprima un sursaut. Si ça continuait, ce salaud de Vito allait lui faire passer la nuit dans la Cadillac ! Il était plus de minuit. Il lança un regard de côté, avisa l'alignement des neuf autres voitures. À part les deux *consiglieri*, et Andréa Macagne qui adorait piloter lui-même sa Corvette de minet, les *capi* de la Famille locale se faisaient tous traîner par leur chauffeur. Et, au deuxième sous-sol de ce parking sinistre, il y avait actuellement six hommes privés de sommeil. Et qui s'ennuyaient ferme.

Au début, de voiture à voiture, ils discutaient bien un peu, mais la lassitude s'emparait assez vite de tous et ils s'enfermaient peu à peu dans un mutisme proche de la torpeur.

Jimmy alluma une autre cigarette, l'écrasa avant de l'achever, fronça les sourcils. Il baissa sa vitre, fit signe à son voisin d'en faire autant.

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien foutre, jeta-t-il, hargneux. J'ai pas l'intention de ronfler dans ce cercueil.

L'autre, un Milanais rouquin, poussa un petit rire râpeux.

— C'est pourtant un cercueil de luxe. Et puis, ça vaut mieux que de dormir pour l'éternité dans un vrai, non ?

Jimmy haussa ses puissantes épaules, hésita, finit par quitter la Cadillac.

— Je vais tâcher de savoir s'ils en ont encore pour longtemps, déclara-t-il, rogue. Les autres savent peut-être.

Il remonta l'allée en direction des ascenseurs. Quelques instants

après, il longeait le couloir menant vers le hall de l'immeuble, poussait la porte, s'arrêtait sur le seuil, interdit.

Personne.

Le fait parut si incroyable à Jimmy qu'il fit deux pas en avant en tendant le cou. Mais le hall était bien vide. Honnis le bouquet de plantes vertes qu'un léger courant d'air faisait frémir. Jimmy fit encore quelques pas, cligna des paupières et, soudain, son estomac se serra. Sur le marbre roux du sol, sur les murs bruns, il venait de voir des coulées, des taches insolites. Sa main se porta instinctivement vers l'intérieur de sa veste immaculée, saisit la crosse du gros automatique Colt .45 qu'il arma derechef. Le sang battait à ses tempes et son index nerveux effleurait la détente de l'arme. Rapide, il se baissa, trempa un doigt dans une flaque, se releva. C'était du sang. Déjà froid, coagulé.

— Merde ! grogna Jimmy en reculant vers le couloir.

Il fonça, dédaigna l'ascenseur, se rua dans les escaliers en béton, déboucha dans le deuxième sous-sol comme une fusée. Alertés, les autres chauffeurs tournèrent la tête. Le rouquin quitta son volant, flingue au poing.

— Qu'est-ce qui se passe ? jeta-t-il, tendu.

— Là-haut, fit Jimmy. Du sang partout. Rappliquez, bon Dieu !

Le rouquin suivit le premier.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

— Toi et Ron, avec moi, par l'ascenseur. Les autres grimpent à pied. On sait jamais. Rendez-vous là-haut, sur le palier. Si rien ne se passe, les premiers attendent les autres.

Ils se ruèrent tous ensemble hors des parkings et le plan se déroula selon les instructions de Jimmy. Jusqu'à ce qu'ils se retrouvent sur le palier du quinzième étage où, là encore, des taches de sang souillaient la moquette sombre. Sur un signe de Jimmy, ils plongèrent tous en même temps dans l'entrée de la *Texas Electronic* où un identique jeu de piste sanguinolent les attendait. Prêt à faire feu, Jimmy défonça littéralement la double porte capitonnée, fit un pas en avant, 45 braqué devant lui et se figea sur place.

Le spectacle était horrible. Du sang, de la cervelle partout. Autour du tapis vert, les dix cadavres étaient recroquevillés dans des poses désarticulées et, dans un angle de la grande salle, les corps ensanglantés de Toni, de Drisio et des autres étaient entassés pêle-mêle, baignant dans une affreuse mare rouge.

— Merde ! fit une voix derrière Jimmy.

Ils restaient là, figés de saisissement et d'horreur. Aucun n'avait jamais vu autant de cadavres réunis. Ils en oubliaient les réflexes les plus élémentaires de prudence. Et le cauchemar ne s'arrêta pas là. À peine s'ils eurent le temps de réaliser ce qui se passait. Surgie de derrière une porte entrebâillée, une grande ombre noire se dressa et

l'enfer se déchaîna.

L'Uzi et l'AutoMag crachèrent en même temps leurs messages de mort. Dressé tel un sombre justicier, tirant des deux mains, l'Exécuteur prit le groupe sous le feu nourri des deux armes. Un chapelet étouffé de 9 mm traversa la pièce, fora son redoutable pointillé dans le groupe, tandis que les grosses .44 disloquaient les corps, ouvraient les ventres, défonçaient les crânes. Jimmy lâcha une balle qui se perdit dans le plafond isolant, poussa un cri de rage et de peur, ne reçut qu'une seule balle. En plein cœur. Et, alors que les autres *mafiosi* s'écroulaient ou étaient projetés contre les cloisons sous les impacts, le chauffeur de Vito ouvrit démesurément la bouche, demeura un instant dans une position ridicule de coureur de fond arrêté dans son élan, dardant sur Bolan ses yeux dilatés et déjà vitreux. Puis, comme à regret, il plia les genoux, fixant stupidement le devant de sa belle veste blanche où venait d'éclore une grosse fleur carmin. Il tomba sur les genoux, émettant un borborygme malsain, et, dans une contraction ultime de la main, tira une nouvelle fois, dans le plancher. La moquette le reçut en douceur et, visage tourné vers Bolan, il resta immobile. Mort.

Un silence impressionnant suivit, accompagné d'une puissante odeur de poudre et de sang. Derrière Bolan, la petite chienne tremblante se mit à pousser des plaintes aiguës, réfugiée sous les plis de la nappe, invisible. L'Exécuteur s'approcha du nouveau tas de cadavres, considéra Jimmy d'un regard sans expression. Il avait placé l'unique balle de .44 exactement où il l'avait désiré. Sauf dans le dos, à l'endroit où était ressorti le projectile en arrachant un gros paquet de chairs, le corps ne paraissait pas trop abîmé. En tout cas, cela irait très bien pour ce que Bolan avait résolu de faire. Alors seulement, il commença à s'intéresser au petit chien terrorisé.

Ettore Gamiano ne dormait pas. Il tourna la tête en direction du réveil de chevet et une lueur agacée fusa dans son regard usé. Vito aurait déjà dû l'appeler depuis longtemps. Il n'omettait jamais de faire ainsi son rapport à l'issue de chaque réunion. Ettore Gamiano détestait le laisser-aller. Il décrocha son téléphone, composa le numéro de la *Texas Electronic*. La sonnerie résonna longtemps à son oreille, avant qu'il ne se décide à raccrocher. Cette fois, l'agacement avait fait place à un début d'inquiétude dans son regard. Espérant s'être trompé de numéro, don Ettore Gamiano recommença, écouta la même sonnerie, coupa la communication du doigt, conserva le combiné à son oreille, actionna de nouveau les touches. Mais il n'appelait plus la *Texas Electronic*. Une voix rude à l'accent italien prononcé lui répondit.

— Enzo, ordonna Gamiano. Prends quelques hommes et file voir ce qui se passe à la Texas. Ça ne répond pas.

— OK, patron.

— Et appelle-moi de là-bas.

Don Gamiano raccrocha, s'étendit de nouveau contre les oreillers, ferma les yeux. Il n'était évidemment pas question de dormir. Simplement, c'était mieux pour réfléchir. Et pour attendre.

Michele Enzo quitta le petit appartement qui lui servait de base à l'intérieur de la villa de Gamiano, longea un couloir tout en appuyant sur la touche d'appel d'un walkie-talkie à longue portée.

— Dan, prends Dick avec toi et rappliquez au garage.

Enzo coupa le contact, traversa un petit hall de service dallé en blanc et déboucha à l'arrière de la grande villa. Le vieux commençait à s'inquiéter pour rien. La maladie le ramollissait. Pas la peine de réveiller l'équipe de jour du *regime*. Dan et Dick suffiraient amplement. Il restait encore trois hommes attachés à la surveillance nocturne du parc. Bien suffisant. En dix ans de bons et loyaux services, Enzo n'avait jamais noté le moindre fait insolite à l'intérieur des murs de l'immense propriété. Personne n'oserait jamais s'attaquer à cette forteresse. Trop de protections électroniques, de chiens, de gardes armés jusqu'aux dents. Et maintenant, le vieux don était en train de mourir. Qui aurait voulu prendre autant de risques pour tuer un moribond ?

Il était à peine installé à l'arrière de la Ford bleu nuit que les deux hommes survenaient. Ils quittèrent la propriété par Wildwood avenue, quittèrent Oakland par le rapid transit 17. Ils n'étaient pas arrivés ! Instinctivement, Michele Enzo vérifia le chargeur de son gros Colt automatique Gold Cup .45, le remit dans son holster d'épaule, croisa les doigts sur son estomac, se laissa bercer par le ronronnement régulier de la Ford.

Enzo n'avait jamais eu peur de sa vie, avait tué une bonne trentaine d'hommes et n'éprouvait aucun remords. Et cette nuit, il avait encore moins peur que d'habitude.

Quand, beaucoup plus tard, la Ford longea les arcades des magasins Brown, California Avenue s'était singulièrement vidée et les enseignes étaient pour la plupart éteintes.

— On descend ? demanda Dick en indiquant la rampe d'accès au parking.

Enzo secoua la tête.

— Tu descends la bagnole. Dan et moi, on va grimper là-haut. Y a de la lumière. Ça discute encore.

Tandis que la Ford disparaissait derrière le panneau d'acier basculant de la rampe, il entraîna Dan à sa suite, pénétra dans le couloir des parkings par la petite porte empruntée plus tôt par Bolan. Ils firent irruption dans le hall désert et Enzo fronça les sourcils. Le gros automatique vint se loger dans sa main, cran de sécurité ôté. De son côté, Dan avait déjà exhibé son .38 *Smith et Wesson*. Ils firent trois

pas et Enzo se figea. Toutes ces taches, ces débris...

Il poussa une exclamation étouffée, bondit vers les ascenseurs, couvert par l'arme de Dan. Les deux cabines étaient au rez-de-chaussée. Vides. D'un signe, il indiqua l'une d'elles à son acolyte, pénétra dans l'autre, et appuya sur le bouton du dernier étage. Le .45 braqué devant lui, il attendit, tous les sens aux aguets, prêt à faire feu. Mais quand les portes s'ouvrirent sur le palier du quinzième, ce fut encore pour constater l'absence d'Al Drisio et la présence de traces de sang sur la moquette et le mur. Tendus, ils se tournèrent vers Dan qui émergeait de l'autre cabine, lui adressa un signe impératif. Ils plongèrent dans l'entrée de la Texas Electronic et notèrent au passage d'autres traces de tuerie. Dan jaillit le premier dans la salle de conférences, couvert cette fois par son chef. Mais un silence épais les accueillit et la lourde odeur du sang et de la poudre leur monta aux narines.

Le spectacle était atroce. Des morts partout, du sang sur les murs et le sol, des morceaux d'os, de viscères répandus çà et là. Avec un couinement plaintif, la petite chienne se précipita dans les jambes d'Enzo en remuant la queue. Le *caporegime* lui envoya un coup de pied, fit encore un pas, se statufia, le cœur au bord des lèvres. Jamais de sa vie criminelle, il n'avait vu un tel spectacle. Surtout des cadavres appartenant à la Famille Gamiano. Livide, Dan fixait sur lui un regard dilaté qui refusait la vision alentour.

— Bon Dieu ! jeta rageusement Enzo, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

— Rien... je... c'est... pas croyable !

Dan semblait en état de choc. Enzo dut crier pour le faire réagir.

— Fouille-moi les bureaux, bordel ! Fais quelque chose.

Et, tandis que l'autre se mettait enfin prudemment en mouvement, la petite chienne sur les talons, Enzo avisa l'attaché-case du *consigliere* sous la chaise renversée. Il s'en saisit, vit qu'il était fermé, combinaisons brouillées, tira deux balles qui eurent raison des serrures à secrets. Le premier instant d'émotion passé, il reprenait ses réflexes professionnels. Il enfouit le mince dossier sous sa chemise, reboutonna celle-ci. Dan revenait, penaud, toujours blême.

— Personne, grogna-t-il. Qu'est-ce que c'était ? T'as tiré ?

— Ta gueule. Foutons le camp. Si les salauds qui ont fait ça ont prévenu les flics...

Il n'acheva pas. Déjà, Dan se ruait vers la sortie. La petite chienne hésita à le suivre, revint en arrière, courut enfin à l'autre bout de la salle pour se réfugier près de la dépouille de son maître. Enzo lui jeta un regard indifférent, parcourut le charnier des yeux puis fronça les sourcils et cria à l'adresse de Dan :

— Un moment.

En quelques enjambées, il contourna la grande table au tapis vert, se pencha, se releva, incrédule.

Demeuré dans l'encadrement de la porte, Dan l'observait, alerté.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa voix n'était pas sûre et son expression dénonçait son ardent désir de ficher le camp. Enzo leva sur lui des yeux vides, tandis que la chienne venait se frotter de nouveau à lui en émettant son agaçant couinement. D'un geste impulsif, Enzo abaissa son arme, pressa rageusement la détente. Sous l'impact de la grosse ogive de .45, la tête de l'animal explosa littéralement et la petite boule de poils fauves fut projetée deux mètres plus loin, brièvement secouée de quelques spasmes. Cet assassinat calma Enzo. Toute lucidité revenue, il considéra le fauteuil qu'avait occupé Vito Gamiano et releva les yeux, laissant tomber entre ses dents serrées :

— Vito. Il n'est pas là. Et Jimmy non plus.

— Quoi ?

Dan avait fait un pas en avant, tendait le cou pour essayer de voir. Son *caporegime* ne lui laissa pas le temps de se faire une opinion. Il fonça vers l'entrée en l'entraînant à sa suite.

— Au parking. Vite ! gronda-t-il en s'engouffrant dans la cabine d'ascenseur.

Il appellerait Gamiano de la Ford, quand ils seraient sortis des parkings. La disparition de Vito posait une formidable énigme. D'abord, vérifier si la Cadillac blanche était encore sur place ou si, elle aussi, elle avait disparu. Si c'était le cas, cela signifierait peut-être que Vito avait miraculeusement échappé au massacre. Dans le cas contraire, don Ettore Gamiano ferait couler beaucoup de sang avant de se laisser terrasser par son foutu cancer.

Dans l'immense parking, régnait toujours la même chiche lumière glauque d'aquarium. Enzo et Dan y parvinrent ensemble, armes en main, prêts à tout. Mais Enzo fut immédiatement rassuré en voyant Jimmy installé derrière le volant de la Cadillac blanche. Á l'arrière, assis sur la banquette, Dick semblait attendre patiemment leur retour. D'un coup, la colère balaya la prudence d'Enzo. Il se rua sur la grosse voiture aux glaces fermées, frappa du poing contre la vitre arrière.

— Sors de là, espèce de...

Dans son dos, il y eut une sorte de toux enrouée, suivie d'un grognement sourd. Le *caporegime* se retourna d'un bloc et, pour la première fois de sa vie, fut cloué sur place par la peur.

CHAPITRE VI

Enzo ne pouvait relever le .45, tant son poids entraînait son bras vers le bas. Il ne pouvait non plus détacher son regard halluciné du canon encore fumant du Beretta braqué sur son front. Á ses pieds, le corps ensanglanté de Dan eut une dernière convulsion et une odeur désagréable s'éleva. Dan avait toujours été sale. Il l'était aussi dans la mort.

— Laisse tomber ça, ordonna l'Exécuteur en désignant le .45 du canon de l'Uzi.

Les doigts d'Enzo s'ouvrirent sans qu'il leur ait commandé. Le lourd automatique cogna sur le ciment et son bruit se répercuta en écho sous la voûte du parking.

— Appuie-toi à la voiture, enjoignit Bolan d'une voix glaciale. Tu connais la musique...

Enzo semblait paralysé.

— Magne-toi, insista sèchement Bolan. Ou je te tue.

« Ou je te tue ! » Ce diable noir avait donc décidé de laisser vivre Enzo ? Cet espoir redonna au *caporegime* le sens des réalités. Il avait affaire à un professionnel. Calme. Sûr de lui. Et cette combinaison noire. Ce signalement... il ne pouvait s'agir que...

— Vite.

L'Exécuteur !

Enzo leva vivement les bras, se retourna, exécuta les ordres de Bolan, se laissa rapidement fouiller. Il ne comprit pas très bien ce qui lui arrivait quand le bracelet d'acier précédemment utilisé pour relier la petite chienne au poignet de Balzarrone se referma autour du sien. Ce type en noir n'était tout de même pas un flic ! La police ne descendait pas les gens sans sommations. Et Dan était bien mort.

— Monte.

— Hein ?

— Derrière le volant. Pousse le chauffeur.

Enzo reçut une bourrade dans les reins, sentit le froid du canon de l'Uzi sur sa tempe. Il obéit, de nouveau plongé dans un état second.

— Plus vite.

Enzo avait les gestes lourds d'un homme ivre ou malade. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Lui qui n'avait jamais eu peur de sa vie. Qui avait si souvent vu la mort de près. Il se pencha, ouvrit la portière, repoussa Jimmy sur le siège du passager, refusant de voir le flot de sang que le cadavre avait laissé sur le tissu de la banquette. Dans la voiture flottait déjà une odeur de charnier. Derrière, un trou

bien rond en guise de troisième œil, Dick semblait épier chacun de ses gestes avec une expression d'intense étonnement sur sa large face cireuse où le sang avait dessiné un masque de carnaval.

— Au volant ! ordonna encore Bolan sans ôter le canon de la mini-Uzi de la tempe d'Enzo. Installe-toi.

Enzo s'assit avec répulsion, risquant un regard effaré vers la grande silhouette penchée sur lui et qui reprenait :

— Tu vas rapporter cette voiture à Gamiano. Avec un message de ma part.

Enzo vit l'autre menotte de la chaîne se refermer autour du volant et l'Exécuteur recula, le tenant toujours dans sa ligne de tir. Abasourdi, le *caporegime* bredouilla :

— Un... message ?

— Dans le coffre.

Un fugace sourire carnassier se peignit sur les lèvres de Bolan qui poursuivit :

— Avec un peu de chance, ton patron ne te tuera peut-être pas. Dans ce cas, c'est moi qui le ferai. Un peu plus tard.

— Mais je...

— Et dis à Gamiano que je le tuerai aussi. Quand je le voudrai. Exactement quand et où je l'aurai décidé. Tu lui diras tout ça.

Sans le vouloir vraiment, Enzo secoua la tête, chaviré par l'odeur de la voiture et par cette hideuse peur qui ne voulait plus le quitter. La voix métallique de l'Exécuteur s'éleva de nouveau :

— Dis à ton patron que je suis au courant de son cancer. Et rassure-le. Je le tuerai avant la maladie. Il mourra en dernier. Après toi. Après tous ceux de la Famille Gamiano.

L'énormité de la chose provoqua chez Enzo un soudain retour de raison. Incrédule, il releva les yeux sur Bolan, grogna entre ses dents en esquissant un rictus haineux :

— Là, mon pote, t'es complètement dingue. Bon à enfermer. Le vieux, tu l'auras ja...

La crosse métallique de l'Uzi lui percuta durement la bouche, cassant net les quatre incisives, ouvrant les lèvres d'où un flot de sang jaillit. Enzo rejeta la tête en arrière et poussa un grognement sourd ; il cracha ses dents, se recroquevilla et entendit comme à travers un brouillard la voix de l'Exécuteur qui ajoutait :

— Fous le camp.

En plein cauchemar, Enzo mit le contact de la grande voiture blanche qui emporta majestueusement son macabre chargement.

Don Ettore raccrocha le téléphone d'une main un peu tremblante. Ce qu'il venait d'entendre avait brusquement cassé quelque chose en lui.

— Gino !

Il avait quasiment hurlé, ce n'était pourtant pas la peine. Gino se trouvait dans la chambre attenante, ne dormait pratiquement jamais. Il apparut aussitôt, une veste blanche sur ses épaules de lutteur, avec son nez écrasé et ses cheveux en brosse grise.

— Aide-moi.

Gino connaissait les habitudes de son maître. En deux minutes, don Ettore fut peigné, revêtu de son ample robe de chambre en soie noire bordée d'une ganse rouge sang et agrémentée d'une pochette rose saumon. C'était sa tenue pour recevoir les visites au saut du lit. Il n'avait pas dit à Gino un mot de ce que venait de lui apprendre Enzo par le téléphone mobile.

— Donne mon foulard aussi, ordonna Gamiano de sa voix encore plus cassée que d'habitude.

— Vous allez sortir ? Attention à...

D'un geste excédé, le vieux *mafioso* le fit taire, s'entoura le cou de la grosse écharpe en cachemire. Il savait que, dans un instant, il aurait froid. Comme jamais il n'avait eu froid de sa vie. Il chassa les mains de Gino encore affairées sur son col de soie, claqua impérativement des doigts.

Un cigare.

L'autre se figea, le considéra avec un ébahissement teinté de méfiance.

— Cigare ?

— Un Roméo et Juliette. Comme avant.

L'incrédulité peinte sur son visage de brute, Gino quitta un instant Gamiano, revint avec le coffret *humidor* en acajou qu'il continuait à fournir en tabac et entretenir avec soin. Parfois pour son usage personnel. Il l'ouvrit, laissa don Ettore palper, humer, choisir enfin un gros rouleau de tabac qu'il porta à ses lèvres desséchées.

— Briquet.

Toujours méfiant, Gino lui tendit le *Cartier* en or, fut soulagé de voir Gamiano enfouir l'objet dans sa poche. Il l'accompagna sur le grand palier, le suivit.

Quand ils débouchèrent sur la terrasse à colonnades de marbre, un petit vent s'était levé. Au même moment, un bruit de moteur s'éleva et la grande Cadillac blanche déboucha entre les massifs d'hibiscus et de bougainvillées. Elle vint lentement se ranger devant les premières marches de la terrasse, ses épaisses roues à flancs blancs faisant crisser le gravier. Immobile, Gamiano distingua la silhouette blanche de Jimmy affalé contre la portière passager, aperçut également celle de Dick à l'arrière. Derrière le volant, Enzo coupa le contact, demeura immobile, regard braqué devant lui. Sur un signe de Gamiano, alors que les hommes d'Enzo disséminés dans le parc survenaient, Gino alla se pencher à la portière avant de la Cadillac.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il discrètement à Enzo dont le bas du visage était couvert de sang.

L'autre battit des paupières, chuinta entre ses dents brisées :

— Le coffre arrière.

Puis il actionna de l'intérieur l'ouverture de la malle dont le capot se leva lentement. Déjà, le cercle respectueux des hommes d'Enzo s'était formé autour de la Cadillac. On pressentait le drame et le silence était d'une intensité insupportable. Tous virent alors Gamiano descendre à son tour les quatre marches et s'approcher du coffre arrière où la lumière brillait. Le vieux *mafioso* se courba un peu, reconnut le costume souillé par le sang, contracta les maxillaires en voyant le visage disloqué et recouvert d'une croûte brunâtre de son fils. Bien que s'étant attendu au pire à l'écoute du message téléphonique d'Enzo, il éprouva un coup de flou identique à un malaise d'ivrogne et sa vue se brouilla une seconde ou deux. Puis, alors que son regard se clarifiait, il distingua le ruban rouge que la main crispée de Vito serrait. Il tendit le bras, tira dessus, éleva dans la faible lumière jaune la médaille en bronze avec les lunettes de visée croisées gravées dessus. La médaille de tireur d'élite. Il resta ainsi, à demi courbé, un assez long moment, tandis que tous l'observaient dans l'ombre. Puis, d'un pas mesuré, il longea la carrosserie, écarta Gino d'un geste, se pencha vers la glace de portière baissée. Curieusement, sa voix semblait tout à coup moins cassée.

— Raconte, Enzo. Toute la vérité, exigea-t-il d'un ton sous lequel perçait une menace contenue.

Le *caporegime* s'exécuta, perdant un peu de sang par la bouche. Quand il eut terminé, son patron se redressa légèrement, faisant tourner la médaille d'un air ombrement songeur.

— Il a dit quoi ? questionna-t-il, incrédule.

Enzo se racla la gorge, avala du sang, répéta sourdement :

— Qu'il nous aurait tous et qu'il vous gardait pour la fin, don Ettore. Qu'il vous tuerait avant la maladie. Je... je crois que c'est à ce moment-là qu'il m'a cassé les dents.

— Pourquoi, Enzo ? Pourquoi t'a-t-il cassé les dents ?

— Parce que, à ce moment-là, je lui ai dit...

— Déballe. Vite !

— Eh bien... j'ai commencé par... oui, c'est bien ça... j'ai dit, « là, mon pote, t'es complètement dingue. Bon à enfermer. Le... patron, tu l'auras jamais. » En fait... en fait, j'ai pas eu le temps de finir le dernier mot, don Ettore. C'est là qu'il m'a collé ce coup de crosse dans la poire.

Gamiano hocha lentement la tête, tâta l'extrémité du cigare, sortit le briquet de sa poche et alluma le tabac. Quelle importance la fumée d'un pauvre cigare pouvait-elle encore avoir sur sa santé ? Gamiano

toussa un peu, releva les yeux sur son *caporegime* toujours entravé au volant, hocha de nouveau la tête, questionna de sa voix enrouée :

— Et qu'a dit ce salaud à propos du contenu du coffre ?

Enzo osa enfin affronter son regard.

— Le coffre ? Il a parlé d'un message pour vous. C'est tout.

Gamiano fronça les sourcils.

— Il ne t'a pas parlé de mon fils Vito ?

— Pas un mot, don Ettore. J'ai même compris à ce moment que cette ordure n'avait peut-être pas réussi à l'avoir. Et j'espère bien que...

— Ça suffit.

Don Ettore venait d'élever sa main comme il le faisait souvent pour clore une discussion. Puis, d'un claquement de doigts, il demanda à Gino de lui donner son arme. Le valet-garde du corps exhiba le gros Walther PPK qu'il portait en permanence sous sa veste blanche, le tendit. Gamiano arma le Walter, se pencha à nouveau vers son *caporegime*. Immobile, celui-ci regardait devant lui à travers le pare-brise, pressentant que l'instant était pour lui d'une importance capitale. Mais personne n'avait jamais tenté de faire fléchir le boss dans ses décisions. Déjà, Enzo était résigné à son sort. Il vit du coin de l'œil le noir canon venir vers lui, puis s'abaisser soudain. La détonation le fit sursauter, il ressentit un choc dans le poignet, perçut un son métallique quand la menotte à la serrure éclatée frappa le tableau de bord. Les oreilles bourdonnantes, Enzo entendit alors Gamiano déclarer de sa voix cassée :

— Je te crois, Enzo. Tu viens de sauver provisoirement ta vie. Mais, désormais, tu as une dette envers moi. Une très grosse dette. Je te donne une semaine. Une toute petite semaine, pour me livrer cette ordure de Bolan. Je le veux vivant. Pour le tuer moi-même... à ma manière.

Puis, se tournant vers Gino, il jeta le cigare à peine entamé sur les graviers, ordonna sèchement :

— Appelle mon fils Enio chez lui. Je le veux ici dans une demi-heure. Ne lui dis rien.

Enzo sortit enfin de la Cadillac, se glissa discrètement vers l'arrière du véhicule, vit le corps mutilé de Vito, se signa, se souvint enfin du dossier qu'il avait récupéré dans la salle des conférences, le tendit à Gamiano.

— C'était dans l'attaché-case de Patricci. J'ai fait sauter les serrures.

Don Ettore se contenta de hocher la tête, disparut dans la villa, le dossier sous le bras. Son cancer de la gorge n'avait plus aucune importance. Il lui restait désormais beaucoup de choses à faire.

À demi allongé sur le lit de sa chambre de motel de Beyshore Blud

à Brisbane, Mack Bolan venait d'achever la retranscription des notes codées qu'il avait prises de mémoire dans le dossier du consigliere Patricci. Songeur, il les relut attentivement, s'en imprégna, laissant le soin à son cerveau méthodique de tout classer dans l'ordre d'importance. Le moment venu, il ressortirait un à un chaque renseignement pour s'en servir dans son inlassable croisade. Ce qu'il tenait là était d'une importance capitale. Cette nuit, il venait de marquer un point considérable. Il avait porté un terrible coup à l'*Organized Crime* et avait conscience qu'il ne s'agissait pourtant là que d'un bien modeste hors-d'œuvre, comparé à ce qui allait suivre dans les prochains jours. Le vieil Ettore Gamiano avait eu tort de le défier en lui faisant porter le chapeau dans l'assassinat d'Ambrosio Ligoni. Et l'Exécuteur allait le lui faire payer très cher. Á lui, à toute la famille Gamiano et à tous ceux qui, de près ou de loin, entreraient en affaires avec elle. Son *blitz* ne faisait que commencer. Le guerrier n'aurait désormais de repos que lorsqu'il aurait coupé tous les tentacules de l'immonde pieuvre qu'il avait décidé de tuer.

Songeur, il laissa tomber ses notes, décrocha le téléphone, composa le numéro de Jack Grimaldi. Á l'autre bout du pays, une voix ensommeillée lui répondit. Bolan attaqua :

— Jack, c'est moi. Tu sais où je suis, rapplique.

— OK, boss ! fit ironiquement Jack Grimaldi. Je commençais justement à me rouiller.

Bolan sourit, coupa la communication, ouvrit le grand sac de voyage et entreprit de démonter ses armes pour les nettoyer.

Elles allaient encore servir. Beaucoup.

Au même moment, dans la chambre de la grande villa du *don*, le téléphone sonna. Assis à sa table de travail, Ettore Gamiano fut brutalement tiré de la lourde torpeur dans laquelle il avait plongé en remontant de la terrasse. Il décrocha, reconnut la voix grave de Corso.

— J'ai du nouveau, Patron.

Quand Gamiano reposa le combiné, une lueur sauvage dansait dans ses yeux délavés. Il réfléchit un instant, appela :

— Gino !

Le costaud en veste blanche apparut aussitôt dans l'encadrement de la porte, l'air inquiet.

— Dis à Enzo de venir tout de suite.

CHAPITRE VII

Ernie Powell trouva qu'il fumait beaucoup trop. Depuis le commencement de sa planque, il avait grillé une bonne dizaine de cigarettes et le cendrier de la vieille Mercury débordait de mégots malodorants. Mais il n'avait jamais aimé les surveillances nocturnes et il distrait son attente et son ennui comme il pouvait. De constitution chétive, il possédait pourtant une résistance étonnante et, malgré ses lunettes de myope et son crâne presque entièrement chauve, il se dégageait de son visage lisse et anguleux une impression de volonté farouche. Engagé dans la petite équipe de Ron Bates quelques années plus tôt, il avait vite prouvé ses capacités et son intelligence.

Mais, cette nuit, garé dans Fielding Street, non loin du petit immeuble qu'il avait à surveiller, il se demandait ce qu'il faisait là. Ron avait été plutôt avare de renseignements. Il savait seulement que, dans cet immeuble de brique, logeaient deux filles, dont une se planquait des assiduités de la Mafia. L'ancienne maîtresse d'un *mafioso* assassiné. Rien d'excitant a priori. D'ailleurs, il ne se passait strictement rien non plus.

Et Ernie s'ennuyait ferme. Il songeait à cette petite brunette qu'il avait levée la veille dans un bar de Geary Boulevard.

Mais Ernie en était là de ses rêves quand la voiture passa près de la sienne. Une Ford grise roulant doucement et avec trois hommes à bord. Sans très bien savoir pourquoi, Ernie fut soudain sur ses gardes. Il se tassa sur son siège et personne ne le vit de la Ford. Celle-ci parcourut une vingtaine de mètres, s'immobilisa devant une palissade de chantier, un peu au-delà de l'immeuble des deux filles. Ernie vit les feux de la voiture s'éteindre et deux hommes en descendre, tandis que le chauffeur restait au volant. Quand les deux types grimpèrent le petit perron à rampe métallique de l'immeuble qu'il surveillait, le détective sentit son estomac se nouer. Une manifestation instinctive qu'il connaissait bien. Et qui le trompait rarement. En bon professionnel parfaitement équipé, il décrocha le téléphone de bord, accessoire surprenant dans une voiture aussi insignifiante, composa le numéro privé de Ron Bâtes.

La voix ensommeillée de son patron répondit immédiatement. Ernie expliqua :

— Une Ford grise, trois hommes à bord, deux en sont descendus et grimpent dans la baraque. Pas des flics.

Soudain réveillée, la voix de Bâtes questionna :

— Numéro de la tire ?

Ernie l'avait enregistré au passage. Il le donna, ajouta aussitôt :

— Ça pourrait sentir le roussi. Je vais aller voir.

— J'arrive, lança Ron avant d'ajouter : Sois prudent, si c'est ce que je crois, ces types ne rigolent pas.

— Moi non plus, ricana le maigre Ernie en vérifiant que son petit *Colt Agent .38* spécial à canon de deux pouces glissait bien dans le holster d'épaule sous sa veste. En cas de danger pour les minettes, qu'est-ce que je fais ?

— Tu tires dans le tas. On est couvert. Mais tire juste.

Emie émit un petit grincement qui pouvait éventuellement passer pour un bref éclat de rire, coupa la communication et se glissa adroitement hors de la Mercury du côté opposé. Il n'avait pas envie d'être repéré tout de suite par le conducteur de la Ford. Un instant après, ombre parmi les ombres, il progressait en direction du petit immeuble en brique.

Ron Bates avait depuis longtemps compris les avantages de la technologie moderne dans l'exercice de sa profession. Tout en sautant dans son pantalon, il plia sa grande carcasse musculeuse en direction du *xmm-Apple 2* dans les programmes duquel il avait emmagasiné tous les renseignements susceptibles de lui être utiles. Il tapota brièvement le clavier, sauta dans ses confortables TBS à fermetures *gripp* qui lui permettaient de courir en souplesse et en silence et l'écran du *computer* s'anima. Bates passa les doigts dans ses cheveux drus et courts, hocha la tête. Il avait suffi de quelques secondes pour obtenir confirmation de l'appartenance des visiteurs de Fielding Street à *l'honorable société*. Par numéro de véhicule interposé. Comme les flics. L'instinct d'Ernie ne l'avait pas trompé. Jennifer et sa copine étaient actuellement en danger. Il enfila sa veste, glissa son petit *Cobra* dans sa ceinture, une vingtaine de munitions dans sa poche, se rua hors de l'appartement, sauta au volant de la Chevrolet qui l'attendait au parking de surface du lot d'immeubles. En faisant vite, il pouvait rejoindre Ernie en une dizaine de minutes. La voiture s'élança dans Missouri Street endormie, coupa bientôt Market Street.

D'abord, essayer de joindre ce mystérieux *La Mancha*. Il décrocha le téléphone de bord, espéra en sa chance.

Ernie ralentit brusquement le pas, enfila les mains dans ses poches, adopta une attitude de promeneur ; puis, il se mit à siffloter entre ses dents. Du coin de l'œil, il vit le type de la Ford tourner la tête vers lui et l'observer durant sa progression vers l'immeuble en brique. Il ressentit un léger picotement dans les reins, signe de grande tension chez lui, mais poursuivit son chemin avec la même désinvolture. Bientôt, il fut au pied du petit perron, prit le temps d'allumer une cigarette en s'arrêtant sur place. Il put ainsi voir que l'homme de la Ford l'observait toujours. Il éteignit son briquet, tourna les talons,

gravit tranquillement les marches et se retrouva devant la porte d'entrée qu'il poussa résolument.

C'était une porte vitrée équipée d'une petite grille en fer forgé. Sitôt dans le minuscule hall, il battit de nouveau le briquet, constata avec soulagement que les deux hommes étaient montés sans préserver leurs arrières. Il éteignit la flamme, colla le nez à la vitre. Là-bas, le chauffeur de la Ford venait de mettre pied à terre. Ernie aurait pu le parier. Il tendit l'oreille, mais ne perçut aucun bruit provenant de la cage d'escalier. Au quatrième étage, les deux inconnus étaient, soit déjà entrés chez les filles, soit essayaient encore de le faire et ils opéraient dans le silence et l'obscurité. Des professionnels. Emie dégagea le *Colt Agent*, l'assura dans sa main et se colla au mur, attendant sans appréhension l'arrivée du conducteur.

Celui-ci ne se fit pas désirer longtemps. À travers la vitre, le détective vit son ombre s'approcher et son buste s'engagea presque aussitôt dans l'entrée. Emie assura l'arme dans sa main, bloqua son souffle, frappa sèchement. Cela fit un bruit mat qui lui résonna dans le bras et l'homme poussa un gémissement sourd. Emporté par son élan, il trébucha devant Ernie qui frappa de nouveau. Par précaution. Le type heurta la porte dans sa chute, s'écroula entre les bras du détective.

Mike Colonna était un véritable artiste. À peine si la quatrième clé provoqua un léger cliquetis en tournant dans la serrure. D'un seul trait de lampe, il avait identifié le type de serrure et, d'un autre, il avait trouvé dans son impressionnant trousseau la gamme de clés plates dans laquelle il savait trouver la bonne. La quatrième. Rien que trois tout petits essais avant de trouver. Il tourna le poignet, se figea.

— T'as rien entendu ? souffla-t-il, alerté.

Près de lui dans l'obscurité, Domenico tendit l'oreille, fit la moue dans l'obscurité.

— Non, fit-il entre ses dents. Pourquoi ?

Mais le silence de la nuit ne fut plus troublé que par un soudain pleur de bébé, deux étages en dessous. Il aurait pourtant juré avoir perçu une plainte étouffée, suivie d'un autre bruit inidentifiable. Cela pouvait aussi bien venir de n'importe quel appartement de cette baraque. Il haussa les épaules, réassura la clé entre ses longs doigts agiles, donna un tour, puis deux. En jouant dans la serrure, le pêne cliqueta légèrement. Mike poussa le battant qui s'ouvrit. Dans l'obscurité, Domenico assura la crosse du *Browning G. P. 9 mm* dans sa main, vérifia de l'autre le blocage du long silencieux, pénétra dans l'appartement sur les talons de son acolyte. Mike donna un coup de lampe, localisa les obstacles, fit signe à Domenico de rester là pour surveiller leurs arrières.

Balisant son chemin de brefs éclairs de lampe-stylo, Mike pénétra

dans le petit salon-studio, repéra le lit où dormaient les deux filles. Il avait bien appris sa leçon. La blonde était Jennifer, la brune, sa copine, celle qui n'avait pas d'importance. Il évita le fauteuil, contourna le lit. Déjà, le rasoir coupe-chou était ouvert dans sa main libre. Vif comme un crotale, son bras se détendit. Dans le filet lumineux de la lampe, il y eut un éclair d'acier.

Ernie arriva sur le dernier palier sans provoquer le moindre craquement. Lui non plus n'avait pas allumé la minuterie, lui aussi possédait une petite lampe de poche. Il remarqua tout de suite que la porte du studio de Josselyn March n'était que repoussée. Les salauds avaient prévu une retraite rapide. Le *Colt Agent* en main, il fit encore un pas, vérifia d'une pression que la porte était souple sous sa poussée, plongea d'un coup.

La Rambler était en état de surchauffe inquiétant quand elle vira sur les chapeaux de roues dans Fielding Street. Mack Bolan ôta le cran de sécurité de la mini-Uzi posée sur le siège voisin, puis celui du Beretta à silencieux glissé dans sa ceinture. Entre le coup de fil de Ron Bâtes à son motel et son arrivée dans Fielding Street, quinze minutes ne s'étaient pas écoulées. Avec un peu de chance...

La Rambler gémit sur ses pneus martyrisés, freina derrière la Mercury au moment où la Chevrolet de Bâtes survenait à son tour. Bolan jaillit de sa voiture, vit le détective en faire autant et ils se rejoignirent devant le petit perron du N° 5. Ils ne s'étaient contactés que par téléphone, mais se reconnurent pourtant immédiatement. Ron brandissait son petit *Cobra*, Bolan le Beretta, la mini-Uzi en bandoulière à l'épaule. Ils n'eurent pas le temps de se présenter. En haut du perron, une silhouette chancelante jaillit de la porte ouverte, un automatique en main. Tout se passa très vite. D'une balle silencieuse, l'Exécuteur fit sauter le crâne du chauffeur de la Ford. Brutalement projeté en arrière, celui-ci s'écroula dans l'entrée sombre de l'immeuble. Bolan arrêta Bâtes.

— Restez là, ordonna-t-il.

Pas question d'exposer le détective.

Sans un regard pour le mort, il escalada l'escalier, arriva sur le palier, enfonça la porte entrouverte d'un coup d'épaule et faillit buter sur le corps d'Ernie. Puis il avisa un rai de lumière sous la porte de communication, fit exploser celle-ci sous sa poussée.

Dans le studio, Domenico et le « granuleux » se redressèrent en même temps. Dans un pur geste-réflexe, Domenico pressa la détente du Browning, mais la balle fit seulement sauter un morceau de chambranle de porte. Ce fut son dernier tir. Quasiment coupé en deux par la rafale de l'Uzi, il fut catapulté contre le mur qu'il éclaboussa de plusieurs geysers de sang. Simultanément, le Beretta avait également lâché deux balles qui réduisirent l'abdomen du « granuleux » à l'état

de bouillie sanglante. Il recula comme sous la poussée d'une main invisible, une expression d'intense étonnement sur son visage disgracieux, puis une affreuse grimace lui tordit les traits et il s'affala lentement au pied du lit, grognant de souffrance, déjà cireux et attendant la mort. Il n'intéressait déjà plus l'Exécuteur. Celui-ci s'approcha du lit dévasté où il semblait que l'on ait égorgé un bœuf. Là, étendue sur le drap chiffonné, chemise de nuit lacérée Jennifer gisait sur le dos, serrant ses mains diaphanes autour d'une longue plaie béante qui ouvrait son ventre en deux parties égales et d'où s'échappaient ses viscères. Livide, trempée de sueur, elle fixait sur Bolan des yeux hallucinés où la mort avait déjà étalé son voile terne. Près d'elle, gorge ouverte, Josselyn avait cessé de vivre. Catastrophé, il se pencha sur Jennifer qui respirait spasmodiquement.

— Jenny ? souffla-t-il. Est-ce que vous m'entendez ?

D'abord, elle n'eut aucune réaction, puis, fugitivement, ses longs cils battirent. Bolan lui caressa doucement le front, remontant une mèche de cheveux poissés de sang et de transpiration, insista :

— Que voulaient-ils savoir ?

Jennifer remua faiblement les lèvres, mais aucun son ne s'en échappa.

— Jenny ! répéta Bolan. Que voulaient ces ordures ?

Il y eut un long silence, puis un râle sortit enfin de la bouche de la jeune femme.

— Savoir... si... j'avais parlé.

— De quoi ? Á qui ?

Nouveau silence, puis, plus faiblement encore :

— Parlé... de... *Dakota*... à quelqu'un...

— Dakota ! Qui est Dakota, Jenny ? Il faut me le dire !

Mais la moribonde n'ouvrait plus la bouche que pour laisser passer un filet de sang entre ses dents crispées. Elle souffrait abominablement.

— Qui est Dakota ?

Elle eut un mouvement de tête négatif, grimaça affreusement. Dans l'immeuble, des bruits de voix commençaient à s'élever timidement. Le vacarme avait alerté les locataires.

— Qui ? tenta encore Bolan sans y croire.

Pour toute réponse, Jennifer parvint à soulever sa main poissée de sang, la laissa retomber, mourut dans un ultime sursaut.

Bolan lui ferma les yeux, se redressa, trouva le répondeur téléphonique sur la table du coin salon ; il en éjecta la bande, l'enfouit dans sa poche de blouson et se rua dans l'entrée. Dans l'escalier, il entendit des cris, aperçut des portes qui se refermaient précipitamment, déboucha dans le hall. Un homme en pyjama et portant lunettes était penché sur le cadavre du chauffeur de la Ford. Il

leva des yeux horrifiés à la vue de Bolan, s'affola :

— Je suis médecin, cria-t-il.

L'Exécuteur passa comme un boulet. Inquiet, Bâtes l'attendait sur le perron. Au-dessus d'eux, des fenêtres s'ouvraient. Le détective lança un regard dans le hall, s'alarma :

— Ernie ?

— Rien à faire, grogna Bolan en l'entraînant par un bras. Filons.

L'autre hésita une seconde et, sous la pression des doigts qui le tiraient, il consentit à grimper dans la Rambler qui, tous feux éteints, démarra sur les chapeaux de roues. Derrière les rétines lasses de Bolan, le visage martyrisé de Jennifer avait imprimé ses traits.

La colère montait en lui. Une colère froide et dévastatrice.

CHAPITRE VIII

La Rambler coupait Bryant Street, quand l'Exécuteur se décida à rompre le pesant silence qui s'était installé entre eux depuis son annonce de la mort d'Ernie.

— J'imagine ce que vous ressentez. Désolé pour lui. Et pour vous.

Ron Bâtes tourna son visage granitique vers lui, esquissa un vague sourire las.

— Merci pour lui. Dommage qu'on soit arrivés trop tard, pour les gamines. Encore heureux que vous ayez descendu ces trois ordures. C'est la première fois que je vois un cadavre avec plaisir.

Un silence, puis il demanda :

— Où est-ce qu'on va ?

— Chez vous, nous avons à parler.

— Et ma bagnole ?

— Vous la ferez reprendre demain par quelqu'un. Vous l'aviez garée devant une vitrine éclairée. Les locataires de l'immeuble n'auraient pas manqué d'en noter le numéro en vous voyant monter dedans.

— Bien vu, apprécia Bâtes. Pas pensé à ça. Passez par Vermont Street.

Bolan tourna dans Brannan, adopta une vitesse de croisière.

Ils se turent un moment. Lorsque la Rambler aborda Lynwood, Bâtes alluma une cigarette, jeta l'allumette dans le cendrier d'un geste agacé.

— J'aurais pu arriver cinq minutes plus tôt, dit-il sombrement. J'ai été coincé par deux bagnoles accidentées dans Séville Avenue.

L'Exécuteur secoua la tête.

— Ça n'aurait pas changé grand-chose. Votre gars était sans doute déjà tué et les deux salauds avaient déjà éventré Jennifer.

Il fronça les sourcils, ralentit un peu, questionna :

— Qu'est-ce que vous avez dit, tout à l'heure, à propos de notre itinéraire ?

Bâtes le toisa, intrigué.

— J'ai parlé de Vermont Street, et...

— C'est ça, coupa Bolan. Vermont.

Il gara brusquement la Rambler, alluma le plafonnier, sortit son papier contenant les notes codées relevées d'après le dossier Gamiano et les parcourut rapidement. Il tomba en arrêt, murmura pour lui-même :

— Vermont... Dakota. Deux noms d'États.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Bolan remit en route.

— Juste une association d'idées. Rien à voir avec cette histoire.

En réalité, il mentait à Bâtes. Il était effectivement question d'association d'idées dans sa tête, mais cela avait beaucoup à voir avec leur affaire. Seulement, il n'était pas question d'en parler au détective. D'autant que, pour le moment, il ne s'agissait encore que d'un trop vague soupçon. À creuser. Dès qu'il pourrait téléphoner sans témoin.

Ils arrivèrent enfin dans Missouri Street. Bolan gara la Rambler et suivit Bâtes. Celui-ci avait groupé bureaux et appartement privé dans les mêmes locaux occupant une moitié d'étage d'un petit immeuble propre. Des bureaux fonctionnels, un petit appartement de célibataire. Bien tenu, mais relativement austère. Le détective désigna un lecteur de cassettes posé sur un rayonnage de bibliothèque.

— Vous pouvez écouter la bande du répondeur là-dessus. Si vous avez besoin du téléphone, allez-y. Le bar est à votre disposition. Moi, je vais prendre une douche rapide. Je reviens.

Bolan apprécia le tact de Bâtes. Celui-ci parti, il écouta la bande sans illusions. Il avait raison. Dessus, il n'y avait qu'un message. Une certaine Barbara qui voulait des nouvelles de sa copine Josselyn. Et, tout à fait en fin de bande, un autre appel, sans message. On avait raccroché en constatant qu'il n'y avait personne. Le genre de chose qui arrivait souvent. Bolan remit le lecteur à sa place, décrocha le téléphone. Il était près de trois heures du matin. À New York, il était environ six heures. Toutes les chances de joindre Necker chez lui. La sonnerie résonna longtemps. Bolan allait raccrocher quand la voix enrouée du fédéral lui répondit enfin.

— *La Mancha*, se présenta aussitôt Bolan.

Voix inquiète de Necker.

— Des ennuis ? Vous pouvez tout me dire.

Ces paroles sibyllines signifiaient que la ligne était *clean* et qu'ils pouvaient parler librement.

— Un ennui et une question, fit brièvement Bolan. Notre jeune protégée et son amie sont mortes.

— *Shit !*

Un silence, puis Necker enchaîna :

— Et, la question ?

— Comment Jennifer pouvait-elle contacter votre correspondant local ?

— Par téléphone. Celui que je vous ai fourni.

— Elle connaissait son nom ?

— Non. Juste un code.

— Lequel ?

— Dakota. Pourquoi ?

Bolan fit la moue.

— C'est le nom qu'elle a dit avant de mourir. Sans doute pour qu'on le prévienne. De votre côté, rien de nouveau ?

— Ça pourrait se préciser d'ici peu. Je vous tiendrai au courant. Comment puis-je vous joindre ?

— Laissez les messages chez Tabès. Je vous rappellerai. En attendant, je poursuis.

— De nouvelles... actions en perspective ?

Bolan sourit cruellement.

— J'y compte bien. Il va y avoir des funérailles qui réuniront une importante assistance, par ici.

Il faisait allusion à celles de Vito Gamiano et aux personnalités de la *Mafia* qui y assisteraient. De belles cibles groupées en perspective. À l'autre bout du fil, Necker se contenta de dire :

— Je vois. J'espère vous faire signe très vite.

— OK, fit Bolan avant de raccrocher.

Il demeura un moment immobile, sortit les notes codées de sa poche et les parcourut rapidement. Lorsqu'il arriva au chapitre du dossier concernant l'organigramme très secret du plan que la *Mafia* avait baptisé *Pony Express*, il parcourut la liste des personnalités qui auraient à y jouer un rôle important, y trouva enfin le nom qui avait retenu son attention lors de sa première lecture du dossier.

Vermont.

D'abord, il avait cru qu'il s'agissait d'un patronyme classique. Maintenant, ayant entendu Jennifer prononcer le fameux mot *Dakota*, il trouvait étrange cette association de noms désignant aussi des États fédéraux US. Une coïncidence qui le laissait songeur. Avant de mourir, Jennifer avait aussi bien pu indiquer *Dakota* comme étant l'instigateur de la tuerie. Dans ce cas extrême, il était possible de tout imaginer ; y compris que *Dakota* et le *Vermont* du dossier puissent être la même personne. C'était un peu fou, mais l'Exécuteur savait par expérience combien l'inconcevable était possible au sein de *l'Organized Crime*.

Et ça n'était pas par hasard qu'il n'avait pas parlé de ce dossier à Necker. Dans la guerre totale qu'il menait, il ne pouvait se permettre le moindre faux pas. Un soldat se jugeait sur ses actes, Bolan jugerait le *fédéral* sur les siens. Mais il ne fallait rien précipiter. Ne pas donner l'éveil.

Il replia son papier, le fourra dans sa poche et, l'air songeur, se dirigea vers le bar. Il avait dans la bouche le goût amer du sang et de la mort.

Un silence sépulcral régnait dans l'immense salon dallé de marbre blanc de la villa de Piémont. Les hommes d'Enzo avaient allongé le corps de Vito sur la longue table en pierre recouverte d'un drap de soie, posé sa tête sur un oreiller. Gamiano avait fait couper toutes les

fleurs des massifs du parc pour les faire disposer autour de son fils aîné et les grands bougeoirs en argent du salon étaient allumés. De chaque côté de la dépouille, le vieux mafioso et son fils cadet se recueillaient. Au bout d'un long moment, Ettore Gamiano étendit sa main comme il avait l'habitude de le faire, hocha tristement la tête. Mais quand son regard trop clair accrocha le visage blême d'Enio, une lueur de formidable haine y brillait sauvagement.

— Voilà, Enio, laissa-t-il tomber de sa voix cassée. Tu as vu ce que ce fumier a fait à ton frère et à ceux de notre Famille. Désormais, tu es mon seul successeur.

— *Sì*, don Ettore.

— Et là, poursuivit le vieux *mafioso*, devant la dépouille de ton pauvre frère assassiné, je veux que tu prêtes serment.

De plus en plus pâle, le cadet Gamiano, un long quadragénaire maigre, au visage mou, aux noirs cheveux déjà clairsemés et portant des lunettes de myope hocha la tête d'un air hésitant.

— *Sì*, père.

— Don Ettore ! rectifia le don en forçant sa voix. Ne m'appelle plus jamais père. Je suis don. Comme tu seras bientôt appelé à l'être à ma place.

— *Sì*, don Ettore, acquiesça Enio d'un air penaud.

On l'avait tiré du lit, arraché à sa famille, confronté au corps mutilé de son frère en pleine nuit et, maintenant, il se retrouvait quasiment chef *mafioso*, alors que lui, Enio Gamiano, n'avait pratiquement jamais été mis au courant des sombres affaires de la Famille. Lui qui commençait à avoir peur dès qu'une contravention s'étalait sur son pare-brise.

— Je veux que tu prêtes serment, mon fils. Que tu jures devant moi que la mort de ton frère sera vengée par ton propre bras.

— *Sì. Sì...* don Ettore.

— Lève la main et jure.

Hésitant, Enio obéit, jura. Son père prononça gravement :

— Répète après moi... moi, Enio, fils de don Ettore et frère de Vito...

— Moi, Enio, fils de don Ettore et frère de Vito...

— Je jure devant mon père et sur le corps de mon frère lâchement assassiné de venger celui-ci et de tuer Mack Bolan.

Une pellicule de sueur fit instantanément briller le front étroit du dernier héritier Gamiano, lorsqu'il prononça avec difficulté le nom de l'Exécuteur. Il en éprouvait une véritable nausée. Il savait qu'à partir de cet instant, il ne cesserait plus jamais d'avoir peur.

Après une minute d'ultime recueillement, don Ettore se redressa, se signa, grogna à l'adresse de son cadet :

— Viens. Il va maintenant falloir informer ces ordures de flics.

Souviens-toi, Enio. Avec la police, même quand cette police t'appartient en grande partie, il faut savoir prendre les devants, ne jamais lui laisser l'initiative.

— Oui, don Ettore, murmura Enio en le suivant.

Mais, en arrivant dans le hall, ils se trouvèrent devant Gino qui, impeccable dans sa veste blanche, attendait son patron. Son visage brutal reflétait l'embarras.

— Il y a un ennui, boss.

Gamiano le fusilla du regard, gronda :

— Quel genre d'ennui ?

Avant que le gorille en blanc ne puisse répondre, Enzo pénétra dans le hall. Sa bouche éclatée lui faisait un lamentable masque de carnaval triste.

— C'est mes gars, patron.

Un éclair dangereux fusa dans les prunelles du vieux *mafioso*.

— Quoi, tes gars ?

— Ben... comme je ne les voyais pas revenir, j'ai envoyé Pacci sur place pour voir ce qui se passait.

— Et alors ? aboya littéralement Gamiano.

— Alors... c'est un véritable carnage. Morts. Tous les trois. Pacci a vu les ambulances et les corps. Il était dans la foule et...

— Et les deux filles ? siffla don Ettore entre ses dents serrées.

Enzo secoua la tête, révéla précipitamment :

— Mortes aussi, don Ettore. Heureusement.

Un long silence, durant lequel il sembla que le chef de la Famille Gamiano se tassait un peu plus, et de sa voix caverneuse, il laissa tomber :

— Heureusement. En effet. J'espère que tes trois connards n'avaient pas leurs papiers.

— Bien sûr que non, patron.

Gamiano hocha la tête, congédia Enzo d'un geste et s'adressa à son fils :

— Va m'attendre dans mon bureau. Nous avons des tas de choses à voir ensemble.

Puis, entraînant le lutteur en blanc à sa suite, il regagna sa chambre à l'étage.

— Prépare-moi un costume noir, ordonna-t-il sombrement avant de décrocher son téléphone.

Et, tandis que son valet s'affairait dans le dressing-room, il composa le numéro de Corso. Il ne pouvait décidément compter que sur sa fidèle garde Noire.

— Ouais, fit la voix grave au bout du fil.

— Appelle notre « cousin germain », ordonna Gamiano. Qu'il fasse envoyer quelques flics à la ville. Des flics sûrs.

— OK.

Corso ne discutait jamais. C'était seulement un robot. Une machine à tuer.

Il était sept heures du matin quand le téléphone tira l'Exécuteur du sommeil en alerte qu'il s'était accordé en rentrant de chez Tabès. Immédiatement mobilisé, il décrocha.

— Oui, fit-il prudemment.

— *La Mancha* ?

Bolan fronça les sourcils. C'était la voix de Tabès.

— Oui.

— Je viens de recevoir un coup de fil pour vous, annonça le privé. De *La Mancha*, ajouta-t-il.

— Déjà ! s'étonna Bolan. Quel message ?

— Il arrive par l'avion de midi. Á San Francisco Airport et il veut vous voir d'urgence.

Bolan réfléchit rapidement, demanda :

— Pouvez-vous me rendre un service, Ron ?

— Sûr !

— J'ai un ami qui doit également débarquer en fin de matinée. Mais à Oakland Airport. Pouvez-vous l'intercepter ?

— Sûr !

Bolan sourit. Il n'en avait pas douté. Avec Ron Bâtes, il avait trouvé un allié. Sa vieille habitude des hommes et de la guerre ne pouvait le tromper. Les vrais soldats, il les reconnaissait.

— OK, fit-il. Vous n'aurez qu'à faire demander...

— *La Mancha* aussi, je suppose ?

Pas question pour Bolan d'en dire trop pour le moment. Vieille prudence.

— C'est ça. *La Mancha*.

— Pas de problème, renvoya Bâtes sans insister. Qu'est-ce que j'en fais ?

— Vous l'emmenez chez vous. Je vous y rejoindrai dès que possible.

Et il raccrocha.

CHAPITRE IX

L'Exécuteur s'assit en face de Necker. Il y avait assez de bruit dans le restaurant de l'aéroport pour que leur conversation ne puisse être entendue. Un instant plus tard, alors que le garçon repartait avec leur commande, Bolan attaqua :

— Du neuf ?

Le fédéral hocha discrètement la tête.

— La *Commissione* veut votre peau.

— Pas nouveau, sourit Bolan. Des précisions ?

— J'y arrive. Ils savent que vous êtes ici et que vous projetez un gros blitz. Ils vont essayer de vous tendre un piège.

— De quel genre ?

— Tout dépend de votre programme. Ils vous attendent au tournant et j'ignore encore de quelle manière ils comptent s'y prendre. Je le saurai peut-être trop tard pour vous informer à temps du danger.

Bolan afficha son petit sourire cruel.

— Si vous y arrivez, ce sera déjà beaucoup. Je suis prévenu, je ferai attention. De toute façon, je ne comptais pas honorer les funérailles de Vito sans biscuits.

— Vous comptez attaquer le QG de Gamiano ?

— J'y songe. J'en ai les moyens.

— Grimaldi, hein ?

— Entre autres, avoua Bolan. Je l'ai appelé.

— Je sais. Mais il y a peut être une solution plus intéressante. Le coup des funérailles, c'est pas mal, bien sûr, mais il y a encore mieux.

— Ce fameux gros coup dont vous parliez à New York ?

Necker hocha affirmativement la tête, révéla :

— J'ai enfin du nouveau, dit-il en se penchant au-dessus de la table. Un truc énorme. La fusion des deux plus importantes Familles du pays. Les Gamiano et les Balestra. Côtes ouest et est réunies.

— Vous m'avez déjà informé de ça à New York.

— Exact. Mais ce que je ne pouvais pas dire à New York, c'est comment les choses s'organiseraient. Maintenant, je le sais. Les deux Familles au complet se réuniront pour sceller ces accords sans précédent. Cela fera beaucoup de monde réuni en un même lieu et en même temps. De quoi vous régaler, non ?

— En effet. Où et quand ?

— Hélas, je ne le sais pas encore. En fait, je suis venu à Frisco pour établir ça avec les *consiglieri* de Gamiano. Á mon avis, les choses devraient maintenant aller vite. Balestra et Gamiano sont des amis

d'enfance. Ils se sont jusqu'alors fait la guéguerre sans trop de bobo et ce serait sans doute encore le cas si Balestra avait un héritier mâle pour reprendre le flambeau. Mais le vieux n'a que deux filles et elles sont mariées à des types complètement en dehors de la Mafia. Donc, si la Famille Balestra veut continuer à régner sur une bonne part du *marché* national, il lui faut composer avec sa rivale Gamiano. D'où l'idée de cette fusion. Et comme l'arnaque montée par Balestra pour infiltrer son protégé feu Ligonis a foiré, il ne reste plus qu'à s'entendre pour limiter les dégâts.

— Eh montant l'opération sur la tête du dernier fils Gamiano, hein ?

— Exact. Bien que tout le monde sache que c'est un incapable. Mais en attendant de transformer tout ce beau monde en cadavres, j'ai peut-être un amuse-gueule à vous proposer. Selon une information digne de foi, cette fusion est loin de plaire à certaines autres Familles.

— Vous m'étonnez !

— Ça déplairait même tellement que des petits jaloux ont décidé de couper l'herbe sous le pied des Gamiano. Histoire de reprendre le flambeau de l'association en question à leur compte. Il leur suffirait d'éliminer les Gamiano pour se voir automatiquement favoris dans la course au pactole Balestra. Il faut dire que les Balestra représentent certainement le plus gros marché américain du crime. Et, avantage énorme, les Balestra ont dans leur manche pratiquement toute la corruption policière des USA. C'est essentiellement en cela que l'affaire se présente de manière aussi juteuse. Le camouflage et l'impunité garantis. Et c'est là que vous intervenez. Demain, une délégation de *capi* regroupant deux Familles texanes vont débarquer à Frisco pour, officiellement, tenter de dialoguer avec le clan Gamiano, à propos d'un pseudo projet de fusion entre ce dernier et eux. Mais ça n'est que de la poudre aux yeux. Leur intention est d'attirer Gamiano, son dernier fils et leurs principaux *capi* tout récemment nommés en remplacement des assassinés de St Francis Wood, dans un piège mortel. Une véritable opération commando. Une escouade de tueurs sera là pour accueillir les Gamiano et les supprimer.

— Ainsi, la place sera libre pour les Texans.

— C'est ça.

— Si je ne supprime pas moi-même les cow-boys en question, avant que la rencontre ait lieu.

Petit sourire de Necker.

— Vous auriez sans doute tort de ne pas le faire.

— Bien sûr. En sauvant ainsi les Gamiano, je permets cette fameuse réunion entre eux et les Balestra. Et, au cours de celle-ci, je peux *blitzer* les deux plus importantes Familles du pays.

Geste d'évidence de Necker.

— Et vous faites d'une pierre, deux coups.

Les plats arrivèrent et les deux hommes se turent, le temps d'être servis. Le garçon reparti, Bolan hocha songeusement la tête.

— OK, fit-il en découpant son *chicken and eggs*. Où est-ce que je vais trouver vos cow-boys ?

— Une villa, au nord de la ville. Un vrai bunker, près de *Crystal Lake*, dans les montagnes de Wilcat Canyon. Ça appartient au milliardaire Franck Müller. Un copain des Gamiano. En ce moment, il voyage en Europe. La baraque est perpétuellement sous surveillance. Des caméras et quatre gardes armés. Vous devrez les neutraliser, établir votre bivouac en attendant l'arrivée des Texans. Mais vous aurez tout votre temps. Selon mon gars, ils n'arriveront que demain, en fin de matinée. Vous aurez pour vous l'effet de surprise. Le renseignement est digne de foi, il émane de mon antenne locale. Dakota.

— Je vois, fit Bolan, rêveur. Pourriez-vous me fournir un plan des lieux ?

Necker sourit en fouillant sa poche intérieure de veste.

— L'avantage des *fédés*, c'est précisément de pouvoir se procurer beaucoup de choses.

Il tendit une enveloppe épaisse par-dessus la table, indiqua :

— J'ai tracé une croix rouge à l'emplacement de la villa. Il y a aussi un plan très détaillé de ladite villa. Il n'y a pas de chiens, mais des gardes et des caméras.

Bolan empocha le tout, remercia d'un signe de tête.

— Vous restez à Frisco quelques jours ?

Necker fit non de la tête.

— Juste aujourd'hui. Je repars ce soir. Pour justifier ce voyage, je me suis fait déplacer par le FBI. Mission de routine bureaucratique, acheva-t-il dans un demi-sourire.

Ils gardèrent le silence un moment, puis l'agent du FBI posa la question qui le taraudait :

— Vous avez une idée sur la manière dont ils ont appris où se cachait Josselyn March ?

L'Exécuteur le fixa froidement. Il commençait précisément à se faire une idée, mais tenait à la garder pour lui.

— Les enquêtes ne sont pas ma spécialité. Moi, mon truc, vous le connaissez.

Necker hocha la tête sans commentaire. Puis, au bout d'un moment, alors qu'ils avaient commandé les cafés, il questionna de nouveau d'un ton faussement indifférent :

— Avez-vous entendu parler du type qu'on a retrouvé tué d'une balle dans la tête, dans les toilettes d'un bar de San Francisco International Airport ?

Bolan lui lança un regard étonné.

— Non. Quand ça ?

— Hier midi. Le gars s'appelait Ermano Letta. Un petit *mafioso*. On le soupçonne d'avoir plus ou moins appartenu au *regime* de Gamiano. Mais rien n'est moins sûr.

Bolan secoua la tête.

— Même pas entendu parler. D'ailleurs, je ne lis pas les journaux. Doit s'agir d'un minable règlement de comptes.

— Sûrement, convint Necker sans insister.

Nouveau silence, puis il demanda :

— Pour les messages éventuels, je passe toujours par Tabès ?

— Toujours, acquiesça Bolan. Je risque de bouger beaucoup, durant les prochaines heures.

Necker le regarda étrangement, finit par hocher la tête d'un air entendu, avala son café, se leva en jetant un billet sur la table, tendit la main.

— *Good luck*, souhaita-t-il avant de disparaître.

— C'est là, précisa l'Exécuteur en posant son index sur la petite croix rouge tracée par Necker sur la carte de la région de Wildcat Canyon.

Penché sur le bureau de Tabès où Bolan avait étalé la carte et le plan, Jack Grimaldi fit la moue.

— Ça va pas être du gâteau. Je connais le coin pour l'avoir survolé une fois. Rien qu'une route, encaissée entre les montagnes. Et le chemin qui mène à la villa ressemble à un coupe-gorge. Faudrait arriver sur les lieux avant les autres.

— C'est aussi mon avis, confirma l'Exécuteur. Je me propose même d'investir la villa cette nuit même. Toute l'opération risque d'avoir un petit air improvisé, mais ça n'est pas pour me déplaire. J'ai vu pire.

— Ça, sourit Grimaldi, tu peux le dire.

— Et moi, qu'est-ce que je fais, dans cette affaire ? interrogea soudain Bâtes qui était resté muet jusqu'alors.

L'Exécuteur leva un regard surpris vers lui.

— Comment ça, qu'est-ce que vous faites ?

— Ben, c'est clair, non ? Jusqu'à maintenant, votre plan ne met en scène que deux personnes. Vous et Jack. Alors, je vous demande à quel moment j'interviens.

Bolan secoua la tête.

— Vous êtes déjà suffisamment intervenu. Pas question de vous mouiller davantage. Déjà, avec la mort d'Emie...

— Justement. Ernie, il faudrait peut-être que je pense à le rembourser. Où il est, il doit piaffer d'impatience. Il attend que j'en bute quelques-unes à sa mémoire.

— Pas question. J'ai descendu ses tueurs, cette nuit. Ernie est

vengé. Et puis, les actions commando, faut connaître.

À cet instant, Bâtes et Grimaldi se lancèrent un bref regard où flottait une sorte de complicité. Bolan tiqua :

— On peut savoir, vous deux ?

Ce fut Jack qui renseigna, dans un petit sourire contenu :

— Justement, vieux. C'est à propos des actions commando.

Bolan s'impatiente :

— Et alors ?

— Ben... tu te souviens de cette opération-suicide à Tu-Baï, en avril 65.

Bolan pinça les lèvres. Le Viêt-nam, il connaissait.

Tu-Baï, il se souvenait. Toute une compagnie encerclée par les Viets dans la cuvette de Tu-Baï. Des morts en pagaille, aucun renfort annoncé, la mort pour tous, prévue à l'assaut final des Viets à l'aube. Un sergent baroudeur et intelligent, accompagné de quelques suicidaires, une opération commando d'une audace folle, durant la nuit tragique. Le verrou viet éclaté, deux survivants chez les « suicidés », un jeune Noir de vingt-deux ans et le lieutenant, grièvement blessé.

Mack Bolan leva les yeux sur Tabès qui l'observait tranquillement, haussa un sourcil, déclara avec bon sens :

— Vous ne ressemblez pas vraiment à un Noir.

L'autre secoua la tête, sourit gravement.

— Non. Le Noir, c'était Chalmers. C'est lui qui m'a porté jusqu'à nos lignes. Je n'avais plus dans les veines de quoi remplir un verre à liqueur. Chalmers et moi, on est du même groupe sanguin. Je lui en ai pompé autant que j'ai pu.

— C'était vous, le lieutenant ?

Bâtes fit oui de la tête. Sans autre commentaire. Bolan regarda alors Grimaldi qui semblait s'amuser de la situation, reporta les yeux sur le privé, sourit enfin, tendit la main que l'autre serra avec émotion, déclara de son ton rude :

— Sois le bienvenu, Ron.

Ils étaient désormais trois vrais soldats. Mais cela ne changeait rien pour l'Exécuteur. La villa, il l'investirait tout seul.

Bien que sans lune, la nuit piquetée d'étoiles était relativement claire. Ils avaient abandonné le Cherokee du détective dans un chemin creux en pleine forêt, parcouru trois bons kilomètres de crapahute dans la montagne, risquant à chaque instant la chute mortelle dans le précipice qu'ils longeaient par la crête. Alourdis par le redoutable armement que s'était procuré Grimaldi par l'intermédiaire d'un des innombrables « amis » qu'il avait dans tout le pays, ils ne pouvaient progresser que prudemment. Vêtu de sa combinaison noire, à la ceinture de laquelle six grenades défensives étaient accrochées, armé

du Beretta engagé dans un holster de poitrine, du gros AutoMag pendant contre sa cuisse, de la mini-Uzi portée en sautoir, d'un poignard de jet lacé sous sa manche, d'un fusil M 16 équipé de son lance-grenades Colt de 40 mm et d'une lunette de visée Unerti à infrarouges, de ses jumelles de nuit et du talkie-walkie, il guidait les deux autres en silence. Parfois, un oiseau de nuit poussait sa plainte traînante et, par à-coups, une saute de vent faisait bruisser les feuillages de plus en plus rares, à mesure de leur progression. Ils traversaient à présent une région plus désertique, hérissée de pics, parsemée de rocailles. D'après le plan fourni par Necker, la villa du milliardaire ne devait plus être très éloignée. Bolan s'arrêta, fit signe aux autres d'en faire autant, porta les jumelles à ses yeux, balaya le paysage, repéra bientôt l'espèce de piton rocheux sur lequel la propriété était bâtie, distingua les murs de béton, passa les jumelles à Grimaldi qui commenta à voix basse :

— On dirait une prison.

— C'en est une, répliqua l'Exécuteur. Pour milliardaire.

Au fond de la gorge qu'ils surplombaient, l'étroite route privée conduisant à la villa serpentait, se lançant à l'assaut des flancs du piton, jusqu'à une esplanade où s'ouvraient les battants d'un grand portail blindé. Sur le plan, juste au-dessus du portail, figuraient les emplacements des caméras de surveillance, elles aussi équipées de systèmes infrarouges. Et il y en avait ainsi, tout le tour de l'enceinte fortifiée. Il suffisait de passer dans le champ de l'une d'elles pour qu'aussitôt, les gardes armés de la milice personnelle du milliardaire soient en état d'alerte.

Ce que Bolan voulait éviter à tout prix. Toute l'action reposait sur l'effet de surprise. Deux cas de figure possibles. Ou l'Exécuteur avait trop d'imagination et il appliquait le plan basé sur les affirmations de Necker, ou il avait vu juste et le même plan serait simplement appliqué avec un peu d'avance. Mais, dans les deux cas, les Texans avaient déjà du souci à se faire.

Sur un autre signe de Bolan, ils s'accroupirent au fond d'une excavation naturelle et Bolan déplaça le plan détaillé de la propriété. D'un mince trait de lampe-stylo, il indiqua ensuite l'endroit où il avait décidé de passer les hauts murs. À l'angle le plus à l'est de la propriété, là où le terrain accidenté ne s'arrêtait qu'à moins de quatre mètres du sommet du mur et où un très faible champ demeurerait, en principe, inaccessible aux caméras situées de chaque côté de l'angle. Une toute petite faille dans le système ultra-sophistiqué de surveillance. Mais Bolan n'était pas étonné. Il y avait toujours une faille. Dans tous les systèmes de protection.

Grimaldi crocha la manche de Bolan, souffla à son oreille :

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de chiens ?

— En principe. J'ai quand même emporté quelques boulettes de viande soporifique. Un truc de ma fabrication. Tâchez de ne pas vous endormir.

Deux vagues grognements lui répondirent. Il enchaîna :

— On reste en liaison, dit-il en désignant leurs talkies-walkies. À leur arrivée, tenez-moi au courant des effectifs.

Et il disparut dans la nuit.

Les derniers cinq cents mètres furent rapidement couverts et il se trouva bientôt à l'abri du dernier pli de terrain avant le pied du mur. Exactement dans l'angle est de la propriété. Bolan marqua un léger temps d'arrêt, épia le silence de la nuit, assura la longue corde à crochets dans sa main, s'élança. Au moindre écart de la direction qu'il avait soigneusement étudiée, l'alerte serait donnée. Une pierre roula sous ses *tennis*, tomba avec un bruit mat dans la petite gorge qui flanquait la crête. Indifférent, il plongea à l'abri de l'angle du mur, marqua une courte pause, estima se trouver hors du champ des caméras, prit son élan, balança la corde. Là-haut, les crochets sonnèrent sur le béton, glissèrent, s'immobilisèrent. Il testa l'accrochage, commença à grimper doucement. Il fut bientôt au sommet où il s'assit à califourchon, sortit un sifflet à ultrasons de sa poche de combinaison, souffla longuement dedans, attendit. S'il y avait des chiens dans les environs, ils allaient accourir. Mais les informations de Necker étaient bonnes. Pas le moindre canin.

Bolan se repéra, porta les jumelles à ses yeux, parcourut du regard les massifs de fleurs rares, l'immense piscine avec ses deux plongeoirs, la terrasse plantée d'arbustes, les colonnades du patio et les portes-fenêtres de la villa en étages, dont le béton avait été crépi. Necker avait eu raison de parler de bunker. Pour un industriel, le milliardaire Franck Müller avait des goûts bien particuliers. L'Exécuteur hocha la tête. Rien ne bougeait. Il n'avait pas déclenché d'alerte. Il se laissa glisser au sol, se tapit derrière un fourré, arma l'Uzi, s'apprêta à plonger en avant. Soudain, il se figea, se replaqua au sol. Une impression. Son instinct avait enregistré quelque chose que sa raison ignorait encore. Comme si la qualité de la nuit avait soudain changé. Tous les sens aux aguets, il attendit un peu, puis, comme rien ne se passait, il arracha un bouquet de feuilles vivaces, les brandit au-dessus de sa tête en les agitant.

Et l'enfer se déchaîna.

CHAPITRE X

Tous les volets s'étaient ouverts en même temps et un formidable tir de barrage cloua Bolan au sol. Heureusement, sa science du combat l'avait fait se jeter à l'abri d'une élévation de terrain et, juste au-dessus de sa tête, les massifs décapités éclataient en une rageuse averse de tiges et de pétales. L'Exécuteur avait vu juste. Le coup des Texans était bien un piège. Il convenait d'en estimer rapidement l'importance et de ne pas gâcher trop de munitions. Il porta les jumelles de nuit à ses yeux, balaya méthodiquement le parc, se permit un petit sourire cruel. L'embuscade était bien montée, mais les Texans manquaient de nerfs. Ils s'étaient manifestés trop tôt et Bolan avait enfin vu ce qu'il cherchait. Du moins, en partie. Il attendit encore un moment, fouillant méticuleusement l'obscurité, puis, ayant déjà établi une stratégie, il prit son élan, plongea de nouveau, traversa une courte étendue de pelouse desséchée en roulé-boulé, se reçut en douceur dans un parterre fleuri qu'il écrasa sous lui, reprit les jumelles. Dans sa nouvelle position en léger surplomb, il espérait découvrir ce qui se passait du côté de la villa.

Il eut cette chance. Du premier regard, il repéra un des tireurs. Son crâne dépassait à peine de l'entablement de la fenêtre de gauche. Il lâcha les jumelles, arma le M. 16, regarda dans la visée télescopique. Le fusil tonna et Bolan vit nettement la tête du type exploser sous l'impact pendulaire de la 223. Mais aussitôt, un feu nourri convergea dans sa direction, le prenant en tenaille. Il s'encadra dans le sol, laissa l'orage passer. À cet instant, deux ombres s'aplatirent près de lui et la voix étouffée de Grimaldi s'éleva :

— Donne ça.

Il lui avait arraché le M 16 des mains. L'Exécuteur leva les yeux, vit la grande silhouette du pilote, flanquée de celle de Bâtes. Dans les mains de celui-ci, un M 12. L'ancien du Viêt-nam fit luire ses dents en un sourire sauvage, brandit son arme.

— Petit souvenir du Sud-Est.

— Foutez le camp ! ordonna Bolan. Je vous avais dit...

— Pas question, fit Grimaldi. T'es tombé dans un piège.

— Je le savais. Foutez le camp !

— Tu le...

Le pilote n'acheva pas. Le feu reprenait, ils ne s'entendaient plus. Bolan vit le pilote se ruer en avant. Sans doute pour échapper aux récriminations. Il l'aperçut qui se mettait à l'abri d'une fontaine en pierre, épauler le M 16. Il tourna les yeux vers Bâtes, comprit qu'il ne

repartirait pas, hocha la tête avec fatalisme, donna ses instructions, avant de se ruer à l'assaut.

En quatre bonds, il fut à l'angle du mur, balayant l'espace d'une giclée de l'Uzi pour couvrir ses arrières. Mais, à ce moment, le feu de la villa eut un écho à l'est du parc. Il eut le temps d'apercevoir de brefs éclairs provenant d'un large et épais bouquet de cactus géants. Situé légèrement en contrebas, le massif constituait une place privilégiée car, de la pelouse, il était pratiquement invisible. Mais, de sa planque sous la fontaine, Grimaldi venait de se retourner d'un quart de cercle. Bolan le vit armer le XM du lance-grenades situé sous le M 16. Et, presque aussitôt, le 40 mm aboya sourdement sous le feu de la cartouche de propulsion. Une seconde plus tard, le premier bouquet de cactus sautait dans un déluge de feu et de pierraille. Il y eut un hurlement, une silhouette parut gicler vers le ciel et, presque aussitôt, un chapelet frénétique de détonations s'élevèrent d'un autre bouquet.

C'était infernal. L'embuscade se composait d'une véritable armée. Les ordures ne plaisantaient pas. Laissant le soin à Grimaldi de résoudre le problème, Bolan attendit que Bâtes ouvre le feu vers les fenêtres de la villa pour se jeter à plat ventre à découvert. Il longeait à présent la façade, rampant sur les dalles, faisant corps avec le sol, progressant rapidement en direction de la première ouverture, celle où il avait tué le premier tireur. Parvenu sous l'entablement, il dégoupilla la grenade défensive qu'il avait déjà en main, lâcha la cuillère, attendit un peu, balança le bras. Il perçut nettement le bruit mat que l'engin fit en tombant sur un dallage à l'intérieur et l'exclamation paniquée qui suivit. Mais le cri de l'inconnu fut balayé par l'explosion. Le souffle arracha des lambeaux de rideaux qui volèrent à l'extérieur, accompagnés de débris de toutes sortes et d'une épaisse fumée. Déjà, Bolan était sous la deuxième fenêtre. Son bras se détendit de nouveau et, cette fois, ce furent plusieurs cris qui s'élevèrent. Lors de l'explosion, un morceau de main sectionnée vola au-dessus de la tête de Bolan. Il plongea, se retrouva allongé au bord du seuil d'une porte-fenêtre béante. Au même moment, les deux battants se refermèrent violemment et l'Exécuteur vit nettement la silhouette de celui qui tentait cette manœuvre imbécile. De la main gauche, il fit de nouveau tonner l'AutoMag, mais c'était inutile. Le M 12 Beretta de Bâtes avait déjà distribué la mort. Les vitres volèrent en éclats et le corps de l'imprudent fut violemment rejeté en arrière dans un éclaboussement de sang. Bolan en profita pour lancer sa troisième grenade qui explosa, étouffant net un juron rageur venu de l'intérieur. Mack rampa encore, bien que le feu de la villa fût maintenant devenu muet. Mais on ne savait jamais. Il suffisait que les pièces ne communiquent pas pour que les tueurs réfugiés dans la dernière soient sains et saufs. Il vit du coin de l'œil Grimaldi envoyer une grenade du M 16 en direction des

derniers cactus, entendit l'explosion et un autre cri d'agonie, s'apprêta à balancer une autre défensive. Mais, jaillissant de la porte-fenêtre criblée située derrière lui, une apparition tragique se matérialisa soudain. Un grand type, hurlant, couvert de sang, vêtements déchirés et arrosant tous azimuts avec un PM Mauser M 57. Une giclée passa à quelques centimètres de la tête de Bolan qui se tassa au sol. Instinctivement, il leva l'Uzi qui éructa aussitôt sa petite toux étouffée. Devant lui, l'escogriffe parut pris de la danse de Saint-Guy. Bras désarticulés vers le ciel, il rejeta la tête en arrière, tandis que son corps s'ouvrait en deux, de l'abdomen au cou. Des jets de sang fusèrent vers Bolan qui se retourna, juste à temps. Un deuxième adversaire jaillissait à son tour de la quatrième ouverture, brandissant un fusil à pompe à canon scié.

Bolan se crut perdu.

Le fusil et l'Uzi furent face à face une fraction de seconde. L'Exécuteur avait ramassé ses genoux sous lui. Il plongea de nouveau dans une détente désespérée. Le fusil aboya et les grosses chevrotines criblèrent le dallage de la terrasse, juste derrière les *tennis* de Bolan. Dans le même temps, il entendit le hurlement du type, le stacato de l'Uzi et celui du M 12 de Bâtes. Il leva les yeux, vit le *mafioso* se casser en deux et pisser le sang. La rafale de l'Uzi lui avait littéralement sectionné la taille et celle du M 12 arraché la tête. Une vraie cascade de sang et de choses innommables s'abattit sur l'Exécuteur qui boula sur le côté. Dans une détente acrobatique, il catapulta sa grenade dans la quatrième ouverture. L'explosion s'accompagna d'un ultime ouragan de débris et de cris. Prêt à tout, l'Exécuteur se plaqua le long du mur, entendit un râle, vit enfin apparaître une vision de cauchemar. Un type énorme, tenant son ventre à deux mains et dont les genoux ployaient sous la douleur. Deux mètres d'intestins traînaient entre ses jambes et un flot de sang s'échappait entre ses doigts crispés. Bolan leva l'Uzi, pressa la détente, achevant les souffrances du *mafioso* qui s'écroula enfin en émettant un gargouillis sinistre. Sans attendre, il engagea un nouveau chargeur dans l'Uzi, assura l'AutoMag dans sa main gauche, se propulsa par l'ouverture, tous les sens aiguisés. Il balaya d'une longue rafale autour de lui, n'enregistra aucune réaction, plongea au sol, écrasant du verre sous lui, pointa l'AutoMag, porta les jumelles devant ses yeux, scruta les ténèbres. Mais il n'y avait plus que des cadavres dans la pièce dévastée. Il courut jusqu'à la cloison de séparation, y plaqua le dos, réengagea un autre chargeur dans l'Uzi, appliqua la méthode de commando pour pénétrer dans l'autre pièce, puis dans la suivante. Mais ici, plus personne ne vivait... En tout, cela faisait huit cadavres.

Il s'approcha d'une fenêtre, émit un bref sifflement, vit Bates et Grimaldi se relever pour le rejoindre. À cette seconde, il y eut une

sèche détonation et Bolan vit Grimaldi s'effondrer. Il poussa un juron, se rua dehors en zigzaguant, échappant ainsi à une succession de projectiles qui s'enfoncèrent dans la terre en faisant jaillir de petits cailloux autour de lui. Tirant dans la direction d'où étaient partis les coups de feu, il parvint jusqu'au pilote qui roulait une nouvelle fois à l'abri de la fontaine. De son côté, le détective avait vidé un autre chargeur de M 12 et s'aplatissait à son tour près d'eux.

— *Shit*, grinça le pilote. Je crois que je suis touché.

Il se tenait les côtes et tentait de rediscipliner sa respiration. Bolan essaya de voir où il était blessé, ne trouva rien à cause de l'obscurité. Mais, à la palpation, il ne découvrait aucune trace de sang.

— Ne bouge pas, conseilla-t-il en saisissant le M 16.

Il porta la lunette de visée à son œil, commença à scruter la nuit, ne vit rien. Il balança une rafale d'Uzi, regarda aussitôt dans la lunette, aperçut enfin ce qu'il cherchait. L'extrémité d'un canon de fusil, avec, au-dessus, tout près de l'arrondi d'un crâne émergeant à peine d'une légère levée de terrain, le tube d'une lunette de visée.

— Tiens, tiens ! siffla-t-il doucement entre ses dents serrées.

Il s'allongea, fit entièrement corps avec le sol, visa posément. Un exercice intéressant. Un duel sans merci. Les vieux réflexes du tireur d'élite revinrent d'un coup. La minuscule pastille rouge se déplaça, remonta le long de repli de terre. Si l'autre réussissait à ajuster son tir avant...

L'Exécuteur pressa la détente. Dans la lunette, tout se brouilla, disparut. C'était normal. Le tressautement de l'arme. Puis, Bolan regarda de nouveau. Là-bas, il n'y avait plus rien d'autre qu'un canon de fusil qui pointait inutilement vers le ciel.

— Tu l'as eu, grogna Jack en se redressant légèrement.

Mais, alors que Ron allait se précipiter, l'Exécuteur le retint.

— Un instant.

Il porta encore la lunette à son œil, vérifia longuement que plus rien ne bougeait à l'autre bout du parc, abaissa le M 16 et se releva, pointant l'Uzi par précaution. Lorsqu'il découvrit le cadavre, ce fut pour voir combien il avait réussi son tir. La lunette de visée de l'autre n'avait plus de lentilles. La balle était allée droit dans l'œil du tireur, traversant le cerveau, ressortant de l'autre côté de la boîte crânienne, entraînant avec elle une importante masse de cervelle. Sous le choc, la lunette avait reculé violemment et s'était enfoncée dans l'orbite sur la moitié de sa longueur. Cela donnait une image tragi-comique qui ne fit pas sourire l'Exécuteur. Il n'était jamais amusant de tuer. Même quand il s'agissait de débarrasser la planète de la pourriture qui la polluait.

— Y a plus personne, hein ?

C'était Bâtes. Il était arrivé près de Bolan et considérait le cadavre

étrangement mutilé d'un air incrédule, tout en touchant son cuir chevelu coupé avec précaution.

— Ben, dis donc ! fit-il dans un souffle, ça, c'est de la précision.

Bolan se redressa, lança un regard inquiet en arrière.

— Et Grimaldi ? interrogea-t-il.

— C'était rien. La balle a frappé la crosse du pétard qu'il portait sous son blouson. Une sacrée veine.

Bolan sourit dans l'ombre. Pour faire ce qu'ils venaient de réaliser, il fallait aussi l'aide du ciel. Ou de l'enfer. Car, quelque part, le diable faisait sa sélection, lui aussi.

Bolan entraîna le privé et ils rejoignirent le pilote qui scrutait les ténèbres grâce aux jumelles abandonnées par l'Exécuteur.

— Plus personne en vue, laissa-t-il tomber, presque à contrecœur. Ces ordures ont bien failli faire un vrai carton. Je me demande...

— Moi pas, coupa l'Exécuteur. Jusqu'à ce soir, j'avais un petit doute. Plus maintenant.

— Ah ? fit Grimaldi en se relevant. Si tu... aïe !

Il porta la main à ses côtes, fouilla sous le blouson, en retira un petit Régulation Police Smith et Wesson 32, dont la crosse en bois avait éclaté sous l'impact de la balle. Il montra sa main tachée de sang, grimaça.

— Saloperie, grogna-t-il.

— Tu ferais mieux de remercier ce revolver, au lieu de l'insulter, fit remarquer Bolan. Il t'a sauvé la vie sans tirer une seule balle.

— Je pensais à cet enfoiré qui a failli m'avoir. J'ai sûrement une ou deux côtes de cassées.

L'Exécuteur lui rendit le M 16, recommanda :

— Veille au grain d'ici. Ron et moi, on va aller fouiner un peu dans la baraque.

Ils laissèrent le pilote à sa faction, réinvestirent la villa. Cette fois, Bolan s'était muni d'une puissante torche électrique. Toutes les ampoules des pièces dévastées avaient évidemment éclaté, ainsi que les verres et les bouteilles dont les *mafiosi* s'étaient servis pour étancher leur soif et tromper leur attente. Et ils ne s'étaient pas ennuyés. Ils avaient dû puiser dans la cave du milliardaire. Dans un coin de la pièce du milieu, quatre bouteilles de Dom Pérignon et deux de J.B. étaient réduites en morceaux. Malgré les fenêtres ouvertes, ça sentait la poudre, le sang et l'alcool. Délaissant les cadavres criblés d'éclats de grenades et baignant dans leurs mares de sang, Bolan entraîna Ron, ouvrit une porte qui avait résisté aux déflagrations, se plaqua au mur, braqua la torche d'une main, l'Uzi de l'autre. C'était un vaste living décoré avec un luxe inouï. Tout le mur du fond, derrière un interminable canapé en cuir doré, était occupé par un immense aquarium illuminé et rempli de poissons exotiques d'eau de

mer. Au jugé, il devait bien contenir trois mille litres d'eau et renfermer les espèces les plus rares. Et les plus coûteuses. Sur un signe de Bolan, Bates le suivit vers une autre double porte située sur une grande estrade. Derrière, un vaste bureau aux murs plaqués de chêne sculpté Louis XV et recouverts de toiles de maîtres. Au passage, Bolan reconnut un Gréco, deux Vlaminck, un Renoir.

Le milliardaire Franck Müller avait du goût. Et sans doute aussi beaucoup de milliards.

— La vache, souffla Ron entre ses dents. S'emmerde pas, le mec.

Bolan sourit, l'entraîna dans un long couloir laqué en blanc et au sol recouvert d'une moquette si épaisse qu'ils enfonçaient dedans jusqu'aux chevilles. Au bout, il y avait une autre porte, également laquée, derrière laquelle Bolan était certain de trouver ce qu'il cherchait. Sur un signe de lui, Bâtes se plaqua au mur et Bolan tira une courte rafale dans la serrure rébarbative. Il poussa ensuite un panneau qui s'avéra être en acier peint, pénétra dans une petite salle carrée également blanche, dont un des murs était couvert d'écrans de télévision. La régie de surveillance.

Recroquevillés sur le sol, il y avait quatre cadavres. Les gardiens de la villa de Franck Müller. On pouvait voir des impacts de balles sur tous les murs, mais celui aux écrans avait été soigneusement épargné, ainsi que les télé. Le comité d'accueil avait pris soin de conserver le matériel en état de fonctionnement. Pas assez bêtes pour se laisser surprendre par l'Exécuteur et son équipe.

— Eh bien, grogna le détective. On peut pas dire qu'on s'ennuie, avec toi.

Bolan ne releva pas. Il avait sous les yeux la preuve que Franck Müller n'était pour rien dans le piège tendu. Á moins qu'il n'ait trouvé là le moyen de réduire son personnel en échappant aux indemnités. En fait, le petit régiment de *mafiosi* s'était introduit dans la propriété par surprise et s'était sommairement débarrassé des gardes, afin de tendre leur embuscade en toute tranquillité. Bolan quitta la régie, visita le reste de la demeure, passant devant la porte blindée conduisant au sous-sol-musée du milliardaire sans s'arrêter. Il avait autre chose à faire qu'à admirer des œuvres d'Art.

Quand il eut rejoint Grimaldi, il résuma la situation, décida en secouant songeusement la tête :

— On fiche le camp. Demain, il n'y aura pas la moindre délégation texane ici.

— Où est-ce qu'on va ? questionna le pilote qui avait retrouvé sa forme.

— Ron rentre chez lui, toi, tu viens dormir à mon motel, répondit Bolan. Moi, j'ai encore une bricole à régler.

Grimaldi ramassa le fusil à lunette, se redressa, fixa l'Exécuteur en

dessous.

— Tout seul ?

— Tout seul.

Une heure un quart plus tard, ils grimpaient dans le Cherokee du privé qui démarra. Bolan ôta sa combinaison noire, acheva de ranger les armes dans le grand sac, à l'exception de la mini-Uzi qu'il coinça sous son siège et le Beretta à silencieux qu'il dissimula sous son blouson. Quand ils entrèrent dans Frisco par l'Oakland Bridge, la circulation était réduite. Il était plus de trois heures du matin. Un instant après, Ron arrêta le véhicule sous l'enseigne rouge du motel, sourit à Bolan.

— Vraiment plus besoin de moi ? demanda-t-il, mi-figue, mi-raisin. Je suis resté sur ma faim.

L'Exécuteur lui rendit son sourire, secoua la tête.

— Tu as déjà fait beaucoup. Je t'appelle demain. Et merci pour le coup de main, fit Bolan en ramassant l'Uzi.

— Tout le plaisir a été pour moi, assura Ron. Les transfusions sanguines ça donne du tonus.

Bolan regarda les feux du Cherokee disparaître sur Bayshore Boulevard, frappa amicalement l'épaule de Grimaldi.

— Je n'en ai pas pour longtemps. Et soigne-moi cette coupure, recommanda-t-il en désignant le crâne de son ami.

Il grimpa dans la Rambler, démarra à son tour. Il parcourut quelques centaines de mètres en direction de Bayview, arrêta la voiture devant une cabine téléphonique dans laquelle il composa d'abord le numéro de Necker à New York. Il eut de la chance. Le *fédéral* était rentré. Leur conversation fut extrêmement brève. Bolan raccrocha, composa un autre numéro. Á San Francisco. La sonnerie résonna longtemps. Enfin, une voix d'homme ensommeillé répondit. Bolan n'avait pas eu besoin de répéter son texte. Il était très court.

— La Mancha, à l'appareil. J'ai besoin de vous. D'urgence.

CHAPITRE XI

L'Exécuteur ne s'était pas dirigé vers Bayview par hasard. En fait, la cabine téléphonique se trouvait à moins de deux cents mètres d'Alpha Street, où habitait celui qu'il venait de réveiller. Le contact était fixé dans un quart d'heure. Au troisième sous-sol du parking souterrain du Giants Tower, juste derrière le Stadium du même nom. À cette heure, la circulation était calme, y compris dans le centre. Bolan arriva rapidement à Jamestown Avenue, trouva l'entrée du parking, descendit aussitôt au troisième sous-sol, ne remarqua rien d'inquiétant, remonta pourtant immédiatement en surface pour redescendre par le même chemin. Un système de vérification qui avait pour but de prendre tout éventuel comité d'accueil ou fileur à revers. Mais personne ne semblait tenter de lui tendre un piège. Son contact était sûr de lui. Ce qui dérouta quelque peu l'Exécuteur. Car, en principe, le simple fait d'appeler *après* l'heure prévue de sa mort aurait dû paniquer son correspondant. À moins que le raisonnement de Bolan ne soit faux. Ce qui l'aurait étonné au plus haut point. Il défila au pas entre les rangées de véhicules garés, fit trois fois le tour, vérifiant que tous les véhicules étaient bien vides. Ils l'étaient. Apparemment. Mais il n'allait tout de même pas se pencher à toutes les vitres pour vérifier. Même en faisant très vite, les alliés de son correspondant n'avaient pas eu le temps de monter une embuscade. Il gara la Rambler dans une travée particulièrement bien éclairée, coupa le moteur.

Ettore Gamiano était immobile. Depuis des heures, il restait ainsi, rigidement assis dans l'unique fauteuil qui flanquait le cercueil cerné de monceaux de fleurs. Une bière en acajou sculpté, ornée de motifs en marqueterie et dont l'intérieur était entièrement capitonné de soie mauve. Un écrin qui avait coûté la bagatelle de 34 000 dollars. Sans doute à cause des poignées en or massif. Pour enterrer ses morts, la Mafia ne lésinait pas. Elle avait les moyens. Mais, en cet instant de recueillement, Ettore Gamiano ne songeait pas aux dollars investis dans ces obsèques princières. Ni même vraiment au cadavre dont les artistes de l'embaumement avaient fini par rendre présentable le visage éclaté. Il pensait à ce que les jours prochains auraient de capital pour l'avenir de la Famille Gamiano au sein de l'*Organized Crime*. Il allait falloir jouer fin. Présenter Enio comme étant indiscutablement le successeur logique et irréfutable de Vito. Le faire admettre en tant que tel par cet enfoiré de Balestra, qui, même sur les bancs de l'école de Palerme, voulait toujours imposer son autorité au rachitique Ettore. Mais cette fois, Sandro Balestra n'aurait pas le dernier mot. Au bord

de la mort, la volonté d'Ettore serait inébranlable. Il n'avait plus rien à perdre. Il voulait triompher de Sandro. Se venger en une seule fois de toutes les brimades subies soixante ans plus tôt en Sicile. Il allait partir en beauté. Et Enio régnerait bientôt en maître absolu sur l'empire du crime qui s'étendrait alors d'est en ouest. Avec tout un réseau de flics corrompus au plus haut niveau. L'impunité absolue pour les héritiers Gamiano.

Gamiano rêvait. Il n'entendit pas Gino arriver discrètement dans son dos.

— Patron ?

Le vieux *mafioso* ne tourna même pas la tête.

— Je ne veux pas être dérangé, imbécile, gronda-t-il avec difficulté. Fous le camp.

— C'est... hésita le gorille en veste blanche, c'est très important.

Ettore glissa enfin un regard glacé de côté, vit le petit boîtier noir que tenait son valet au creux de la main. Une petite pastille rouge clignotait dessus. Il n'y avait qu'une personne pour appeler sur cette ligne privée figurant à la liste rouge. Corso. Le général secret de sa garde Noire. Et Corso ne le dérangeait jamais sans motif valable. D'un mouvement irrité, Gamiano s'empara du téléphone portable, tira l'antenne, entra en communication, écouta un instant, sourcils froncés, répliqua enfin de sa voix cassée :

— Merci.

Puis il raccrocha, tendit l'appareil à Gino, lui ordonna d'un ton sec :

— Enzo. Dans mon bureau, dans deux minutes.

Puis, tandis que le valet s'en allait, il grinça entre ses dents serrées.

— L'ordure !

Deux minutes plus tard, son caporegime pénétrait dans l'immense bureau d'un air méfiant. Gamiano entra immédiatement dans le vif du sujet.

— Tu vas enfin pouvoir te racheter aux yeux de la Famille, Enzo. Et tu as exactement cinq minutes pour t'y préparer.

La Lincoln Continental descendait la rampe comme l'aurait fait un gros félin silencieux. En arrivant au troisième sous-sol, elle ralentit encore, semblant chercher de ses yeux lumineux une proie à débusquer. Puis, elle emprunta la travée centrale, accéléra un peu, tourna à droite, se dirigea résolument vers le panneau éclairé vert et blanc indiquant la sortie des piétons. La Rambler était là, garée en pleine lumière. Le conducteur esquissa un petit sourire en coin. Cet imbécile de Bolan était décidément bien sûr de lui. Á la guerre, il avait peut-être appris beaucoup de choses, mais certainement pas l'art du camouflage. Poussé par sa seule rage, ce primaire de la gâchette était tombé dans le panneau. Le chauffeur de la Lincoln ralentit encore, vérifia instinctivement que son gros Colt Diamondback prévu pour ce

genre de travail et non « marqué » par la police glissait bien dans le holster de hanche dissimulé sous sa veste, repéra une place située devant la Rambler, de l'autre côté de la travée. Il se gara de manière à présenter l'arrière de la Lincoln face à l'avant de la Rambler, laissa le contact, quitta le véhicule d'un air tranquille.

Dès son arrivée, il avait remarqué l'absence de chauffeur dans la Rambler. Normal. À la place de Bolan, il aurait pris les mêmes précautions. L'ABC du métier. L'Exécuteur tenait à vérifier qu'il venait bien seul. Toujours aussi décontracté, l'arrivant se plaça en pleine lumière, fesses calées contre le capot arrière de sa voiture, mains posées à plat sur le métal. Il attendit un instant, s'étonna du silence de l'Exécuteur. Il ne le voyait pas non plus et, sans vraiment être inquiet, il se posait des questions. Ravalant son petit sourire figé, il appela :

— La Mancha ?

Sa voix avait résonné dans l'univers de béton et cela lui donna l'impression désagréable d'avoir crié dans une crypte. Il répéta néanmoins son appel et quelques secondes passèrent.

— Salut, Vermont.

Malgré son self-control, Bill Artéma ne put s'empêcher de tressaillir. Il ne lui fallut qu'une seconde pour réaliser que ce fumier de Bolan avait tout compris. Il tourna la tête, vit enfin apparaître la haute silhouette jusqu'alors cachée par une pile en béton. À moins de cinq mètres, sur sa droite. Toujours aussi tranquille d'apparence, il fixait sur l'Exécuteur ses petits yeux inquisiteurs. Le sourire revint sur ses lèvres, tandis qu'il se mettait à pianoter doucement de la main droite sur le capot du coffre, comme pour rythmer un air qu'il aurait eu dans la tête. Du coin de l'œil, il ne quittait pas le canon de l'Uzi que Bolan tenait nonchalamment contre sa cuisse.

— Pourquoi, Vermont ? demanda-t-il d'une voix posée.

— Je préfère te donner ton nom de *mafioso*, répliqua Bolan avec flegme. C'est Vermont, que je suis venu voir. Pas Dakota et encore moins Bill Artéma le *fédé*.

Le sourire d'Artéma se crispa légèrement, mais il n'avait pas peur. En cas d'extrême urgence, il était certain de buter ce connard prétentieux. Au FBI on s'entraînait au tir dit à l'instinctive. Et, de tous les *G'men* de sa promotion, Artéma tirait le plus vite. Et le plus juste. Capable de coller n'importe quelle munition, dans un œil à trente mètres. En moins d'une seconde. En fait, il tirait presque aussi bien qu'il l'avait entendu dire de ce mystérieux Corso, chef de la garde Noire de Gamiano. Il eut un petit mouvement de tête, questionna, curieux

— Comment tu as appris, pour Vermont ?

— Simple, répondit l'Exécuteur. Et avec un peu de chance. J'ai lu un dossier, après le massacre de l'immeuble *Texas Electronic*. J'en ai

retenu les points essentiels. Quand cette pauvre petite Jennifer était en train de mourir, elle m'a balancé le nom du contact FBI qu'elle avait ici. Dakota. J'ai ensuite fait le rapprochement avec le Vermont de la liste des flics vendus à la Mafia.

Bolan sourit, reprit :

— Pas très malin, ces deux noms d'États US.

Disant cela, Bolan avait fait deux pas plus à droite. Le surveillant toujours, Artéma déplaça sa main sur la carrosserie en continuant de pianoter tranquillement. L'Exécuteur insista :

— Un peu gros aussi, le coup de l'embuscade à Wildcat canyon. Tu prenais un sacré risque. La preuve, je suis là.

Le fédéral eut une moue appréciatrice.

— Franchement, je ne pensais pas que tu en sortirais.

— Et tu n'as pas songé que Necker ferait le rapprochement ? Étant son informateur, le coup était forcément monté par toi.

Mine modeste d'Artéma.

— Pas de ma faute si on m'a donné une fausse information. Au pire, j'étais censé m'être laissé intoxiquer. Et puis, c'était ma bonne foi contre celle d'un cadavre. Avantage pour moi, non ?

Bolan hocha la tête.

— Seulement, je ne suis pas mort. Au fait... c'est bien toi aussi qui as collé un ange gardien à mes semelles, à mon arrivée à San Francisco Airport ?

— Bien sûr. Mais là, pas question de te trucider, gros malin. On voulait juste savoir qui tu allais voir.

— En espérant que je vous emmène directement à la planque de Jennifer, hein !

— C'est ça.

Bolan fronça les sourcils. Un détail clochait encore et il voulait tout savoir.

— Comment l'as-tu retrouvée, en fin de compte ?

Le sourire agaçant du fédéral s'élargit.

— Facile... et avec la chance. Tu vois, moi aussi, il m'arrive d'en avoir. C'est grâce à sa copine Josselyn.

— Comment ça ? fit Bolan, intéressé.

— Jennifer lui a parlé de ta visite et cette conne s'est méfiée. Elle préférerait sans doute mettre sa confiance dans les organismes officiels. Jennifer lui avait sans doute balancé mon numéro au cours d'une conversation. Alors, Jo m'a carrément appelé pour me mettre au courant. Elle avait peur pour sa copine. Je lui ai dit que je savais tout, qu'elles n'avaient rien à craindre, qu'on allait coincer ce salaud, c'est-à-dire toi. Évidemment, je lui ai demandé son adresse. Tu vois. La chance.

Bolan inclina la tête, apprécia :

— Oui, la chance.

Il suivait des yeux le ballet de la main d'Artéma sur le coffre de la Lincoln. Il fit encore un pas de côté, vit la main pianoter plus à droite. Il avait compris avant cela. Il avait également aperçu la crosse du Diamondback sous la veste entrouverte et il sourit en désignant l'arme d'un coup de menton.

— Tu comptes m'avoir avec ça ?

Le fédéral esquissa une autre moue modeste, battit des paupières.

— Pas contre ton Uzi. J'aurais même pas le temps de défourailler.

— Pas sûr, contra Bolan. Necker m'a dit de me méfier. Il paraît que tu es un expert.

— Parce que Necker est déjà au courant de notre... rendez-vous ?

Bolan fit oui de la tête.

— Mais ne t'inquiète pas, ajouta-t-il, serein. Il est à New York et je suis venu seul. Je suppose que pour ce soir, tu as un alibi en béton ?

— Exact.

L'Exécuteur parut apprécier la prudence de son vis-à-vis, demanda encore :

— L'histoire de la délégation texane, tu n'as quand même pas pu l'inventer. Il fallait qu'elle tienne debout, auprès de Necker.

— Toujours exact, sourit Artéma. Ils seront bien à Frisco pour rencontrer Gamiano dès demain. Villa *Diamond*, à Twin Peaks.

Et, comme pour ponctuer le renseignement, Artéma frappa la tôle du plat de la main. Ce fut le signal. Aussi bien pour Bolan que pour Enzo et son *soldat*, tous deux enfermés dans le coffre. Tels deux diables, ils jaillirent soudain de la malle brutalement ouverte, faisant feu tous deux de leurs identiques MPK courts Walther 9 mm, exactement dans la direction indiquée par les tapotements d'Artéma. Hélas pour eux, ayant anticipé la manœuvre, l'Exécuteur avait plongé une demi-seconde plus tôt. Le temps d'un éclair, il vit les deux canons pointés légèrement trop haut et crachant déjà leurs messages de mort, tandis qu'avec une rapidité incroyable, le fédéral avait dégainé pour l'ajuster. Bolan roula acrobatiquement, lâcha la première courte rafale. La balle d'Artéma fit sauter un éclat de béton près de la tête de Bolan, mais cinq projectiles de 9 mm lui cisailèrent le bras et perforèrent son abdomen. Bolan roula encore, tira une rafale plus longue. Au-dessus du coffre ouvert, la tête d'Enzo éclata, répandant sang, cervelle et quelques dents alentour. Quant à son *soldat*, il eut encore le temps de crisper son index sur la détente de son PM Walther, avant de recevoir une giclée de plomb dans les yeux. L'un d'eux se perdit dans l'explosion de son crâne entièrement décalotté, l'autre rebondit sur une arête de tôle, y resta collé, se balançant au bout de son nerf optique. Étrange regard de cyclope exorbité oscillant stupidement.

Bolan laissa l'écho mourir dans les profondeurs du parking, se releva souplement, se pencha sur le corps d'Artéma ouvert en deux et crachant ses viscères. De la plaie béante et nauséabonde, des flots de sang s'échappaient en bouillonnant. Le traître mourait de la même atroce manière que sa victime Jennifer. Il y avait une justice. Les yeux déjà vitreux, le flic corrompu ouvrit des lèvres blêmes desquelles un filet de sang mousseux coulait.

— Ils... ils... achève-moi, salaud !

Il vomit un peu plus de sang, fit un violent effort pour articuler encore d'une voix mourante :

— Ils... vont t'avoir, connard.

Bolan se pencha davantage. Intrigué, il questionna :

— Qui ? Qui va m'avoir, pourri ?

— Les... les gars de Corso.

— Qui ?

Artéma n'en avait plus pour longtemps. Déjà, ses yeux roulaient dans les orbites de manière alarmante.

— Qui ça ? insista l'Exécuteur.

— Corso. C'est le meilleur. Le chef de la garde Noire... de Gamiano. Il... il va te faire péter la tête, enfoiré.

L'intérêt de Bolan fut soudain attisé.

— Corso ? La garde Noire ? Tu déconnes complètement, mon pote. Ferme-la et prépare-toi à entrer en enfer.

La main valide d'Artéma s'accrocha à son bras. Un rictus horrible lui déforma la bouche, tandis qu'il vomissait encore du sang. Dans un souffle, il éructa :

— Corso... ton double... l'as Noir de Gamiano. Il a eu toute la bande de Ligonì. Il t'aura... aussi. C'est... le plus fort... il te cherche... tu es déjà mort...

En disant cela, il mourut aussi. Bolan se releva, considéra le carnage d'un oeil glacé. Á cet instant un goût de fiel lui emplit la bouche. Il songea à Jennifer, à la trop crédule Josselyn, à sa petite sœur horriblement massacrée par la Mafia, à son jeune frère qui aimait Elvis, à Rose d'Avril et à tous les autres. Ceux qu'il venait de tuer cette nuit avaient payé. Les prochaines balles qu'il tirerait avaient déjà leurs destinataires.

Mack Bolan avait depuis longtemps sa croisade pour unique idéal. Une guerre qui ne s'achèverait qu'avec sa propre mort. Ce pouvait être demain... ou plus tard. Il se redressa, regarda le ventre d'Artéma répandant ses intestins, recula, grommela d'une voix contenue à l'adresse du fédéral mort :

— Jennifer te salue bien, pourri.

CHAPITRE XII

— Allez-y, laissa tomber Phil Necker dans un soupir. Racontez-moi tout.

L'Exécuteur leva son verre de J&B sur glace, sourit, secoua la tête.

— Vous d'abord. Je suppose que vous n'avez pas repris l'avion pour me parler simplement de la mort d'Artéma.

Le fédéral hésita. Il avait les yeux rouges de fatigue et son visage anguleux se creusait de profondes rides. N'ayant pratiquement pas dormi de la nuit, il avait sauté dans le premier avion. Á sa mine défaite, on devinait qu'il ne supportait pas très bien ces allées et venues. Ils s'étaient retrouvés au même restaurant d'aéroport que la veille et Necker n'avait pas encore touché à son whisky. Bolan sourit.

— Vous avez l'air crevé.

Necker lui jeta un regard en biais, grogna :

— Je vais vous faire un aveu. Je déteste l'avion. Toujours la trouille que ces trucs-là se cassent la gueule.

— Ça arrive effectivement, concéda l'Exécuteur. Mais c'est rare.

— M'ouais ! répliqua l'autre, peu convaincu. Bon, voilà ce qui m'amène...

Mais le serveur arrivait avec les hamburgers et le fédéral se tut. Bolan attaqua son déjeuner avec appétit, tandis que Necker posait des regards soupçonneux sur la nourriture. Puis, tout en chipotant, il commença :

— J'ai enfin du nouveau. Á propos de la fameuse réunion au sommet des deux Familles.

Bolan leva les yeux, intéressé.

— Pour bientôt ?

— Dans trois jours. Nom de code de l'opération : « Pony Express ».

L'Exécuteur s'étonna :

— Si vite ?

Phil Necker eut un mouvement d'épaules excédé.

— Que voulez-vous que j'y fasse ! Je vous avais prévenu. On ne me dit les choses que lorsqu'on estime avoir besoin de mes conseils. On voit bien que vous ne les connaissez pas, à la *Commissione*.

— D'accord, d'accord. Pardon, vieux. Allez-y.

— Ça va se passer en plein désert.

Bolan afficha une moue incrédule, laissa pourtant le fédéral poursuivre :

— Les deux parties souhaitaient un terrain de rencontre neutre. Elles ont opté pour Gold-Death Village.

— Connais pas, commenta brièvement Bolan.

— Pas étonnant. C'est un ancien village minier. Grand comme ma main, situé au bord de la Vallée de la Mort. D'où son nom. Mais ce lieu n'a pas été choisi à la légère. C'est en plein désert et seule, une mauvaise piste permet d'y accéder. Un truc encaissé entre les montagnes. Complètement isolé. Inaccessible. Ces salauds sont sacrément prudents. Le premier *rabbit* qui pointera les oreilles dans le coin, durant la réunion, sera réduit en charpie par les gorilles des deux Familles. Une véritable armée.

— Combien ? demanda Bolan en avalant sa dernière bouchée.

Necker eut un geste découragé.

— Au moins vingt types dans chaque camp. Des durs. Enfouraillés jusqu'à la bouche. La puissance de feu d'une division blindée. Á mon avis, ce serait dingue de se lancer dans un baroud à cette occasion. Un suicide.

Les yeux de Bolan se perdirent dans le vague et il sembla un moment perdu dans ses pensées. Puis, après avoir achevé sa bière, il questionna :

— Vous pouvez me fournir un plan de ce bled et des environs ?

— Sûr. Mais, je vous l'ai dit, ça ne va pas être du gâteau.

— Je m'en doute. Dans toute guerre, il faut savoir calculer ses chances. Je Vais donc y penser.

Necker semblait soucieux. Il grogna :

— Il y a un hic.

— Lequel ?

Le fédéral hésita, finit par avouer d'un ton réticent :

— « Pony Express » implique directement tout un réseau de flics. Des fédéraux, des gars de la Criminelle, du DEA ainsi que d'obscurs municipaux. Une vaste chaîne qui garantira la quasi-impunité de cette nouvelle organisation. Et quand on pense que « Pony Express » doit couvrir le territoire entier pour ce qui concerne à la fois la drogue, la prostitution et une partie de la politique des États intéressés, on peut attraper des sueurs froides.

— Alors ?

— Alors, ce qui m'inquiète, c'est que je n'ai pas encore réussi à identifier la plupart des policiers impliqués. Rien que des noms de code.

— Comme Dakota ?

Necker hochâ la tête.

— Oui, Artéma avait choisi un nom d'État. Comme la plupart des autres flics impliqués. Mais c'est bizarre, le *Dakota* qui figure dans les listes de la *Commissione* est basé dans l'État de Louisiane. Ça ne colle pas.

Bolan sourit.

— Dakota n'était pas Dakota.

Regard surpris de Necker.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour l'opération « Pony Express », Artéma s'appelait Vermont.

Le fédéral tiqua.

— C'est lui qui vous a dit ça ?

Bolan éluda la question d'un geste, poursuivit :

— Dakota, c'était son pseudo pour le cas où Jennifer le contacterait. Une façon comme une autre de noyer le poisson. Un brouillage assez grossier, mais il ne pouvait pas savoir que vous étiez infiltré à la *Commissione*... ni que je tomberais sur le dossier.

Necker demeura la bouche ouverte durant deux secondes avant de s'étonner :

— Quel dossier ?

L'Exécuteur appuya les coudes sur la table, fit signe au garçon d'apporter deux cafés, attendit qu'ils soient devant eux pour raconter tout ce qui s'était passé et qu'il avait tenu secret jusqu'à cette rencontre. Á mesure de son récit, les yeux de Necker s'arrondissaient d'étonnement. Quand il eut terminé, l'autre le regarda de travers. Oubliant le café qui refroidissait, il grogna, dents serrées :

— En fait, vous me soupçonnez. Au même titre qu'Artéma.

Bolan fit la moue.

— Désolé, vieux. Je dois me méfier de tout le monde. Mais en fait, je ne redoutais pas tant une trahison de votre part qu'une intoxication involontaire. Si Artéma était votre homme et donc sujet à caution à mes yeux, vous êtes l'homme de Turrin. Cette qualité vous mettait a priori à l'abri des soupçons de trahison.

— Vous m'avez cru manipulé ?

— J'ai envisagé cette possibilité, avoua Bolan en ramassant le sucre au fond de sa tasse. Mais dès le début, j'ai eu un doute à propos d'Artéma. Á part vous, il était le seul qui puisse connaître ma venue à Frisco.

— Je ne lui avais absolument pas parlé de vous, se défendit Necker. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

L'Exécuteur hocha la tête.

— Le coup du cadavre dans les toilettes du bar d'aéroport. C'était bien moi.

Necker fit la grimace.

— Je m'en doutais.

— Je sais. Á mon avis, il n'y a qu'une explication au fait qu'ils m'aient repéré dès ma descente d'avion.

Un peu contracté, Necker demanda :

— On peut savoir ?

Bolan fit non de la tête.

— Je m'occuperai de ça tout seul.

— Je vois, grogna encore Necker. Ce sont vos oignons. J'espère seulement ne pas être grillé aussi.

— Pas de danger, assura l'Exécuteur. D'ailleurs, depuis le bar de San Francisco International, je n'ai plus jamais été suivi. Vous ne risquez donc pas d'être repéré. Avez-vous réussi à m'obtenir ce que je vous ai demandé par téléphone ?

Necker paraissait soucieux. Il acquiesça, sortit une épaisse enveloppe de sa poche intérieure de veste, énuméra :

— Les plans du village minier et de la région de Gold Death Village, la liste complète des participants à la réunion de « Pony Express », plus celle des plénipotentiaires texans de la villa *Diamond*. Tout y est. Plus vos gadgets.

Bolan apprécia d'un mouvement de tête, questionna :

— Quelque chose semble vous inquiéter.

Le fédéral hésita, avala enfin son café froid, maugréa :

— Vous réussirez peut-être votre guerre, mais moi, j'ai très peu de chances d'obtenir un jour la liste en clair de tous ces salauds de flics vendus à la Mafia. La *Commissione* n'a rien de précis là-dessus. C'est une affaire intérieure entre les Familles Gamiano et Balestra.

Bolan régla la note, malgré les protestations de Necker.

— N'ayez pas de scrupules, le tranquillisa-t-il. C'est *l'Organized Crime* qui régale. Prise de guerre.

Un silence, puis il reprit :

— Si je réussis mon blitz, il y a de fortes chances pour que j'obtienne également ces listes en clair. Chacune des Familles va forcément mettre ce petit cadeau dans la corbeille de mariage et chacune voudra connaître les vrais noms des flics impliqués appartenant à l'autre équipe. Si ces documents ne brûlent pas, vous aurez ces listes. Même si elles étaient codées, vos services finiraient par les déchiffrer.

Necker afficha une expression sans illusion.

— Je connais vos méthodes. Après vos *blitz*, il ne reste plus grand-chose.

Petit sourire de l'Exécuteur.

— Je tâcherai d'être le plus délicat possible.

Le fédéral se leva, consulta sa montre.

— J'ai juste le temps de sauter dans mon avion, dit-il en soupirant d'appréhension à peine déguisée.

Il n'aimait décidément pas les voyages aériens. Bolan apprécia d'autant plus l'héroïsme de l'homme de Turrin. Ils se serrèrent la main.

— : Good luck, souhaita Necker.

Bolan esquisça un geste imitant un avion au décollage, renvoya,

cruel :

— Á vous aussi.

Bravement, Necker laissa échapper un petit rire, se rembrunit aussitôt.

— Comment pouvez-vous maintenant être certain que je joue franc-jeu avec vous ? La caution de Turrin est une chose, mais votre conviction intime...

— Simple, le coupa Bolan. Vous venez de me livrer des renseignements que je connaissais déjà.

Le policier se fit soupçonneux.

— Quels renseignements ?

— Tous. Hormis la date de la réunion, je connaissais tout. Le nom de code de l'opération, l'endroit où se déroulerait la *signature* de l'association, etc.

Moue de dépit de Necker qui résuma :

— Le fameux dossier de l'attaché-case, hein ?

Bolan acquiesça, ajouta :

— Et si vous étiez également impliqué, je serais déjà mort, je suppose. La Mafia n'aurait pas laissé passer l'occasion. Et ceci dès notre première rencontre.

Necker le regarda d'un drôle d'air, esquissa un bref sourire sadique, marmonna, mi-figue, mi-raisin :

— Mes amis de la Mafia attendaient peut-être que vous m'ayez tout révélé. Je vais tourner les talons et une balle anonyme va peut-être vous faire éclater la tête dans les dix secondes.

Il tourna effectivement les talons et, stoïque, l'Exécuteur attendit qu'il ait disparu avant de quitter sa place. Aucun coup de feu n'avait éclaté quand il quitta le restaurant.

— L'ordure !

Jack Grimaldi avait explosé sous l'effet de la rage. Il était blême et on le sentait sur le point de commettre un meurtre. Ils se trouvaient tous deux dans la chambre de motel de Bolan et celui-ci venait de lui exposer ses soupçons. Le pilote le regarda en coin, comme doutant encore.

— Tu es sûr ? grinça-t-il entre ses dents. Si tu en as la preuve...

— Ne t'excite pas, tempéra l'Exécuteur. Pour le moment, il ne s'agit encore que d'une conviction intime. D'une présomption, si tu préfères.

— Mais alors...

— Il y a un moyen d'utiliser cette présomption. Et d'obtenir la preuve formelle que ton steward passeur de sac d'armes fricote effectivement avec la Mafia.

— Comment ça ?

Bolan replia le journal qui relatait le massacre de la bande de Vito Gamiano.

— Je cherche la preuve. Pour le moment, pas question de bouger. Il y a mieux à faire.

— Hum, concéda Grimaldi en ravalant sa rage. Quel est le programme ?

— Pour Ron, c'est terminé. Toi, tu attends d'entrer dans l'arène pour le blitz final. Avec un hélico.

Bâtes fit la tête, tandis que le pilote questionnait, ironique :

— Et la villa *Diamond*, tu comptes l'investir tout seul ?

L'Exécuteur réfléchit. Il avait mis son ami au courant de son projet, devait admettre que son plan exigeait de l'aide. Pourtant, à son habitude, il répugnait à exposer ses compagnons. Surtout Bâtes. Mais le détective avait aussi des comptes à régler.

Diamond était une villa comme il en existe encore à Twin Peaks. Entourée de hauts murs, desservie par un chemin privatif qui butait contre un infranchissable portail blindé et surveillé par une caméra. Dans la Cadillac noire de location, Bolan, Grimaldi et Bâtes, qu'il avait fini par emmener aussi, avaient jusqu'alors gardé le silence. Tous trois vêtus de noir, ils arboraient un air sinistre de circonstance. Surtout le privé, relégué contre son gré au temporaire emploi de chauffeur. Il conduisait la somptueuse limousine avec des lenteurs de corbillard. Assis à l'arrière en compagnie du pilote, l'Exécuteur questionna :

— *Are you ready, men ?*

Le « chauffeur » hocha la tête, Grimaldi se contenta d'émettre un léger ricanement. Déjà, le portail était devant la calandre du véhicule. Il se passa un assez long moment, durant lequel la tension monta un peu dans la Cadillac. Grimaldi lança un regard en coin vers l'œil glacé de la caméra du portail, grogna :

— Je me sens devenir *film-star*.

Imperturbable, Bolan attendait, une seule pensée en tête. Il était venu là pour marquer un nouveau point contre la pieuvre aux multiples tentacules. Pour remporter une nouvelle victoire. Sa guerre continuait, quelles que soient les diverses méthodes employées. Et celle qu'il avait adoptée aujourd'hui lui avait déjà réussi. Tout en douceur. En finesse.

— Les voilà, souffla Grimaldi.

— Vu, fit sobrement Bolan.

Une petite porte en acier venait de s'ouvrir à côté du portail. Un type en costume marron fripé et portant négligemment la main vers l'intérieur de sa veste apparut, vint vers la voiture, tandis qu'une autre silhouette s'encadrait dans l'ouverture. Le bras droit du deuxième homme était dissimulé. Bolan n'eut aucun mal à imaginer l'arme qu'il tenait hors de leur vue.

— Vitre, demanda-t-il à l'adresse de Bâtes.

La glace de portière descendit lentement du côté de l'Exécuteur et

le premier gorille se pencha, la mine renfrognée.

— C'est pour quoi ? interrogea-t-il, rogue.

Bolan le fixa froidement, demanda d'un ton plein de morgue :

— Toi, c'est Armando, ou Gianni ?

L'autre l'observa, surpris et méfiant.

— C'est à quel sujet ? exigea-t-il sans aménité. L'Exécuteur donna à son regard une expression encore plus dure, siffla entre ses dents :

— Tu ferais bien de répondre, menaça-t-il en faisant apparaître entre ses doigts un as de pique tout neuf, surgi de sa manche comme par magie. Armando, ou Gianni ?

Le gorille se contracta imperceptiblement, tandis que son copain se raidissait dans le cadre de la petite porte. Lui aussi avait vu l'as de pique.

— Moi, c'est Gianni, répondit l'interpellé soudain loquace.

Bolan lui envoya une ombre de sourire qui aurait transformé en glace une casserole d'eau bouillante, lui tendit la carte.

— Bien, Gianni. Tu vas aller donner ça à Santini. Á lui en personne. OK ?

Brève hésitation du *mafioso* qui finit par se saisir du petit carton glacé avec répugnance et respect.

— Je vais voir.

— Et dis-lui que je veux lui parler. Tout de suite. OK ?

— OK, fit le gorille, mal à l'aise.

— Va, lâcha Bolan du bout des lèvres en accompagnant l'ordre d'un petit geste désinvolte.

L'autre ne se fit pas prier. Ces choses-là le dépassaient. Il avait entendu parler des fameux et redoutables as Noirs comme du bras séculier de la justice interne de la Mafia. Une sainte trouille venait de le saisir. Il préférait mettre bonne distance entre ces anges de la Mort et lui. Après tout, il n'était qu'un négligeable maillon de la chaîne. Un obscur. C'était effectivement au boss, à Santini, de se dépatouiller avec ces histoires-là.

La petite porte se referma et l'attente recommença. Bolan aurait bien voulu être une mouche pour assister au spectacle du changement de physionomie de Santini en recevant la carte à jouer. Mais il ne fallait pas trop en demander. Ils allaient entrer dans la gueule du loup et la carte à jouer représentait en fait le symbole de la partie qu'ils allaient jouer dans les minutes à venir. Une vraie partie de poker. Un coup sec. Sans prise de cartes nouvelles.

— Ils pourraient nous recevoir à coups de mitraillette, avança Bâtes.

Bolan sourit froidement.

— Ça m'étonnerait. La-bagarre n'est pas exclue, mais plus tard.

— On aurait peut-être dû jouer en force, opposa Grimaldi. On avait

toutes nos chances.

— Sans savoir où se serait trouvé le gros des troupes au moment de l'attaque, hein !

Le pilote grimaça, haussa les épaules.

— Tu as raison, capitula-t-il. J'espère seulement que ce connard va mordre à l'hameçon.

L'Exécuteur laissa tomber, fataliste :

— C'est vrai qu'il y a toujours un risque.

L'attente s'éternisa, minant la patience de Bâtes qui commençait à s'agiter sur son siège. Il questionna soudain :

— Et s'il ne te croit pas... ou qu'il t'envoie aux pelotes ?

— On avisera, répliqua Bolan, énigmatique.

Il semblait parfaitement serein, conservait une main nonchalamment posée sur l'appui de portière, l'autre sur sa cuisse gauche. Sa tenue noire lui conférait un air encore plus redoutable. De toute sa personne glacée émanait une idée indéfectible de mort. Enfin, sans prévenir, les deux vantaux du portail s'ouvrirent lourdement. Gianni et son copain Armando se tenaient de chaque côté de l'entrée, des expressions crispées sur leurs visages de brutes. Gianni adressa un signe à Bâtes qui fit avancer la Cadillac. Au passage, le gorille se pencha, respectueux, s'adressa au conducteur :

— Tu suis l'allée jusqu'au bout. On vous attend.

Ladite allée devait bien mesurer dans les 200 mètres de long. Tout en courbes, bordée de flamboyants massifs ornementaux d'où montaient des odeurs opiacées et sucrées, elle était revêtue de gros graviers qui crissaient sous les roues.

— On aurait dû descendre ces deux-là immédiatement, regretta Grimaldi à voix basse.

— On aurait aussitôt eu tous ceux qui sont planqués dans ce parc sur le dos. Trop risqué. On n'a pas encore la grosse artillerie en main.

Le pilote esquissa une moue peu convaincue.

— C'est toi le *boss*, abdiqua-t-il. N'empêche que ça sent le guet-apens.

Il avait à peine achevé sa phrase que la voiture débouchait sur un vaste espace découvert, au pied de la luxueuse villa de style vieux Sud et toute blanche. Mais l'esplanade n'était pas déserte.

— *Shit !* lâcha doucement Bâtes en ralentissant.

Comme Bolan et Grimaldi, il venait de voir le comité d'accueil.

Au moins douze hommes. Placés en éventail, bien campés sur leurs jambes, pointant chacun une Kalachnikov en direction de la Cadillac. À leur apparition, les canons s'étaient tous relevés, menaçants. Dans les regards des douze *mafiosi*, des lueurs sauvages s'étaient allumées.

— Je m'en doutais, jeta sombrement Grimaldi en portant la main vers son arme.

CHAPITRE XIII

— Tss, Tss ! fit Bolan entre ses dents. Du calme.

Grimaldi suspendit son geste, conserva néanmoins la main à portée du gros Colt Government 45. Prêt à tout, il laissait aller son regard de gauche à droite, surveillant le groupe des *mafiosi*, attendant le signal de la bagarre. Près de lui, l'Exécuteur ne manifestait aucun signe d'inquiétude. Au contraire, ses lèvres viriles esquissaient un vague sourire. Comme s'il était heureux de voir une armée aussi bien organisée.

— Laisse, fit-il encore, rassurant. Ça fait partie du cinéma classique. Santini a les foies. Il tente seulement de nous intimider.

Il avait raison. Quand un *capo* recevait la redoutable visite d'un as Noir, son premier réflexe était de bien montrer sa force pour devenir aux yeux dudit as Noir un interlocuteur valable. Mais son deuxième réflexe consistait ensuite en une toute primaire curiosité. Il voulait savoir. Bien être sûr qu'on avait quelque chose à lui reprocher. Il n'y croyait jamais tout à fait. Il était sûr d'une erreur et se préparait déjà à justifier tous ses actes, à prouver son entière fidélité et sa toute bonne foi au sinistre envoyé des instances suprêmes. Et, de mémoire de *mafioso*, on n'avait jamais vu ou entendu parler d'un as Noir descendu par celui qu'il venait visiter. Même coupable des pires trahisons, n'importe quel *capo* se jugeait assez convaincant pour retourner la situation à son avantage.

Ils commettaient tous la même bêtise.

Et, cet après-midi-là, Jimmy Santini, dit « le Boiteux », ne fut pas plus intelligent que tous les autres. Alors que la Cadillac s'arrêtait devant la terrasse de la belle maison blanche, il apparut sur le perron à colonnes, vêtu de bleu roi, portant un œillet rose à la boutonnière, un stetson blanc sur sa grosse tête ronde et s'appuyant sur une fine canne à pommeau d'argent. Certains disaient qu'il était devenu boiteux à la suite d'un rodéo particulièrement violent, au cours duquel il avait raté la coupe US de peu. Depuis, Santini boitait toujours, avait pris des cheveux gris et était devenu un des *capi* les plus importants du Texas. On murmurait aussi qu'il avait plus de morts sur la conscience qu'Attila et Hitler réunis. Ce qui était sûrement un peu exagéré.

Sous son gros nez écrasé, un énorme cigare pointait entre ses lèvres aux ourlets vaguement négroïdes. Des lèvres qui, pour le moment, souriaient ostensiblement. Il leva une main autoritaire et les Kalachnikovs s'abaissèrent aussitôt. Dans la voiture, Bolan sentit l'atmosphère se détendre. Il posa la main sur la poignée de portière,

murmura à ses amis :

— Ne bougez pas. J'applique le plan prévu.

Grimaldi étouffa un grognement d'acquiescement, tandis que Bâtes hochait lentement la tête en repoussant du talon le PM Beretta 93 R à crosse escamotable sous son siège. De son côté, Grimaldi était adossé contre la crosse de la mini-Uzi qui lui sciait les reins. Bolan vérifia que le gros AutoMag était facilement accessible sous son aisselle gauche et que le poignard de commando était bien serré contre son avant-bras. Puis il ouvrit la portière, quitta la Cadillac, sans un regard pour la petite armée du Texan qui ne le quittait pas des yeux. D'une démarche tranquille, il monta les quatre marches qui menaient au perron, domina bientôt le replet Santini de sa haute taille, planta ses yeux dans les fentes boursoufflées qui servaient de regard au *capo*, questionna d'une voix grave et suave :

— Tu as quelque chose à te reprocher, Santini ?

L'autre marqua une hésitation, découvrit ses fausses dents en un sourire exagérément joyeux.

— Tu rigoles, ou quoi ?

Il avait une voix rocailleuse de noctambule, l'accent traînant de sa région. Mais sous les paupières graisseuses quasiment exemptes de cils, une lueur inquiète avait filtré. Bolan insista :

— Je crois pourtant que tu as vraiment quelque chose à te reprocher, Santini.

Le sourire du Texan se figea et il grogna, indécis :

— Je ne vois pas ce qui te fait dire ça.

Bolan haussa les sourcils, indiqua d'un pouce flegmatique les douze hommes qui les observaient.

— Eux, dit-il. Ce sont eux qui me font dire ça. Un *capo* qui n'aurait rien à cacher à la *Commissione* ne recevrait pas ses envoyés de cette manière. Pas très cordial, comme accueil. Pas vrai ?

Le Texan se dérida avec effort.

— C'est... ben, c'est-à-dire que... on m'avait pas prévenu, hein !

— On ne prévient jamais, répliqua l'Exécuteur d'une voix sinistre. Tu le sais bien. Comme tu sais aussi que la menace d'une garde armée ne change rien à la situation. Même si tu nous faisais descendre, il en viendrait d'autres. Il y en aurait partout où tu irais te terrorer. Pas vrai ?

Cette fois, Santini ne souriait plus du tout. Son regard inquiet allait de Bolan à ses *soldati*, puis de ceux-ci à la Cadillac qui ressemblait à un monstrueux animal redoutable. Finalement, il bredouilla :

— Ben... mes gars, je voulais... enfin, je savais pas vraiment si c'était pas du bluff, ta carte à jouer. Alors, je me suis...

— Et maintenant, tu ne crois plus au bluff ?

— Ben... non. Évidemment. Mais je ne comprends pas très bien ce que j'ai pu faire pour...

— Pour quoi ?

— Ben... des as Noirs... en principe...

Le capo perdait pied. Et ceci devant ses hommes. Ce qui n'était jamais bon et pouvait entraîner de sa part des réactions idiotes dans le genre subversif. Bolan coupa court. Il ne souhaitait pas engager le massacre. Pas dans ces conditions. Une ombre de sourire lugubre étira ses lèvres et sous les *Ray-Ban* sombres dont il s'était chaussé le nez pour la circonstance, son regard se fit moins dur.

— Arrête de faire dans ton froc, Santini. Je ne suis peut-être pas venu pour t'exécuter. Entrons.

L'autre faillit se prendre les pieds dans sa canne, mais Bolan l'arrêta :

— Et dis à tes gars de disparaître. Á moins que tu ne préfères que je leur dise moi-même.

Ce qui eût constitué le pire des camouflés infligé à la dignité d'un *capo*. Surtout si les hommes en question avaient obéi à l'ordre. Ce que Bolan n'était pas loin de croire. Plus encore chez les *soldati* que chez leurs chefs, la légende des as Noirs déclenchait des flots de sueurs froides.

— Ça va, lança aussitôt le Texan. Disparaissez, vous autres.

— Rectification, fit doucement l'Exécuteur. Qu'ils nous suivent et restent dans le hall. Tu as sans doute avoir besoin de leur parler très vite. En fait, je suis venu discuter avec toi de stratégie.

— De stratégie !

— Fais comme je te dis.

Encore une fois, le *capo* capitula. Complètement dérouté, il rappela ses tueurs, répéta les ordres de Bolan. Dans la Cadillac, Jack et Ron devaient être nettement soulagés. L'Exécuteur appliquait son plan à la lettre. Il tenait la situation parfaitement en main. Ce qui laissait augurer une suite en leur faveur. Boitant bas, Santini passa devant l'Exécuteur, le précéda dans le grand hall dallé de marbre blanc et noir à damiers, poussa une double porte en chêne verni et ils s'enfermèrent dans un bureau qui tenait davantage de la garçonnière que d'une pièce de travail. Partout, des canapés, des coussins et des poufs. Ça sentait affreusement le cigare et une bouteille de bourbon Jim Beam, largement entamée trônait sur une table basse en laque noire. Au fond de la pièce, un bar était ouvert sur des tas de bouteilles où bourbon et J & B voisinaient allègrement. On pouvait sans doute reprocher des tas de choses à Santini, mais certainement pas l'ascétisme.

— Un verre ? proposa-t-il en désignant les étagères bourrées.

Bolan secoua négativement la tête.

— Mais ne te prive pas, offrit-il.

Le Texan ne se fit pas prier. Sans doute avait-il besoin d'un

remontant pour oublier sa peur. Il se servit une ration de Jim Beam qui eut bien du mal à tenir dans le grand verre, l'avalait d'un trait. D'un coup, il sembla se sentir mieux, attaqua, presque redevenu jovial :

— Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

Puis, comme se souvenant brusquement de l'emploi des as Noirs, il ravala son sourire, s'installa sur le bord de son fauteuil, pria d'un geste Bolan d'en faire autant de son côté. L'Exécuteur refusa encore, se planta face au bureau, posa les mains bien à plat sur le plateau, laissa filer entre ses lèvres serrées :

— Tu as commis une erreur grave, Jimmy. Une très grave faute.

— Une... faute ? Je ne comprends pas.

Il perdait de nouveau pied. C'était précisément ce que cherchait l'Exécuteur. Il poursuivit, plus sinistre encore :

— Tu as passé outre les directives de la *Commissione*.

— T'es dingue, ou quoi !

Santini s'était redressé tel un diable sortant de sa boîte. Il était brusquement devenu livide et un tic nerveux étirait le coin de ses grosses lèvres. Sans broncher, Bolan l'observait toujours. De sa voix trop douce, il murmura :

— Assieds-toi.

L'autre hésita, faillit céder à un accès de rage, se laissa enfin retomber dans le fauteuil. Il secoua la tête, de plus en plus déconcerté.

— Excuse. Je voulais pas dire ça. Mais tout ça, c'est des conneries. J'ai jamais essayé d'entuber la *Commissione*. Parole ! Même que...

— Tu as pourtant fait une grave erreur, asséna de nouveau l'Exécuteur. Tu as pris une très importante décision sans en référer en haut.

Santini ouvrit de grands yeux, ce qui nécessitait de sa part un effort considérable, compte tenu du poids de graisse qu'il devait soulever en même temps que ses paupières. Il serra ses lourdes mâchoires, grinça, presque hargneux :

— Accouche. Quelle décision ?

— Tu as tort de me parler sur ce ton, Jimmy. Je ne suis pas vraiment venu en ennemi.

— Pas en ennemi, mais la *Commissione* t'envoie quand même. Alors, gronda Santini soudain enhardi par l'alcool, je comprendrais à la limite de payer pour une connerie que j'aurais faite... à condition qu'on me dise laquelle. J'ai pas grimpé dans ma carrière en me conduisant comme un con. Je me suis même pas mal démerdé. Et ça, c'est justement une appréciation de la *Commissione*. Je me le suis entendu dire, quand on m'a refilé toute la zone...

— Ça va ! Ta connerie, c'est d'avoir décider toi-même, et sans demander l'avis de la *Commissione*, de liquider les Gamiano.

Un lourd silence suivit la déclaration de l'Exécuteur. Sous les

paupières bouffies du Texan filtra un éclair violent vite escamoté. Il abattit son poing sur le bureau qui vibra, éclata enfin :

— Bordel de merde ! On va quand même pas me reprocher d'empêcher cet incapable d'Enio Gamiano de succéder à son moribond de père ! Ce petit connard ne saura jamais tenir une affaire comme celle-là. On le sait bien, à la *Commissione*, bon Dieu ! Il se fera éliminer dare-dare par les Balestra qui mettront un homme à eux à la tête de toute l'Organisation. Et on sait ce que veut Balestra. Le pouvoir, le pouvoir absolu. Dans cette histoire, il deviendra si puissant que plus personne ne pourra lui dicter ce qu'il faut faire. Il n'aura plus aucun respect pour la *Commissione*. Et c'est justement la *Commissione* qui me reproche de vouloir éviter le désastre ? *Shit* !

Il avait littéralement explosé dans le dernier mot. De blême, il était devenu rouge brique et une grosse veine battait sur son front. Il abattit de nouveau sa main sur le bois du bureau, faisant trembler le verre, éructa en se raidissant dans le fauteuil :

— Je veux bien payer pour une vraie connerie, mon pote. Mais pas pour ce que je juge être salulaire à l'Organisation tout entière. Ah, ça non !

Un petit silence tendu suivit ce nouvel éclat, puis Bolan laissa tomber du bout des lèvres :

— Si tu continues comme ça, Jimmy, je pourrais bien ne plus être ton pote du tout.

L'autre lui lança un regard encore furieux, battit l'air des deux mains.

— Faut pas m'en vouloir. Des trucs comme ça, c'est dur, pour un type comme moi. J'ai jamais trahi et je le ferai jamais.

Un nouveau petit silence, puis :

— La *Commissione* le sait, Jimmy.

Interloqué, le Texan le fixait sans comprendre.

Peu à peu, il se calmait, retrouvait sa physionomie du début. Il jeta dans un souffle :

— Alors, je comprends plus.

— Je suis venu pour *t'éviter* de commettre l'erreur jusqu'au bout, Jimmy. Pour prendre moi-même les choses en main. Et aussi pour te dire ce que la *Commissione* juge être salulaire pour l'Organisation.

Santini tiqua.

— Pour prendre... les choses en main. Toi ?

Bolan hocha gravement la tête.

— Mes gars et moi, on est là pour ça. Sur ordre d'en haut. Et il va falloir que tu m'écoutes. Et que tu fasses ce qui a été décidé au sommet. OK ?

Ils se défièrent du regard un petit moment, mais, bientôt, le reflet noir des lunettes de soleil indisposèrent le *mafioso*. Il eut encore un

mouvement d'épaules excédé, soupira, fit signe qu'il écoutait. Bolan venait de marquer un point décisif. Il lui restait maintenant à intoxiquer suffisamment le *mafioso* pour endormir ce qui pouvait lui rester de méfiance éventuelle. Un travail de diplomate, car, et Bolan le savait bien, un *capo* n'était jamais tout à fait un imbécile. C'était même souvent le contraire. Conservant le même ton de menace sous-jacente, il commença :

— La *Commissione*, aussi, a estimé qu'Enio Gamiano ne pourrait jamais devenir un vrai *boss*. Elle en est même tellement persuadée qu'elle m'a envoyé ici pour associer mes efforts aux tiens.

— Comment ça ? maugréa Santini, malgré tout visiblement soulagé de voir un as Noir qui ne veuille pas le descendre tout de suite. Comment ça, associer nos efforts ? Tu veux dire que... tu es venu pour m'aider à buter ces connards ?

— C'est ce que je veux dire.

Bolan eut droit, cette fois, au retour du sourire éclatant des fausses dents. Á cet instant, le Texan revivait. Mieux, il reprenait espoir de se voir grimper au sommet. Et c'était précisément cet état d'euphorie que l'Exécuteur souhaitait déclencher chez le *mafioso*. Il enfonça le clou en poursuivant :

— Si tu réfléchis un peu, tu vas comprendre qu'en te chargeant toi-même d'éliminer les Gamiano, tu te fabriquerais toi-même une image peu honorable parmi les autres Familles du pays. Certaines pourraient même en prendre ombrage. J'en connais quelques-uns qui vouent une certaine admiration au vieux Gamiano. Et ils n'ont pas tort. Avant d'être trop vieux, avant de tomber malade, c'était un sacré patron. Un vrai. Un Sicilien des débuts, tu comprends. Et je connais aussi bon nombre de vieux Siciliens qui ne rêveraient plus que de te trouver la peau. Et tu y perdrais tout.

Santini fronçait les paupières sous le coup de la réflexion. Une lueur de doute filtrait entre les plis grisâtres de peau grasseuse. Il réfléchissait. Bolan asséna aussitôt :

— En revanche, une action violente contre les Gamiano, décidée par la *Commissione* et dirigée par les as Noirs, voilà qui calme tout le monde et qui te met hors du coup. Désormais, tu peux continuer à dormir sur tes deux oreilles et à espérer prendre la place d'Enio Gamiano.

Le Texan garda le silence un petit moment, questionna enfin, un ton de doute subsistant dans la voix :

— C'est ton avis ?

Les lèvres de l'Exécuteur esquissèrent un sourire.

— C'est l'avis de la *Commissione*. Et moi, je suis là pour le faire comprendre. Et respecter, ajouta-t-il en reprenant le ton de la menace à peine voilée. Tu vois, c'est tout simple. Tu refuses et c'est le carnage

entre tes gars et les miens, tu acceptes de m'apporter ton aide et ce sont des félicitations qui t'attendent en haut lieu. Avec... peut-être, une promotion attendue. Mais pour ça, je n'ai rien dit. C'est pas mes oignons. Voilà, asséna-t-il encore en se redressant pour toiser la mafioso de toute sa hauteur. Tu connais les données du problème. Tu as une minute pour réfléchir.

Jimmy Santini aurait vraiment été trop bête de refuser un tel arrangement. En principe, il n'avait strictement rien à y perdre. Et Santini n'était pas stupide. Après tout, si les as Noirs venaient sur place faire le boulot à sa place...

— Ça va, laissa-t-il tomber bien avant le délai imparti. J'ai compris. Si la *Commissione* me couvre, hein !

Il avait écarté les deux bras pour marquer son impuissance et sa soumission à l'autorité suprême.

— Qu'est-ce que tu proposes ? abdiqua-t-il en quittant son fauteuil pour se resservir un verre de Jim Beam.

Bolan leva la main en signe d'apaisement.

— Pas la peine de tout répéter deux fois. Le plan de la *Commissione* est très précis. Je t'en trace les grandes lignes entre nous, puis tu convoques tous les *soldati* dans ce bureau et tu exposes le plan toi-même. Comme ça, tu ne perds pas la face devant eux. Et moi, après, j'informe la *Commissione* que tout est OK, que je t'ai bien entendu donner les ordres qui conviennent et que l'affaire est réglée.

Il abaissa un peu les *Ray-Ban* sur son nez, passa son regard au-dessus, demanda d'un air complice :

— C'est OK ?

Santini vida son verre, secoua la tête.

— OK. Expose le truc.

L'Exécuteur parla environ trois minutes. Quand il eut achevé son exposé, le sourire jovial du *mafioso* faisait plaisir à voir.

— D'accord, se rendit-il tout de suite. J'appelle mes gars. Mais...

Il se dirigeait déjà vers la porte. Il s'arrêta sur place, regarda Bolan en coin.

— C'est bien vrai ? C'est moi qui cause ?

L'Exécuteur haussa les épaules.

— Bien sûr. Moi, tu sais, la promotion...

Alors, Jimmy Santini alla ouvrir la porte, beugla à la cantonade :

— Eh, vous autres, venez un peu par ici.

— Tous, précisa Bolan dans son dos. Je les veux absolument tous. Mes deux gars le garderont, ton parc.

Le *mafioso* fit signe qu'il avait compris, ajouta :

— Toi, Luigi, appelle aussi les autres. Tous les autres. Et au galop !

Dans son dos, l'Exécuteur passait toute sa liste en revue. Il n'avait droit à aucune erreur. Puis il vit entrer les premiers *soldati*. Ils étaient

armés jusqu'aux dents.

CHAPITRE XIV

Il y en avait douze. Ceux du comité de réception. Tous portaient leur Kalachnikov, sans avoir l'air de savoir ce que c'était. Douze armes absolument identiques. À croire que Santini avait touché un lot au prix de gros. Au passage, certains *soldati* jetèrent à Bolan des regards indécis. Un peu comme s'ils supputaient leurs chances au stand de tir. Visiblement, ils étaient sur leurs gardes. Puis, l'Exécuteur vit entrer Gianni et Armando. Leurs vestes étaient si déformées qu'il aurait fallu un rouleau compresseur pour leur redonner l'aspect de vêtements. Dessous, ils devaient porter une véritable artillerie. Cela faisait quatorze hommes. Sans compter Santini. Il en manquait deux. La liste de Necker ne laissait aucun doute sur la question. Aussi, quand le dernier *soldato* referma la porte derrière lui, Bolan fut-il convaincu de l'arnaque. Deux hommes dans la nature, cela constituait une puissance de tir égale à celle de Grimaldi et Ron. Avec, en prime, l'avantage de la connaissance du terrain. Il suffisait aux deux *mafiosi* manquants d'être bien planqués dans la végétation du parc pour avoir automatiquement quelques points d'avance en cas d'accrochage. Santini était décidément un vieux renard. Sa sainte trouille de l'as Noir n'avait pas longtemps entamé ses facultés intellectuelles. D'un pas tranquille, à la manière de quelqu'un qui se dégourdirait les jambes, l'Exécuteur marcha jusqu'à la fenêtre, se donnant l'air de contempler le paysage. Tournant le dos à l'assistance qui se rassemblait autour du bureau où il avait volontairement laissé le plan de la ville et du parc ayant servi à ses explications, il se croisa les bras. Le bracelet-montre de son poignet était à bonne distance. Même en murmurant, il serait parfaitement entendu. Rapide, il souffla alors :

— Il en manque deux. Faites gaffe.

En revenant vers le bureau où tous l'attendaient, il avait l'air tout aussi décontracté. Personne ne remarqua le geste qu'il fit pour se gratter longuement la tempe. En réalité, il était à l'écoute de son bracelet-montre.

— Vu, répondit Grimaldi, la bouche à quelques centimètres de sa propre montre. J'ai repéré le seul endroit où ces deux cons peuvent se trouver. Te casse pas. Fais comme prévu.

Grimaldi sourit à Ron, lui adressa un bref clin d'œil, considéra sa montre avec une moue admirative. Herman Shwartz, dit *Gadgets*, avait réellement accompli un exploit en trafiquant les deux boîtiers pour leur adapter les microscopiques émetteurs-récepteurs. Puissance modulable, distance d'émission jusqu'à 300 mètres, parfaitement

indécélables pour le profane. En parlant à voix haute, on pouvait conserver le poignet équipé loin de la bouche. Une particularité dont Grimaldi avait largement profité en ne perdant pas une miette du dialogue qui avait eu lieu entre son ami et le Texan. Et, pour éviter les émissions intempestivement trop sonores, il suffisait de presser la commande chrono. Dans ce cas, on restait seulement à l'écoute. Ce que fit le pilote. Puis, s'adressant à Bâtes, il demanda :

— Tu les vois ?

L'autre secoua la tête.

— Pas moyen. Ce massif de jasmins me bouche la vue.

Grimaldi esquissa un sourire cruel.

— Justement. Je te parle précisément de *ce* massif de jasmins.

Le privé lui lança un regard incrédule dans le rétroviseur.

— Tu... tu veux dire que...

— Qu'ils sont là, mon pote. Tous les deux. C'est le seul endroit d'où ils peuvent nous surveiller sans être vus. Mais moi, je les vois.

En vérité, il ne faisait que les « sentir ». Mais le pilote travaillait depuis trop longtemps avec l'Exécuteur pour que son instinct le trompe. Les deux *soldati* manquants de ce pourri de Texan se planquaient bel et bien dans l'épais massif de jasmins. Il en aurait donné sa main à couper...

— Baisse ma vitre, demanda-t-il. Et ne regarde pas par là.

Ron obéit et le verre légèrement teinté de bleu s'escamota lentement de la portière. Grimaldi soupira d'aise. Maintenant, il voyait beaucoup mieux. Pour se donner une contenance et offrir le change aux deux salauds, il alluma une cigarette, rejeta la fumée par l'ouverture. Paupières mi-closes, il observait le paysage d'un air rêveur. En réalité, pas un détail ne lui échappait.

— Ils sont bien là, confirma-t-il entre ses lèvres serrées. Qu'on bouge seulement le petit doigt et ce sera notre fête.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ?

Une certaine inquiétude perçait dans la voix du détective. Grimaldi grogna :

— Leur faire leur fête avant.

Il avait résumé son état d'esprit, mais tous deux savaient combien les choses pouvaient se montrer difficiles. Les deux planqués disposaient peut-être de lunettes de visée et, dans ce cas, ils auraient à peine le temps de réagir avant de recevoir du plomb plein la tête. Néanmoins, Grimaldi était à peu près sûr d'un détail. Les armes adverses étaient presque obligatoirement munies de silencieux. Afin de ne pas provoquer une riposte trop immédiate de « l'as Noir » enfermé avec les autres. Ce qui permettait d'envisager une stratégie en deux temps. Comme à la chasse. D'abord, débusquer le gibier, ensuite, le tirer. Sans lunettes de visée. Rien qu'une ou deux petites quintes de

toux étouffées à l'aide de la mini-Uzi. Un jeu d'enfant, à condition d'avoir estimé la situation avec justesse. Pas droit à la faute.

— T'as une idée ? questionna encore le privé.

— J'en ai même plusieurs, rétorqua Grimaldi.

En fait, Bolan et lui avaient longuement étudié les différents cas de figure de l'opération. Et ce massif de jasmins odorant à moins de vingt mètres de la Cadillac était l'un d'eux. Le pilote réfléchit quelques secondes, prit sa décision, l'expliqua brièvement à Bâtes qui se contenta de hocher la tête. En ancien soldat du Viêt-nam, il n'avait pas mis longtemps à comprendre. Lui aussi avait remarqué le détail intéressant. Situé dans l'angle mort de la grande maison, les massifs de jasmins étaient totalement invisibles de ses occupants. Dans toutes guerres, les victoires étaient remportées par ceux qui avaient su utiliser au mieux ce genre de détails apparemment anodins. L'Exécuteur l'avait compris depuis longtemps et Grimaldi s'en était souvent inspiré. Il n'allait pas laisser passer une occasion comme celle-là. Tapis au centre du gros bouquet odorant qui formait une sorte d'anneau irrégulier, les deux *mafiosi* se croyaient bien à l'abri. En fait, ils ignoraient encore qu'ils étaient prisonniers de leur planque. Mais le pilote allait leur en faire prendre conscience. C'était dommage pour la flore... et pour eux.

— Vas-y, souffla Grimaldi. Et sois naturel.

Ron étouffa un petit ricanement, ouvrit sa portière, quitta le véhicule. Tandis que, mains dans les poches et adoptant un pas de promenade, il se dirigeait vers l'angle mort de la maison, Grimaldi fit sauter le cran de sûreté de la mini-Uzi. Il vit le privé contourner la mare à la surface recouverte de nénuphars et aller se planter au pied d'un grand cèdre pour satisfaire d'une manière décontractée un besoin très naturel. Puis, revenant sur ses pas en contournant la pièce d'eau par l'autre côté, il se mit à ramasser quelques graviers pour les lancer dans la mare. Il se trouvait à moins de dix mètres des massifs de jasmins. Poursuivant sa promenade, il se baissa pour ramasser d'autres petits cailloux. En réalité, il masquait ainsi le mouvement de bras qui permettait à la petite grenade aveuglante fabriquée par *Gadgets* de descendre de sa manche dans sa main. Grimaldi était prêt. Déjà, le cylindre du silencieux de l'Uzi était posé dans le coin de la vitre baissée. Dans le chargeur, les 32 cartouches de 9 mm Parabellum attendaient leurs destinataires. Là-bas, Bâtes se relevait, s'apprêtait à lancer « les graviers » dans la mare. Le pilote vit son bras se détendre dans un mouvement rond, puis, brusquement, son buste pivota et un petit objet sombre jaillit, décrivant une courbe gracieuse qui s'acheva en plein milieu des jasmins. Dans le même temps, le détective se jeta au sol, tandis qu'une légère déflagration étouffée se manifestait dans les fourrés. Il y eut un éclair aveuglant, aussitôt suivi d'un écran de

fumée blanche. Simultanément, Grimaldi pressa la détente de l'Uzi.

Ce fut un véritable carnage au niveau des jasmins. Les feuilles, les fleurs, les branches hachées sur place volaient dans la fumée. Á travers un épais nuage, le pilote distingua une silhouette qui se redressait en étouffant un cri de douleur. Il tira les dernières balles, vit la silhouette disparaître. C'était fini. Ou presque. Déjà, Bâtes s'était relevé, avait plongé dans le buisson, un poignard de commando en main. Lorsqu'il en ressortit deux secondes plus tard, ce fut pour hocher la tête en revenant vers la Cadillac.

— L'autre était canné aussi, annonça-t-il en se penchant à la portière. Des vraies passoires, tous les deux.

Grimaldi hocha la tête, rechargea posément l'Uzi et Bâtes plongea sous le siège avant pour récupérer le PM Beretta, dont il vérifia une dernière fois le chargement.

— Prêt ? demanda Grimaldi.

Bates hocha la tête et le pilote rétablit la communication avec l'Exécuteur en pressant de nouveau la commande chrono de sa montre.

— On y va, lança-t-il à voix basse contre le boîtier.

L'Exécuteur se gratta l'oreille une dernière fois. Un tic qui lui passerait désormais. Le message de Grimaldi reçu par l'émetteur de la montre, il pouvait accepter le contact. Ce qu'il fit en reculant légèrement. Tout à l'élaboration du plan qu'était en train d'expliquer Santini, les *soldati* n'avaient rien remarqué. Penchés sur l'immense bureau, ils écoutaient religieusement leur *capo*. Bolan glissa lentement sur le côté, lança un regard à la double porte encore close, calcula mentalement son temps, avança vers la bibliothèque dans la contemplation de laquelle il sembla s'abîmer. En réalité, du coin de l'œil, il guettait la poignée dorée de la porte située à sa droite. Dans un geste naturel, il avait croisé les bras. Sa main droite était à quelques centimètres de la crosse du gros AutoMag. Derrière son dos, Santini poursuivait son exposé, tel un général briefant ses officiers à la veille d'une bataille décisive. Soudain, il y eut un frémissement dans la poignée de porte et celle-ci s'abaissa en douceur, avant qu'un mince entrebâillement n'apparaisse entre le chambranle et le panneau. C'était le moment.

Bolan se retourna d'un bloc.

— Tu t'es trompé, Santini, apostropha-t-il le *capo* d'un ton tranquille.

Il avait l'AutoMag en main, canon dirigé droit entre les yeux du *mafioso* qui, surpris, venait de lever la tête. Tout se passa alors très vite. Santini ouvrit des yeux incrédules, tandis que deux hommes à lui réagissaient déjà en portant les mains vers leurs armes. Mais la porte s'ouvrit à la volée. Au même moment, l'Exécuteur tira. Une fraction de

seconde avant que ne se déclenche le massacre, il vit la tête de Santini se rejeter violemment en arrière, tandis que, d'un orifice large comme une soucoupe, s'échappait la quasi-totalité de sa cervelle. Et ce fut l'enfer. Jaillissant par la porte ouverte, Grimaldi et le privé vidaient en même temps leurs chargeurs dans la masse des *mafiosi*. De son côté, Bolan n'avait plus cessé de tirer. Il y eut des cris de rage et de douleur et un *soldato* parvint à lâcher une rafale de Kalachnikov. Mais, étant déjà virtuellement haché sur place par la terrible puissance de feu, il ne put diriger le canon de son arme qu'en direction du plafond qui s'orna d'un chapelet de trous vomissant leur plâtre.

Toute l'action n'avait pas duré plus de 6 à 8 secondes. Et tous les *mafiosi* gisaient, crachant le sang par toutes leurs blessures imprégnant l'épaisse moquette d'un flot rouge et moussant. L'un d'eux râlait encore, ramassé en chien de fusil, se tenant l'abdomen à deux mains, les jambes secouées de spasmes. Posément, Bolan rechargea le gros Auto-Mag, s'approcha du mourant, lui logea une .44 en acier en pleine nuque. Sous l'impact, la tête parut vouloir se détacher du cou, puis retomba sur le tapis, conservant un angle bizarre.

C'était fini.

Dans un geste de pure routine, Grimaldi éjecta son chargeur vide, en mit un autre en place, tandis que Ron Bâtes allait boire une gorgée de Jim Beam à même le goulot de la bouteille. L'air sentait la poudre et le sang.

— On s'en va, lança l'Exécuteur en rengainant son arme. Plus rien à faire ici.

Dans la Cadillac, ils conservèrent le silence jusqu'après le franchissement de la grille. Alors seulement, Grimaldi s'enquit :

— Qu'est-ce qu'on fait, à présent ?

— On attend demain, renseigne Bolan.

Puis frappant amicalement l'épaule du privé qui avait naturellement repris le volant, il demanda :

— Ça va ?

L'autre lui jeta un regard discret dans le rétroviseur, déclara fermement :

— Qu'est-ce que tu crois !

Bolan vit ses yeux sourire dans le miroir et il sourit également. Bâtes était décidément une recrue de choix. Dans la croisade sans fin qu'il menait, un type comme celui-là constituait un atout majeur. Il jeta un regard en biais vers Grimaldi qui sembla l'approuver d'un battement de cils appréciateur. Alors, il déclara :

— J'aurai peut-être encore besoin de toi, Ron. Mais cette fois, plus question de massacres.

Alors, Bâtes se remit à faire la tête. Ce qui n'étonna pas Bolan outre mesure. Ce type avait vraiment la bagarre dans le sang.

CHAPITRE XV

L'interminable file de Rolls, Bentley et Cadillac noires surchargées de couronnes mortuaires venait de s'arrêter dans la grande allée centrale de *Mountain View Cemetery*, le grand cimetière, situé un feu au nord de Piémont, à Oakland. Derrière le fourgon transportant le cercueil ainsi qu'Ettore Gamiano et son fils Enio, la longue procession maintenant figée ressemblait à un gigantesque dragon de fête chinoise à la queue chamarrée. Les portières de la Rolls noire d'Ettore Gamiano s'ouvrirent en même temps et trois hommes de haute taille, aux membres épais, aux visages granitiques en jaillirent pour entourer aussitôt le fourgon. Le plus grand, celui qui devait avoisiner les deux mètres, ouvrit la portière derrière laquelle se trouvait le vieux Gamiano. Placés de part et d'autre du géant, ses imposants compagnons également tout de noir vêtus firent un écran au *mafioso*, tandis qu'une deuxième brochette de gorilles énormes venait se placer derrière les trois premiers. Cela faisait sept hommes. Mêmes visages de bois, mêmes regards d'encre sans expression, mêmes énormes poings.

La garde Noire de don Ettore Gamiano.

Sept hommes sans âme qui lui avaient juré fidélité, y compris contre *l'Organized Crime*, contre la Commissione, si cela s'avérait nécessaire. Sept robots programmés pour tuer, pour anéantir tout ce qui ne serait pas du côté de don Ettore Gamiano. Et, parmi ces sept-là, un géant, tueur sans merci, mais aussi terriblement intelligent, froid comme la glace.

Corso.

Il avait droit de vie ou de mort sur les six autres, recevait les ordres d'Ettore Gamiano seulement, les appliquait à la règle, sans jamais émettre la moindre opinion. Sa famille avait connu Ettore Gamiano à Palerme, au temps où ses trois sœurs et sa mère veuve n'avaient plus rien d'autre à manger que les épluchures de pommes de terre trouvées dans les poubelles de la vieille ville. À cette époque, Ettore Gamiano était déjà un *mafioso* respecté et craint. Ses affaires touchaient à la prostitution, au vol, aux jeux clandestins. Un jour, poussée par la faim et le désespoir, Nina, la sœur cadette de Corso, était allée trouver Gamiano pour proposer ses services dans les quartiers chauds. Mais pas encore endurci comme il l'était devenu plus tard, le *mafioso* avait été touché par le désespoir... et la fraîche beauté de l'adolescente. Il lui avait donné 10 000 livres en lui ordonnant d'acheter de quoi manger pour toute sa famille. Quand l'argent aurait fondu, elle aurait eu le temps de réfléchir. Alors seulement, elle pourrait revenir le voir

pour proposer les mêmes services... si elle le désirait toujours.

Et Nina était retournée voir Ettore Gamiano. Pour lui baiser la main, l'appeler *don* et lui dire qu'elle avait enfin trouvé des travaux de couture. Que, toute sa vie, elle se souviendrait du nom béni de don Ettore Gamiano. Elle, ignorait pourtant alors que ce même Ettore Gamiano, déjà criminel et maître incontesté d'une bonne frange de la Mafia locale, était directement intervenu auprès d'un atelier de confection pour trouver du travail à la petite fille trop maigre et bien trop naïve qui voulait faire la putain. Quelques mois plus tard, Corso, toujours au chômage, avait participé à une rixe de bar qui le fit tuer d'un seul coup de poing un des *soldati* du même Gamiano et en avait envoyé trois autres à l'hôpital. On l'avait cherché durant des semaines pour lui régler son compte, mais, encore une fois, Nina était intervenue. Bravement, elle avait proposé à Gamiano de racheter la « faute » de son frère en offrant toujours les mêmes services. Cette fois, Ettore avait éclaté de rire. Il n'avait jamais vu une fille pareille. Deux jours après, sur les conseils pressants de sa sœur, Corso avait accepté de rencontrer le *don* local. Et Corso avait tout appris de la bouche de Gamiano.

Et ce jour-là, Corso avait vendu son âme et son corps à don Ettore Gamiano. En Sicile, on ne plaisantait pas avec les dettes d'honneur. Et, même dans l'exil aux USA, l'histoire du don et celle de *son* as Noir secret étaient indéfectiblement liées.

— Allons-y.

La voix cassée d'Ettore Gamiano avait résonné dans le silence respectueux de la nécropole figée de *Moutain View Cemetery*. Pâle, vacillant sur ses jambes molles, il n'était plus qu'un vieux *mafioso* en sursis qui le savait parfaitement. Une seconde, son regard délavé accrocha celui de Corso, mais, apparemment, aucun courant particulier ne passa entre eux. L'un était le don, l'autre, son âme damnée.

Gamiano se mit en marche, aussitôt entouré, véritablement prisonnier de son carcan humain de sept hommes. Il alla se placer derrière le fourgon, attendit, visage inexpressif, que les employés de l'entreprise funéraire sortent la luxueuse bière du véhicule. Puis, dans une procession lente et solennelle, les quelque deux cents personnes qui avaient répondu à « l'invitation » d'accompagner la dépouille en terre, prirent la file derrière le vieux don et son paravent humain de gorilles.

Vito Gamiano allait avoir de belles funérailles.

— Le deuxième à gauche, près de la grande blonde en gris. C'est le sénateur Kendall.

Bolan avait tout juste chuchoté. Pourtant, personne ne risquait de surprendre ses propos. Honnis, bien entendu, Jack Grimaldi.

— Tas pas intérêt à trembler, grinça le pilote.

Bolan le savait. Il reposa les jumelles à fort grossissement, contempla le minuscule studio dans lequel ils se trouvaient. Une obscure combine montée par Bâtes. Le studio était vacant depuis des années et ne trouvait toujours pas de locataire. À cause de la vue plongeant sur le cimetière. Une aubaine pour une opération comme celle-là. Et l'agence n'était même pas au courant de la venue sur place des deux visiteurs. Bolan ignorait comment le privé s'y était pris, mais le résultat était bien là. Ils étaient à pied d'œuvre, à moins de 200 mètres de leurs cibles. Au sixième étage de ce petit immeuble situé à l'angle de Ramona Avenue. Grimaldi n'avait pas quitté ses jumelles. Il continuait à balayer la nombreuse assistance, cherchant visiblement quelqu'un. Soudain, il s'exclama :

— Ça y est ! Je l'ai.

L'Exécuteur reprit ses jumelles, les porta à ses yeux.

— Là, fit le pilote. Entre le gros type chauve et la petite rouquine.

Bolan suivit les indications, trouva enfin Ron Bates. Le détective adoptait la mine de circonstance. Visage grave, vêtu de gris anthracite, il avait les yeux baissés, suivait le long cortège en direction du gigantesque caveau en marbre noir des Gamiano où reposait déjà feu l'épouse du vieux don. Bolan esquissa un sourire carnassier. Tout était en place. Il ne fallait plus qu'attendre. Calmement, il abandonna de nouveau ses jumelles, commença le réglage très précis de la lunette de visée du M 16. À cette distance, il était certain de faire mouche. Et, malgré leur petit calibre, les balles de 223 Remington, avec leur léger mouvement pendulaire ondulatoire pouvant provoquer leur retournement à l'impact, occasionnaient de gros dégâts. Il suffisait de viser juste. Et à ce propos, l'Exécuteur était tranquille. Dans quelques minutes, son défi serait lancé.

La bière était en terre depuis un petit moment. Ettore Gamiano, toujours entouré de sa garde Noire, demeurait devant la fosse, regard perdu vers le bas, silhouette fragile au milieu des mastodontes qui le protégeaient. Peu à peu, la foule compassée défilait devant lui, se dispersait progressivement. Déjà, des groupes entiers commençaient à regagner les voitures dans l'allée centrale et des portières claquaient. Ron Bâtes se trouvait à peu près à mi-chemin entre le lieu de sépulture et la longue file de véhicules. Il laissa le gros chauve et la petite rouquine avancer devant lui, commença à s'écarter de la colonne humaine, se laissa enfin absorber par le flot contraire, revint lui aussi vers les voitures. Il contourna le fourgon mortuaire, s'avança vers la Rolls noire d'Ettore Gamiano, au volant de laquelle le chauffeur passait le temps en se mordillant l'ongle du pouce. Bâtes longea la luxueuse limousine, se baissa soudain, comme pour ramasser quelque chose. En réalité, il ne faisait que sortir une petite enveloppe de sa

poche de pantalon. En se relevant, il rencontra le regard soupçonneux du chauffeur de la Rolls. Il lui adressa un petit sourire affligé, brandit l'enveloppe.

— Quelqu'un a dû perdre ça, en descendant de voiture, dit-il en considérant le pli d'un air dubitatif.

Sur le papier, un nom avait été tracé au feutre noir.

CORSO.

En voyant l'inscription, le chauffeur à face de brute fronça ses épais sourcils poivre et sel, tendit sa main gantée de noir.

— Merci, grogna-t-il. C'est à nous.

Bâtes lui remit l'enveloppe sans discuter, s'éloigna après un dernier sourire de circonstance. Sa part de travail était terminée. À grandes enjambées, il se perdit dans la foule qui quittait le cimetière.

— Qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu !

Jack Grimaldi en avait mal aux yeux de fixer ainsi le cimetière à travers les jumelles. Cela faisait maintenant une demi-heure que la cérémonie d'inhumation était commencée et la procession des condoléances s'éternisait. Près de lui, imperturbable, l'Exécuteur attendait, M 16 posé le long de l'appui de fenêtre. Il y avait une balle dans le canon et encore 19 dans le chargeur. Largement de quoi suffire. Grâce aux soins particuliers d'Herman Schwartz, son ami *Gadgets*, le fusil d'assaut était équipé d'un silencieux extrêmement efficace, dérivé du fameux *Bell* fabriqué autrefois pour le compte de l'OSS. Un véritable bijou. Ainsi, on n'entendait à peine qu'un pauvre soupir. Ce n'était pas le moment de se faire repérer. De toute manière, il était presque onze heures trente du matin et la cérémonie ne dépasserait pas midi. L'Exécuteur s'assit en tailleur sur le plancher, laissant le soin de la surveillance à Grimaldi.

Une attente qui dura encore vingt minutes.

— Eh ! s'exclama soudain le pilote. Ils reviennent.

Bolan se redressa, reprit les jumelles. En effet, le groupe compact des *mafiosi* avait quitté le carré de tombes et se dirigeait vers les voitures. Avec des gestes calmes, l'Exécuteur délaissa les jumelles pour le M 16, regarda par la lunette de visée. Dans le cercle marqué d'un point rouge, il vit en gros plan le visage contracté de Gamiano, celui, mou et veule, de son dernier fils, puis cadra la face massive et brutale du géant Corso. Ce n'était pas un homme. Rien qu'un robot. Une machine à tuer. Cela se sentait aux plis figés de son visage granitique, à l'expression glacée de son regard trop noir. Une masse de muscles, un effroyable potentiel de réflexes destructeurs. À cet instant, Bolan regretta que Corso appartienne à l'autre camp. Il n'y avait qu'une différence entre eux ; des idéaux contraires. L'Exécuteur déplaça son champ de vision, commença à s'intéresser aux autres membres de la fameuse garde Noire.

— Tu les as bien ? demanda doucement Grimaldi.

Un rictus sauvage distendit un instant les lèvres bien dessinées de Bolan.

— Très bien, répondit-il. Pas de problème.

— Qu'est-ce que tu attends, alors ?

Bolan ne répondit pas. Déjà, il bloquait sa respiration.

Tête baissée, Ettore Gamiano marchait à petits pas qui se voulaient pressés, mais qui étaient en fait incertains. Ses jambes étaient en coton et il manquait de souffle. Tenace, une douleur sourde lui taraudait la poitrine et il songea qu'il serait préférable pour lui de succomber à un infarctus. Dans certains cas de longue maladie, il arrivait que le cœur lâche. Il était fatigué, écœuré de tout. Au fond de lui, il savait bien qu'Enio ne serait jamais le chef respecté et craint qu'il avait lui-même été. Il savait qu'un jour ou l'autre, sa veulerie, ses indécisions lui feraient commettre la faute qui ne pardonne pas. Et, quelque part, alors qu'il s'y attendrait le moins, une ou plusieurs balles, anonymes ou non, auraient raison de lui. Et c'en serait fini de la dynastie des Gamiano. Lui-même en aurait constitué l'ultime dernier maillon solide. Et, là, dans cette allée de cimetière, Ettore Gamiano ressentit un véritable accès de chagrin. Il songeait à Vito. Lui, serait devenu un vrai chef. Lui seul aurait pu le remplacer avec efficacité. Mais Vito était mort. Assassiné par ce fumier de Bolan. Alors, foulant le sol de la nécropole, Ettore Gamiano se fit le serment de ne pas mourir avant d'avoir vu de ses yeux le cadavre de cette pourriture d'Exécuteur. Il redressa la tête, laissa son regard sec errer devant lui. Mais sa voix cassée brisa l'épais silence.

— Corso.

— Si.

Le géant avait tourné la tête, considérait le don de son regard minéral.

— Bolan, reprit Gamiano. Je veux sa peau.

— Si.

— Le plus tôt possible. Ne pense plus qu'à ça. Ne t'occupe plus que de ce salaud. Tâche de réussir avant que je claque. Sinon...

Corso hocha la tête. Il avait compris ce que signifiait cette suspension de phrase. Si le vieux mourait avant de voir le cadavre de Bolan, lui, Corso, serait maudit pour l'éternité. Et, à cet instant, pour la première fois de sa vie, le géant eut peur. Quelque part, il soupçonnait Ettore Gamiano de pactiser avec le diable. Et Corso était croyant. Comme tous les Siciliens.

— Si, répéta-t-il d'un ton pénétré. Je vais descendre cette...

Sa phrase fut coupée par le grognement étranglé que poussa Nero près de lui. Le gorille avait balancé la tête sur le côté et levé un bras comme pour se protéger d'un coup imaginaire. Mais, en tournant les

yeux, Corso vit le sang et les morceaux d'os qui avaient sauté du crâne de son subordonné. Un de ses yeux avait éclaté et son visage maculé exprimait une intense surprise. Dans un réflexe, Corso s'abattit sur Gamiano, le cloua au sol de toute sa masse. Déjà, le gros Colt Pyton 357 Magnum était dans son poing, cherchant une cible qui n'existait pas. Juste au-dessus de lui, Chiasi, son second, poussa un cri étranglé. Il s'affala, un large morceau de front emporté, répandant sang et cervelle partout. D'un furieux croc-en-jambe, Corso fit basculer Enio Gamiano qui s'effondra sur son père avec un couinement d'effroi. Incrédule, Corso détaillait l'environnement avec une acuité folle. D'habitude, aucun détail ne lui échappait. Il pouvait repérer un tireur où qu'il soit. Même planqué. Rien qu'en devinant d'où venaient les coups de feu. Mais cette fois, il ne *sentait* rien. Á croire que les pruneaux descendaient directement du ciel. Autour de lui, c'était la panique. On criait, on se lamentait. Et ce con d'Enio qui n'arrêtait pas de chialer. Soudain, Corso reçut une giclée de sang dans le cou. Il tourna la tête, juste pour voir chalouper au-dessus de lui le grand corps de Manza, son deuxième *lieutenant*. Il avait un œil crevé et toute la partie inférieure de sa mâchoire pendait sur le côté gauche. Le sang s'écoulait de sa bouche de gargouille comme le vin d'une carafe percée. Stupide, il pointait son énorme 45 cherchant encore une proie invisible, malgré la mort qui voilait déjà son gros œil restant. Puis, lentement, il se laissa tomber à genoux et son doigt pressa la détente. Un boucan du diable. Près de là, quelqu'un cria de douleur et d'autres se mirent à hurler. Cette fois, ça y était ! Corso avait vu. Ça ne pouvait venir que de cette fenêtre, là-bas, dans cet immeuble en coin. Á des années-lumières. Il avait juste eu le temps d'apercevoir un éclair de soleil accroché par du verre. Du verre rond... comme une lunette de visée. Il voulut se relever, songea aussitôt à la cible qu'allait ainsi constituer Gamiano, se coucha davantage sur lui, sans cesser de fixer cette bon Dieu de fenêtre, tout là-bas. Mais il ne voyait plus rien. Le salaud venait de décrocher. Il se ramassa, prêt à prendre son élan pour transporter Gamiano à l'abri quand Cameroni émit une sorte de jappement aigu. Corso vit son front s'orner d'une grosse fleur rouge et un jet de sang se mit à pisser en oblique, inondant la tête d'Enio qui ramena ses bras par-dessus lui en sanglotant. Une lope. Corso tendit le bras, ajusta la fenêtre dans la ligne de mire du gros Python. Il était capable de toucher la tête d'un type à deux cents mètres. Il l'avait déjà fait. Mais là, il n'avait qu'un cadre de fenêtre, avec, dans le coin inférieur gauche, quelque chose de tout petit qui en dépassait. Tel un ordinateur, Corso calcula l'angle de tir, la dérive possible due au vent, la courbe parabolique de la balle en perte de vitesse, etc. Des estimations répétées des milliers de fois. Et il tira. Trois fois. L'énorme tressautement du Python était capable de luxer un poignet normal.

Pourtant, dans le poing monstrueux de Corso, ce fut à peine s'il eut trois petits soubresauts ridicules.

De l'autre côté du cimetière, la chose disparut du coin de la fenêtre. Corso n'était absolument pas certain d'avoir fait mouche. Il roula sur le côté, faisant toujours paravent de son corps, aboya :

— Luigi, emmène le don. Je couvre.

Bien entraîné, ne connaissant pas davantage la peur que son chef, le grand Luigi, un long type tout en os et en muscles secs, souleva Gamiano tel un fétu de paille, le conserva contre lui, faisant un rempart de son dos aux balles éventuelles. Quand Corso le vit plonger à l'intérieur de la Rolls blindée en possession de son précieux fardeau, il grogna :

— Á toi, Berti. Avec Enio.

Corso avait désobéi sur un point. Il avait fait évacuer le don avant Enio. S'ils en sortaient, don Ettore était capable de le gifler. Mais Corso s'en foutait. Pour lui, c'était d'abord le vieux. Il verrait après. Comme il verrait le cas de l'ordure qui avait monté ce guet-apens dans un cimetière. La tête de ce Bolan, Ettore Gamiano l'aurait avant de mourir. Désormais, Corso ne vivrait plus que pour ça. Pas la peine d'aller voir dans cet immeuble. Il arriverait bien trop tard. Il savait aussi qu'il ne subsisterait aucune trace du passage de ce pourri. Il fallait agir autrement. Quitte à arracher les yeux et les couilles de la plupart des indics de cette ville, il saurait où trouver Bolan. Et il le tuerait. Mieux. Il l'emmènerait devant le don et armerait lui-même la main du vieux qui le descendrait en personne. Ainsi, il aurait le plus beau cadeau avant de passer de l'autre côté.

Maintenant, à part ses quatre hommes tués et un autre type qu'il ne connaissait pas et qui, touché par erreur par Hanza, se tordait au sol en comprimant sa cuisse blessée, il n'y avait plus personne. Le cimetière était vide comme un jour de fermeture. Corso jeta un dernier regard en direction de la fenêtre, se releva. Il ne risquait plus rien. Cette pourriture de Bolan avait raté le don, il avait déguerpi depuis longtemps. Il fut surpris de voir la Rolls encore dans l'allée. En s'engouffrant dedans, il fusilla ses deux gorilles rescapés du regard.

— C'est moi qui ai dit d'attendre, laissa tomber Ettore Gamiano de sa voix plus cassée encore. Ici, nous ne risquions rien.

Décontenancé, Corso demeura la bouche ouverte une seconde ou deux. Dans les yeux de son patron, il y avait quelque chose qu'il n'y avait jamais vu. Une lueur presque humaine. Corso se détourna, gêné. Le vieux ramollissait. La Rolls démarra, remonta l'allée centrale. Au même moment, les sirènes de police firent entendre leurs plaintes lugubres et deux ambulances suivies d'une armada de voitures de police firent irruption dans le cimetière. Majestueuse, la Rolls les croisa, poursuivit sa route. Elle était déjà engagée sur Clarewood

Drive quand le chauffeur tendit l'enveloppe par-dessus son épaule.

— Pour toi, Corso.

Intrigué, le géant s'empara du pli, lut son nom inscrit dessus avec un froncement de sourcils, lâcha :

— Où t'as trouvé ça ?

— Un type me l'a donnée. Il l'avait trouvée au pied de la bagnole.

Corso ouvrit, trouva un bristol à l'intérieur. Dessus, ces simples mots au feutre noir : « à la prochaine ». Et, dans le coin supérieur du carton, une médaille en bronze était collée. Une médaille de tireur d'élite. Alors, Corso comprit. Cet enfant de pute de Bolan n'avait pas voulu descendre le don. Pas plus que lui-même. Il venait de lui lancer un défi personnel en descendant quatre de ses gars devant ses yeux. Un défi comme jamais personne n'avait jamais osé lui en lancer. Sans trembler, il remit le bristol dans l'enveloppe, hocha tranquillement la tête. Personne n'avait vu et don Ettore ne lui réclamait pas l'enveloppe. Cela resterait donc entre ce salaud de Bolan et lui.

Un duel à mort.

Peut-être même qu'il ne permettrait pas au vieux de venger son fils lui-même. L'honneur, ça se payait personnellement.

CHAPITRE XVI

Jack Grimaldi referma la porte dans son dos, se laissa tomber sur le coin du lit, considéra l'Exécuteur qui achevait de graisser l'Uzi. Il le laissa terminer sa tâche et, tandis que Bolan remontait l'arme, il indiqua :

— Je l'ai vu. C'est fait.

Tranquille, l'Exécuteur hocha la tête d'un air satisfait. Un traître allait bientôt payer.

— Son nom ? demanda-t-il.

— Parucci. Franck Parucci.

Bolan releva des yeux intéressés.

— Un nom italien, ça.

Le pilote hocha la tête à son tour.

— Pas étonnant qu'il fricote avec la Mafia. En fait, il fait le courrier. Son boulot de steward lui permet de transporter de la drogue et différentes choses pour la Mafia. C'est pour ça qu'il t'a vendu au fédé Artéma. Il mangeait dans sa main et il savait qu'Artéma fricotait avec la Mafia.

— Jane, c'est ta copine ? L'hôtesse ?

Nouveau signe d'acquiescement de Grimaldi. Il avait un peu honte de s'être laissé bernier de cette manière. Depuis qu'il avait compris, il n'avait plus qu'une idée en tête : buter Parucci. Si Bolan ne l'avait pas arrêté, ce serait déjà fait. Mais l'Exécuteur avait un autre plan. Machiavélique.

— Raconte, demanda-t-il, toujours affairé après ses armes.

— Je suis allé le voir au Airport Marina Hôtel où il est descendu. C'est là que logent les équipages de sa compagnie. Le type est un dégonflé. Dès que je lui ai dit que tu avais tout compris et que tu le cherchais pour le tuer, il a fait dans son froc. J'ai dit aussi que j'avais marre de toi. Que je t'avais plaqué, que je ne voulais plus rien faire avec un dingue de ta trempe.

— Et tu lui as conseillé de changer de planque.

— Exact. Je l'ai assuré que je m'étais occupé de tout et que je venais le chercher pour le mettre à l'abri.

— Il ne s'est pas méfié ?

Sourire du pilote.

— Pas laissé le temps. Embarqué en quatrième vitesse. D'ailleurs, si j'étais venu pour le descendre, j'aurais eu l'occasion de le faire sur place. C'est forcément le raisonnement qu'il s'est tenu. Et puis, dans la panique... je t'ai dit que c'était un foireux.

Bolan hoch la tête, l'encouragea à poursuivre.

— Á présent, il dort. En arrivant au Sunway, il était tellement schlass qu'il a pas vu l'enseigne. D'ailleurs, on est arrivé par-derrrière et il faisait nuit. J'ai pas lésiné sur le somnifère, dans le whisky.

— Tu es sûr qu'il a appelé les gars de Gamiano ?

— Comme je te vois. Quand je l'ai quitté, il était déjà sur le point de s'écrouler. Mais, derrière la porte, je l'ai entendu téléphoner aussitôt. Il cherchait ses mots, mais il a dit textuellement : « le salaud est chambre 24, motel Sunway, sur Skyline Boulevard. Il a une Rambler bleue ».

Grimaldi esquissa un rictus cruel, enchaîna :

— Évidemment, j'ai laissé la Rambler sur le parking du Sunway motel. Corso la verra et saura que *tu es* dans *ta* piaule.

— Tu as laissé les indices nécessaires sur place ?

Le pilote acquiesça.

— Ce que tu m'as indiqué, c'est-à-dire l'Uzi et les autres armes que j'ai dégotées chez mon pote. Plus les deux médailles de tireur d'élite que j'ai collées dans sa poche de blouson. Si, avec ça ils arrivent pas à *t'identifier*... je lui ai fauché tous ses papiers.

— Á moins qu'il se méfient et réveillent ton gars. Corso est capable de vouloir me buter une fois réveillé seulement. Pour jouir de sa vengeance.

Grimaldi haussa les épaules, fataliste.

— OK, il s'apercevra alors de la magouille. Mais ça l'empêchera sûrement pas de supprimer Parucci. Devenu trop encombrant. Évidemment, il se méfiera davantage pour la suite.

— Á propos de suite, demanda l'Exécuteur en achevant d'assembler la crosse métallique de la mini-Uzi, on aura l'hélico à temps ?

— Demain matin. Avant, on devra aller chercher le matériel chez mon pote.

— Á quel endroit ?

— Sur la route de Newark.

— Je vois. Près de la base des Marines Corps.

Petit sourire modeste de Grimaldi qui avoua :

— Normal. Il doit habiter près de la base. Il en est le responsable du département armement.

— Hon, hon, fit sobrement Bolan en se dirigeant vers la fenêtre derrière laquelle la nuit était tombée.

Décidément, les anciens du Viêt-nam avaient bien du mal à se reclasser dans le civil.

Il attrapa son blouson sur un fauteuil, marcha vers la porte.

— Allons-y, dit-il. Demain la journée sera longue.

— La bagnole est là.

— J'ai vu, grogna Corso.

Comme d'habitude, le géant affichait une morgue hautaine, mais son calme n'était qu'apparent. En réalité, il frémissait intérieurement de rage et d'impatience. Il tenait enfin ce connard de Bolan. Il allait le massacrer, l'écraser comme une larve. Même si l'autre se défendait, même s'il arrivait à lui loger un ou plusieurs pruneaux dans son immense carcasse, il finirait par l'avoir. Il tiendrait jusqu'à ce que cette pourriture soit cannée. De toute manière, lui et ses deux gars n'allaient pas lui laisser la moindre chance. Car, même si Corso était en rage, il n'en perdait pas pour autant la raison. Bolan était un tueur. Un fauve. Il l'avait prouvé trop souvent. Alors, Corso avait décidé de se priver du plaisir d'une vengeance raffinée. Il allait appliquer les méthodes de celui qu'il venait tuer. Vite, fort, définitif.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Berti qui était assis près de lui à l'arrière de la Plymouth.

Corso engagea une balle dans le canon de la Kalachnikov, fourra l'arme sous l'imper qu'il portait sur le bras.

— Luigi, tu restes au volant, prêt à démarrer. Berti et moi, on n'en a pas pour longtemps.

À travers la glace de portière, il regardait la fenêtre jouxtant la porte marquée 24. Le Sunway motel était composé de longs bungalows de cinq chambres chacun, dont les façades donnaient sur Merced Lake et tournaient le dos à la route. Sur l'asphalte, les véhicules se succédaient à un rythme fou. Cela l'arrangeait. Dans ce vacarme, les détonations s'entendraient moins.

— On y va, décida-t-il soudain. Toi, Berti, tu te contentes de couvrir.

— OK, fit l'intéressé.

Corso ouvrit la portière, descendit, aussitôt suivi de Berti qui, la main sur son flingue passé dans sa ceinture, jetait un regard circulaire. Mais il n'y avait personne. Il semblait même, d'après le nombre de voitures garées sur le parking, que les clients étaient plutôt rares au Sunway motel. Corso marcha directement vers la porte marquée 24. Malgré sa corpulence, on n'entendait pas ses semelles fouler le sol. Arrivé devant la porte, il lâcha l'imper qui tomba, brandit la Kalachnikov, prit un léger élan, fonça.

Sous la masse de muscles, le panneau de la porte vola en éclats. Corso plongea dans la chambre obscure, devina le lit et un corps qui se redressait péniblement. Il hurla :

— Tiens, ordure ! De la part de Corso.

Ç'avait été plus fort que lui. Il lâcha aussitôt une longue rafale qui fut presque entièrement absorbée par le grondement d'un moteur de camion qui fit trembler le bungalow sur ses bases. La silhouette sembla prise de la danse de saint Guy. Elle leva les bras vers le plafond, fut secouée comme un arbuste dans la tempête, reçut une

autre giclée de 7,62 en pleine face et des jets de sang fusèrent de toutes parts. Corso recula, tira encore. Jusqu'à ce que le percuteur sonne à vide. Les trente cartouches avaient été tirées. Toutes dans le corps du malheureux Parucci qui n'avait pas eu le temps de comprendre.

Hébété, Corso recula encore. Il n'avait jamais perdu son sang-froid jusqu'à cette nuit. Lui non plus ne comprenait pas. Il avait voulu un duel. Un vrai. Et cette salope de Bolan n'avait même pas eu le temps d'esquisser le moindre geste. Il aurait dû le sortir du lit, le regarder en face, faire en sorte qu'il réalise qu'il allait crever. Il aurait dû...

— Corso ! Viens.

Une poigne le saisissait. Il s'arracha, marcha vers le lit en pataugeant dans le sang et la cervelle répandus, sortit un poignard de sa manche. Il voulait décoller ce salaud. Emporter sa tête pour la jeter aux pieds de don Ettore. Il planta la lame dans la chair du cou déjà hachée par les balles.

— Viens ! Bon Dieu !

On le tirait encore. Si fort qu'il n'acheva pas son geste.

— Tas réveillé toute la baraque. Magne-toi !

C'était Berti. Il n'était pas aussi fort que lui, mais, bizarrement, cette nuit, Corso avait l'impression déroutante de n'avoir plus que du sang de navet dans les veines. Alors, son arme pendant au bout du bras, il se laissa emmener. Dehors, des silhouettes se profilaient déjà à l'angle des bâtiments, découpés par le halo d'une enseigne invisible. Berti envoya une courte rafale au-dessus des têtes qui disparurent comme par enchantement, tira Corso vers la voiture qui attendait, tous feux éteints. Les portières claquèrent et dans un vrombissement rageur qui souleva de la terre et un nuage de poussière, elle disparut dans la nuit.

Dans l'air chaud, mêlées à celles d'échappements, des odeurs de cordite et de sang flottaient. Cela sentait la violence et la mort.

Le Cherokee était un four et ils avaient dû ouvrir toutes les glaces pour avoir un peu d'air. Bâtes transpirait comme une bête, consultait sa montre toutes les minutes. Cela faisait plus d'une heure qu'ils étaient là, tendant l'oreille pour tenter de percevoir un bruit de moteur. À l'aube, ils avaient tous deux quitté Frisco par le sud, afin de gagner Mojave par la 395 US. Plus tard, ils avaient quitté la route en direction de Randsburg, traversé la ville, parcouru une vingtaine de kilomètres dans le désert avant de s'arrêter enfin en un point pointé au feutre rouge sur la carte de Bolan. Et depuis, ils attendaient de voir apparaître dans le ciel uniformément bleu et surchauffé le gros insecte bourdonnant piloté par Grimaldi. Bolan ignorait quel type d'appareil le pilote avait réussi à dégoter, mais il lui faisait confiance. Grimaldi s'était toujours débrouillé pour obtenir ce genre de matériel. C'était sa

spécialité et il avait su conserver toutes sortes de relations dans ce domaine.

— Tu crois qu'il va venir ?

Le ton du privé dénonçait son pessimisme. Bolan esquisça un sourire, désigna l'arrière du véhicule par-dessus son épaule.

— S'il a réussi à faucher ça, il a aussi eu l'hélico.

Il consulta sa montre, il était presque neuf heures du matin.

— C'est juste une question de temps, ajouta-t-il pour rassurer son nouvel ami.

Bâtes jeta un regard vers l'arrière où une énorme caisse voisinait avec une autre, plus petite. Un regard qui dissimulait mal son angoisse. Bolan le comprenait. Dans la grosse caisse, il y avait tout simplement une bombe. Une toute petite. Une de celles qui, durant la Seconde Guerre mondiale, avaient armé les escadrons de monomoteurs *Commonwealth Wirraway* dans la campagne du Pacifique. Un engin qui n'excédait pas 150 livres et dont la tête percuteuse avait été emballée à part. Il n'y avait donc pas de risque d'explosion accidentelle. Mais le détective n'était guère habitué au transport « civil » d'un tel chargement. D'autant que, dans l'autre caisse, on avait également emballé une mitrailleuse Vickers K de 7,7 mm en parfait état de marche. Avec cinq rubans-chargeurs. Ce qui laissait espérer une puissance de feu égale à celle utile dans une véritable petite guerre. Et tout ça était le petit cadeau du copain de Grimaldi travaillant à la base aérienne des *Marine Corps*. Un type utile.

Ils avaient chargé tout ça clandestinement, de nuit, au nez et à la barbe des autorités militaires. Surpris en pleine action, ils auraient immédiatement été canardés. Heureusement, tout s'était passé dans la plus grande discrétion et ils avaient aussitôt pris la route avec leur cargaison de mort. Au passage, ils avaient « largué » Grimaldi au *Sky Sailing Airport*, où il devait prendre possession du fameux hélico.

Un hélico qui n'arrivait pas et, bien qu'il affichât un visage serein, Bolan commençait à se poser des questions. En fait, Grimaldi avait plus d'une demi-heure de retard sur l'horaire prévu. Ce qui, quand on connaissait l'esprit rigoureux du pilote, ne laissait rien augurer de bon. Et, quelque part dans ce désert, exactement à Gold Death Village, à environ 70 miles, de l'autre côté de l'enfer de la Vallée de la Mort, les Familles Gamiano et Balestra allaient arriver pour sceller leur association dans le plan « Pony Express ». Une réunion qui avait toutes ses chances de ne pas excéder une heure. C'était la course contre la montre. Avec, au bout, l'éventualité d'un cuisant échec si l'hélico arrivait trop tard.

— Bon Dieu ! s'exclama soudain Bâtes en s'épongeant le cou à l'aide de son mouchoir, qu'est-ce qu'il fout ?

Le rotor était maintenant entièrement démonté et Jack Grimaldi en

aurait hurlé de rage. Ridicules et molles comme des ailes de papillon, les pales en fibre de verre du petit *Hughes* gisaient sur le ciment du hangar. C'était bête à hurler. Une panne ridicule. Une avarie comme il n'en arrive jamais aux appareils visés par les contrôles *Veritas*. Or, comme tous les engins de Sky Sailing le petit *Hughes* avait subi son contrôle habituel sans qu'on n'y décèle la moindre anomalie. Le coup du sort. Le grain de sable dans la mécanique.

— Shit !

Grimaldi dressa la tête vers la passerelle sur laquelle les mécanos de l'aéro-club privé de Sky Sailing s'échinaient à réparer. Anderson, son copain du Viêt-nam en était. Visage tendu par l'angoisse, Grimaldi l'apostropha.

— Qu'est-ce qui se passe ?

L'autre eut un mouvement las, laissa tomber son chiffon noir de graisse d'un geste de dépit.

— C'est le roulement principal de l'axe.

— Quoi, le roulement ?

— Panné. Baisé, si tu préfères. Au moins cinq billes réduites en bouillie.

Grimaldi faillit cogner dans la bulle en plexiglas, tant la rogne le submergeait. Il gronda, hors de lui :

— Et alors, bordel. T'en as pas pour des heures à changer ce bon Dieu de roulement.

Son copain lui lança un regard désespéré, secoua la tête.

— Pas plus d'une demi-heure. Tu me connais.

— Ben alors !

— Ben, y a pas de roulement de rechange ici, mon pote. Et j'en aurai pas avant plusieurs jours.

Le pilote demeura comme tétanisé un court instant, finit par soupirer, se calmant d'un coup :

— Bon. Alors, tu n'as plus qu'à me filer un autre hélico. S'il le faut, je piloterai même une *banane* de la Flotte.

— J'en ai pas.

— Hein ?

— Je dis que j'en ai pas, vieux. Plus un seul. Tous partis.

Incrédule, Grimaldi fixait son ancien compagnon d'armes comme s'il venait de lui lancer la pire des insultes. Gêné, l'autre évitait son regard. Un grondement sortit de la gorge du pilote qui martela ses mots :

— Tu veux dire... que tu n'as plus un seul appareil à me refiler ? Qu'il n'y en a plus un seul ici ?

Anderson avait vraiment l'air de souffrir. Il secoua lentement la tête, lâcha du bout des lèvres :

— Plus un seul... avant demain, vieux. Désolé.

— Désolé ! répéta Grimaldi en assénant un coup de poing dans la tête du *Hughes*.

Il avait envie de tuer. C'était fichu. Tout était foutu.

Et, là-bas, en plein désert, Bolan l'attendait.

CHAPITRE XVII

Le bi-turbopropulseur *Mitsubishi* « *Solitaire* » se posa impeccablement, soulevant un épais nuage de sable que le vent à ras du sol emporta immédiatement. Il était dix heures et une minute. Il roula jusqu'au bout de la piste improvisée en cahotant, vira lentement, revint se mettre en ligne, à la verticale du clocher à demi effondré de la chapelle de *Gold Death Village*. Á moins de cent mètres des premières baraques délabrées et couvertes de poussière jaune. Les moteurs se turent et le silence revint sur la petite vallée encaissée entre les arides montagnes mauves. Un petit moment passa, puis la porte de l'appareil s'ouvrit, livrant passage à trois hommes armés de Kalachnikov qui sautèrent au sol. Ils se mirent à courir sous le soleil de plomb, investirent le village fantôme, aussitôt suivis de trois autres, dont Corso, qui pénétrèrent dans l'agglomération figée par le côté opposé. Pas un cri, pas un mot. On entendait à peine le bruit de leurs pas. Dans ce décor désolé de film insolite, ils ressemblaient à quelques étranges créatures sombres, venues d'un autre monde. Corso, Luigi et Berti étaient entrés dans la place par le nord. Parfaitement coordonnée, leur action de reconnaissance les emmena d'abord dans la chapelle désaffectée. Il y régnait une chaleur de four et la poussière y flottait jusqu'à hauteur d'homme. Au-dessus du plateau en planches posé sur deux piles en pierre qui avaient dû figurer l'autel, une trace plus claire en forme de croix indiquait l'ancien emplacement d'un crucifix. Il n'y avait plus de bancs et le bruit de leurs pas résonnait étrangement dans la touffeur du lieu. Sur un signe de Corso, les deux autres ressortirent, visitèrent tour à tour une dizaine de baraquements plus ou moins effondrés, alignés le long de ce qui avait été l'unique rue du village. Finalement, ils firent leur jonction avec la première équipe, dans la construction la plus importante et qui se situait exactement au milieu de la rue.

Le saloon.

La seule baraque encore à peu près potable. Elle avait encore un toit. Ou plutôt, une sorte de fausse terrasse entourée d'une balustrade en partie effondrée. Au-dessus de la porte arrachée de ses gonds et de la galerie en planches déboîtées, une enseigne en bois dont l'inscription avait depuis longtemps disparu, se balançait mollement dans le vent sec. Son grincement avait quelque chose de sinistre et d'irritant. Corso jeta un regard circulaire dans le local, fit grimper deux hommes à l'unique étage, par un escalier dont la plupart des marches déclouées risquaient de s'écrouler. Une minute plus tard,

Luigi redescendait.

— C'est OK, dit-il.

Sur un signe de tête de Corso, ils repartirent tous au pas de course, rejoignirent l'avion qui se transformait rapidement en étuve. Corso frappa contre la tôle déjà brûlante et les deux *consiglieri* de Gamiano sautèrent à leur tour, aussitôt suivis de don Ettore que le chef de la garde Noire aida à descendre. Sans un mot, le petit cortège se remit en marche, laissant le pilote cuire dans sa lessiveuse. Bientôt, tout le monde disparut derrière les premières baraques et la poussière soulevée par leurs semelles retomba. Quelques boules de mesquite roulaient en tourbillonnant et, parfois, le vent sec passant entre les hélices du *Solitaire* faisait entendre un chuintement lancinant.

Dans le saloon occupé à présent par toute l'équipe Gamiano, Corso veilla à installer son patron près de la fenêtre sans vitres, par où pénétrait un peu d'air relativement rafraîchissant, donna un ordre. Aussitôt, les autres dressèrent des planches sur les caisses trouvées derrière ce qui avait été un comptoir, confectionnant ainsi une sorte de longue table. Aidé par Corso, Gamiano alla s'asseoir en bout de plateau, entouré de ses deux *consiglieri*. L'un d'eux sortit un épais dossier de sa serviette en croco noir, le posa sur la table improvisée, croisa les mains dessus, comme pour le protéger. Corso sortit alors sur la galerie, porta le talkie-walkie qu'il avait autour du cou à sa bouche, lança un appel. Aussitôt, une voix au fort accent lui répondit. Le chef de la garde Noire hocha la tête, satisfait. Les hommes de surveillance dissimulés dans les collines alentour étaient en place. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Quelques minutes plus tard, un ronronnement se fit entendre dans le lointain et Corso ressortit du saloon, suivi de Luigi et de Berti. Ils allèrent au bout de la rue, virent le Cessna tout blanc qui amorçait son arrondi.

Enio Gamiano, le futur don arrivait à son tour.

Selon les instructions de son père, il avait emprunté un autre appareil. Raisons de sécurité. En cas d'accident, il fallait conserver un Gamiano en vie. Don Ettore pensait décidément à tout.

Il ne manquait plus que la Famille Balestra.

Corso alla s'installer au bout de la rue. Là, debout et immobile dans son costume noir, immense silhouette dont le vent faisait battre les pans de la veste, il ressemblait à un épouvantail inutile. Pas un oiseau ne fréquentait cette cuvette surchauffée au sol jaunâtre et vitrifié. Il attendait, sans impatience, l'esprit au repos, mais tous les sens aux aguets. Du coin de l'œil, il vit quatre hommes retourner au *Mitsubishi* et sortir de la soute les deux mitrailleuses *Breda-SAFAT* de 7,7 qu'ils allèrent installer sur leurs trépieds dans l'alignement de l'unique défilé rocheux qui permettait l'accès à cette minuscule vallée de la Mort. Il

entendit les déclics d'armement, vit les rubans chargeurs engagés dans les magasins, battit des cils derrière ses lunettes noires.

Désormais, tout était prêt. Même une mouche aurait risqué sa vie en venant se perdre à *Gold Death Village*. Alors, toujours immobile sous le soleil assassin, Corso demeura sur place. Jusqu'à ce qu'il entende enfin un nouveau grondement de moteur. Il leva la tête, vit bientôt apparaître l'avion des Balestra. Un gros *Bandeirantes SFAR 41* de fabrication brésilienne. Un appareil pouvant transporter 19 passagers ou presque deux tonnes de fret. Un rictus de fauve vêtira la bouche mince du tueur. Les Balestra arrivaient en force, désiraient visiblement impressionner. Et Corso en fut secrètement satisfait. Car, bientôt, quand le vieux don serait mort, il savait bien que la Famille Balestra prendrait les rênes du pool. Enio ne ferait jamais le poids. Alors, tranquillement, Corso se préparait à accueillir son *prochain futur* patron.

La vie continuait.

— J'ai absolument besoin d'un appareil, Cliff. Absolument, répéta Grimaldi en détachant chaque syllabe.

Il avait attiré son ancien compagnon d'armes à l'écart, affichait un faciès dur et têtue. Cliff Anderson baissa la tête, catastrophé.

— Écoute, Jack. Tu sais que je t'ai jamais fait faux bond. Mais cette fois...

— Il n'y a pas de *cette fois*, coupa durement le pilote. Tu vas te démerder comme tu voudras, mais je veux un hélico. Tout de suite.

— *Shit !* s'emporta le mécano. Comment veux-tu que je fasse ! Je peux quand même pas me coller un rotor dans le prose pour te dépanner ! Fais le tour de ces foutus hangars, tu verras par toi-même. Plus un seul, je te dis !

Vif comme l'éclair, Grimaldi chopa le col d'Anderson, serra doucement, amicalement. Il planta ses yeux dans ceux de l'autre, gronda :

— C'est une question de vie ou de mort, Cliff. Donne-moi au moins un tuyau pour m'en procurer un. Je suis à la bourre de plus d'une demi-heure. C'est très... très important.

Les yeux de Grimaldi envoyaient un avertissement non dissimulé. Et le malheureux Anderson ne pouvait rien faire. Il secoua la tête.

— Désolé, Jack. Je vois qu'un moyen. Ils en ont un à Livermore Airport et...

— Tu te fous de ma gueule ! C'est au moins à...

— Je peux téléphoner. Ils l'emmèneront et tu pourras foutre le camp.

Grimaldi soupira, vaincu.

— OK. Appelle Livermore.

Bolan consulta sa montre une nouvelle fois. Il était 10 h 30 passées.

Bâtes qui l'observait à la dérobée s'inquiéta :

— Il est arrivé un pépin, hein ?

Soucieux, l'Exécuteur battit des paupières derrière ses lunettes noires, grogna :

— Même en cas de problème, Jack arrive toujours à ses fins. On doit attendre.

Bâtes trouva qu'il faisait décidément preuve d'un optimisme exagéré, mais ne fit aucun commentaire. Après tout, il n'était que la pièce rapportée de l'équipe et les deux autres devaient savoir ce qu'ils faisaient. Il alluma une cigarette, en proposa une à Bolan qui refusa d'un signe de tête.

Et l'attente continua.

Un quart d'heure plus tard, sa cigarette achevée, Bâtes s'épongea de nouveau le cou, leva vers le ciel blanc de chaleur un regard désenchanté. Bolan soupira, regarda sa montre une nouvelle fois, laissa tomber :

— Encore dix minutes. S'il n'arrive pas, on y va avec le Cherokee.

Bâtes fronça les sourcils, garda ses réflexions pour lui. Il avait accepté de venir avec ce grand type parce qu'il lui plaisait et qu'il se sentait devenir son ami. Il irait jusqu'au bout... et dans n'importe quelles conditions. Depuis le Viêt-nam, c'était la première fois qu'il rencontrait un homme dans toute l'acception du terme. Un des rares types qui refusaient de baisser les bras, dans cette société de froussards et de pleurnichards, tout juste bons à défoncer les divans des psychiatres.

— OK, fit-il.

Et il commença à déclouer la caisse de la mitrailleuse.

Anderson ressortit du petit bureau vitré en claquant la porte d'un air découragé, vint vers Grimaldi d'une démarche de supplicé allant à l'échafaud. Il secoua misérablement la tête, laissa tomber d'une voix sans timbre :

— Ils l'ont loué hier. Pour deux jours.

Grimaldi avait déjà compris. Il leva les yeux au ciel comme pour y chercher un secours divin, pinça les lèvres, finit par demander :

— Combien de temps, pour remonter le rotor du *Hughes* ?

L'autre le regarda sans comprendre et, devant l'air déterminé du pilote, écarquilla les yeux.

— Eh ! s'exclama-t-il. T'es dingue ! Tu veux pas dire...

— Que je vais décoller avec cinq billes en bouillie.

— Pas question.

— Tes assuré, oui ou merde ?

— Merde.

Grimaldi fixa son copain d'un air sauvage.

— T'aurais tort de croire que je plaisante. Je dois vraiment voler.

Par tous les moyens.

Ils se défièrent en silence, puis Anderson capitula, tandis qu'un grondement se faisait entendre au-dessus des pistes. Il leva le pouce en direction du ciel, grogna :

— Alors, j'en vois qu'un. Mais là, je te connais pas.

Ils avaient bloqué l'ouverture arrière du Cherokee, attaché la Vickers, de manière à ce que Bolan puisse canarder à l'aise. Bâtes conduisait à tombeau ouvert. Même en roulant vite, ils n'avaient que peu de chances d'arriver avant la fin de la conférence. Plus que jamais, c'était la course contre la montre. Une véritable opération suicide. Car, s'ils arrivaient à temps, la puissance de feu et la mise en place de l'ennemi ne leur laisseraient que bien peu de chances.

Bâtes consulta sa montre.

— On n'y arrivera pas, cria-t-il dans le vacarme du moteur.

Ils avaient encore une bonne soixantaine de miles à couvrir avant *Gold Death Village*. En plein désert. C'était effectivement une gageure. Mais Bolan s'entêtait. Il n'avait jamais renoncé avant d'avoir perdu tout espoir. Et, de l'espoir, il en avait encore. Même seul, il serait allé jusqu'au bout. Bien sûr, ils avaient dû renoncer à l'idée d'utiliser la bombe. Seule, la mitrailleuse constituerait l'armement *lourd*. Il ferait le reste avec l'Uzi. S'il en avait le temps. À présent, la chaleur était, épouvantable et les ondes de chaleur déformaient le sol devant le capot du véhicule. Carte près de lui l'Exécuteur scrutait la muraille montagneuse vers laquelle ils fondaient. Sur le papier figurait une faille. Il fallait la trouver, tenter le tout pour le tout. Car, il rie se faisait pas d'illusions. Dans le défilé, les autres avaient forcément placé un comité d'accueil musclé. Ce serait donc au petit bonheur la chance. Ils passeraient en force.

Soudain, l'entrée du canyon fut devant eux. Bâtes accéléra brutalement, cria :

— Je fais le forcing.

Derrière lui, Bolan ôta le cran de sûreté de la Vickers, se tint prêt, doigt sur la détente. Le défilé n'était plus maintenant qu'à une centaine de mètres. Bâtes accéléra encore, prêt à tout. Mais, dans son dos, l'Exécuteur hurla.

— STOP !

Bâtes pesa sur la pédale des freins, donna un furieux coup de volant. Le Cherokee dérapa dans un nuage de poussière et de pierres, cahota, tressauta, reprit son assise, tandis que l'Exécuteur se penchait dehors. Bâtes n'en crut pas ses yeux. Trente mètres au-dessus d'eux, un gros Kawasaki BK 117 tout blanc et arborant une éclatante croix rouge sur ses flancs oscillait mollement. Par l'ouverture du cockpit, le haut du buste de Grimaldi se penchait. Il agitait frénétiquement un bras, à la verticale du treuil de levage. Sous la croix rouge, en lettres bleues,

figurait la raison sociale de la firme propriétaire : DARN'S RESCUE.

CHAPITRE XVIII

— C'est Jack ! cria Bâtes derrière le volant. C'est Jack !

Bolan hocha la tête. Il avait reconnu son ami, se demandait ce qu'il faisait à bord d'un tel engin. Mais, avec Grimaldi, il fallait s'attendre à tout. Le Cherokee repartit, parcourut un demi-kilomètre en sens inverse, avant de stopper dans un nouveau nuage de sable. En sautant à terre, Bolan vit le gros Kawasaki descendre comme une pierre, se poser en catastrophe. Dans la tourmente des pales, n'y voyant pas à cinq mètres, l'Exécuteur se précipita. Grimaldi ne lui laissa pas le temps de parler. Il hurla dans le grondement mécanique :

— Amenez-vous, bon Dieu. Dix minutes que je vous cherche.

Déjà, Bâtes était à terre, courait vers l'hélico, transportant la Vickers sur les épaules. Dans le même temps, Jack déroulait le câble du treuil jusqu'au sol. Bolan n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre. D'un bond, il fut dans le Cherokee, fit sauter le couvercle de la caisse contenant la petite bombe, transporta celle-ci près de l'appareil dont les pales tournaient toujours. Au bout du câble, un crochet. Bolan fit une boucle autour des ailettes de la bombe, fit jouer le crochet, verrouillant l'attache de fortune. Et, tandis que le treuil remontait l'ensemble, il soutint l'engin explosif afin de parer à tout éventuel choc sur la tête de détonateur. Dix secondes après, la bombe était suspendue sous le bras du treuil, oscillant doucement. Une seule fausse manœuvre et ils seraient tous transformés en chaleur et en lumière. Quand l'Exécuteur bondit dans le BK, Bates avait déjà achevé la mise en place de la Vickers. Menaçant, le canon pointait par l'ouverture. Dans un déchaînement de turbines, Grimaldi arracha l'hélico du sol, monta en chandelle, multipliant le poids de chacun du double. Puis, dans un virage serré, il mit le cap sur le défilé, poussa les gaz à fond.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Bolan.

— Un hélico d'assistance. Je l'ai piqué.

— Piqué !

— Y avait plus que celui-là.

Et Grimaldi expliqua brièvement les événements en achevant :

— Quand l'engin est arrivé à Sky Sailing, je l'ai carrément piraté. Le gars ne voulait rien savoir. Alors, je l'ai assommé. En ce moment, il doit être en train de pleurer chez les flics.

— On va être pris en chasse, s'alarma Bates.

Grimaldi éclata de rire.

— Pas de danger. J'ai volé jusqu'ici au ras des cailloux. Avant qu'ils

nous retrouvent...

Il n'acheva pas. Tout le monde avait compris. Et l'urgence de la situation commandait. Sous l'appareil, le canyon déroulait déjà son serpent crevassé. Jumelles devant les yeux, Bolan fouillait le terrain accidenté. Rien que rocaille et désert. Pas âme qui vive. Á croire que les deux Familles se croyaient vraiment à l'abri dans leur poêle à frire de *Gold Death Village*.

— On approche, cria le pilote.

Bolan reporta son regard vers l'est, aperçut la vallée criblée de chaleur, avec, tout au fond, la minuscule agglomération aux baraquements jaunâtres.

— Là ! hurla Bâtes en pointant le canon de la Vickers vers le bas. Ils sont là !

L'Exécuteur vit alors les petites silhouettes qui, de chaque côté du défilé, prenaient le passage sous leur surveillance. Il pointa les jumelles, vit les faces de brutes levées vers eux, expressions indécises, dissimulant mal leur arsenal de dissuasion. Il y avait suffisamment de plomb et d'acier pour décimer une escadrille de chasse. Près de Bolan, Grimaldi fit décrire une large boucle à l'hélico, ricana, sauvage :

— Vont quand même pas canarder la Croix-Rouge !

Il avait raison. L'appareil était déjà loin que pas une seule balle n'avait été tirée d'en bas. Et, devant eux, le village fantôme approchait à une vitesse folle.

— *Shit !* ! s'exclama brusquement Grimaldi. Les vaches !

En même temps que lui, Bolan avait aperçu les deux *Breda-Safat* en batterie. Les canons en étaient levés, menaçants. D'un geste sec, il arma la Vickers, ajusta la visée, reléguant Bâtes au rôle de simple observateur frustré.

— Accrochez-vous ! cria Grimaldi.

Et l'hélico vira sèchement, collant le privé à la carlingue. Bolan s'accrocha aux poignées de la mitrailleuse, se sentit plonger vers l'enfer.

Corso avait vu l'appareil venir vers le village. Réfugié sous l'auvent ombreux d'une baraque en ruine, engoncé dans son costume noir maintenant couvert de poussière jaune, il avait l'impression d'être plongé dans un creuset de plomb fondu. Incrédule, il avait levé les yeux derrière ses lunettes noires, ne comprenait pas ce que signifiait l'intrusion de cet hélico à croix rouge dans le décor. Du coin de l'œil, il vit ses hommes hésiter un instant, puis mettre les 7,7 en batterie. Dans un mouvement réflexe, il jaillit au soleil, cria à s'arracher la gorge :

— NON !

Puis, à la même seconde, il distingua la forme oblongue accrochée au treuil, devina les ailettes de queue, comprit tout, hurla encore plus

fort :

— Tirez ! Tirez, nom de Dieu !

Il achevait juste le juron quand la première rafale tomba de l'hélicoptère, faisant jaillir des cailloux autour de la première *Breda*. Corso se serait battu. Pour la première fois de sa vie criminelle, son instinct lui avait fait défaut. Il bondit en avant, se mit à courir comme un forcené, vit le servant de la première mitrailleuse se cabrer brutalement, tressauter sous les impacts. Dans un cauchemar, il vit aussi l'épaule gauche du *mafioso* se disloquer et le bras voler plusieurs mètres derrière lui. Des jets de sang fusèrent. Le tireur s'écroula, buste entièrement hachée, tandis que son compagnon prenait à son tour la *Breda* en main. Mais celui-ci non plus n'eut pas le temps de tirer. En un centième de seconde, sa tête explosa entièrement, se volatilisa en une myriade d'éclats qui volèrent alentour. Des carotides coupées net par les terribles balles de la Vickers, des torrents de liquide rouge jaillirent, inondant le costume noir de Corso qui arrivait sur la *Breda*. Il propulsa le cadavre encore miraculeusement debout d'un coup d'épaule rageur, accomplit l'exploit d'arracher la mitrailleuse de son trépied, la chargea sous son bras, leva le canon, arrosa le ciel comme un forcené. Mais, déjà, d'un brusque virage sur le flanc, le gros Kawasaki fonçait vers le centre du village. Oscillant au bout de son câble, la bombe menaçait de se détacher. Corso acheva la première bande de 7,7, vit nettement les points d'impact dans la carcasse blanche qui lui échappait.

— Tirez, bordel !

Il s'était tourné vers l'autre mitrailleuse située à l'angle de la rue déserte. Mais il était déjà presque trop tard, l'hélico allait disparaître au-dessus du saloon. Pourtant, rivé aux poignets de la 7,7, le servant s'acharnait à envoyer une longue giclée. Inutile. Fou de rage, Corso comprit. Cette ordure d'hélico allait s'en prendre à la conférence. Il avait eu le temps d'apercevoir le pilote, le tireur embusqué derrière la Vickers et un doute s'insinuait en lui. Une idée qui le rendait fou. Le matin même, il avait écouté la radio, lu la presse. Tous avaient relaté la tuerie du Sunway motel, fait allusion aux armes, aux médailles de tireur d'élite retrouvées dans la chambre. Ça ne pouvait donc pas être cette ordure de Bolan. Il l'avait tué de ses propres mains. Il avait vu sa tête exploser sous les balles de Kalachnikov. L'Exécuteur, l'homme qui avait si longtemps défié la Mafia, n'était plus qu'un cadavre déjà décomposé. Il ne pouvait donc pas se trouver dans cet enfoiré d'hélico.

C'était absolument impossible.

Mais le doute avait commencé son terrible travail de sape dans l'esprit de Corso. Il ne comprenait plus rien. Avait l'impression de vivre le plus odieux des cauchemars. Dans une sorte d'état second destructeur, il se rua dans la rue brûlée de soleil, brandissant la *Breda*

comme il l'aurait fait d'un ridicule 6,35, traînant les bandes de munitions dans la poussière, arrosant toujours le ciel. De nouveau, il voyait le BK 117. Stabilisé au-dessus du saloon, il plafonnait à moins de cent mètres d'altitude. Corso vit une silhouette se pencher hors de la carlingue, s'emparer du câble pour stabiliser le balancement de la bombe. Il devenait fou. Le canon de la *Breda* se redressa, il tira de nouveau, faillit hurler de joie. Là-haut, le corps penché au-dessus du vide marqua un violent sursaut, fut brusquement rejeté en arrière. Et, au bout du filin d'acier, la bombe avait pris un balancement dangereux. Elle cogna contre le haut du cockpit, rebondit, cogna de nouveau. Corso se catapulta vers l'entrée du saloon, y arriva au moment où une dizaine de *mafiosi* affolés s'en éjectaient.

— Là ! cria-t-il, l'hélico... tirez !

Dans sa panique, il n'avait même pas songé qu'en s'écrasant, l'appareil et sa monstrueuse charge de guerre feraient sauter tout le village. Devant le saloon, les gorilles des deux Familles s'étaient maintenant massés, brandissant leurs P.M. envoyant vers le monstre métallique des giclées de balles. Il vit nettement des pointillés de mort s'inscrire dans la carcasse immaculée, tandis que l'appareil virait brutalement en glissade oblique. Des geysers de sable tracèrent une ligne continue non loin de lui et il se jeta contre les planches d'une baraque branlante. Il tira de nouveau, vit avec soulagement le Kawasaki décrocher vers l'est. Il en rugit de joie et de dépit mélangés. Un instant, il avait cru pouvoir le descendre.

— Tout le monde dehors ! rugit-il. Aux avions.

Il fallait faire très vite. Corso ne se faisait pas d'illusions. L'hélico allait revenir. Il le voyait stabilisé à moins de cinq cents mètres, découpant sa masse blanche sur le fond ocre de la masse montagneuse. À l'intérieur, on devait hésiter. Et puis, il avait sûrement descendu le type qui se penchait dans l'ouverture. Cela lui donnait un court répit qu'il fallait mettre à profit. Mitrailleuse toujours sous le bras, il fit irruption dans le saloon en criant de nouveau :

— Aux avions !

Puis, toujours sans lâcher la *Breda*, il plongea sur le seul homme demeuré assis : Gamiano. Il le coinça littéralement sous son autre bras, le souleva comme une plume, ne prêtant aucune attention aux protestations étranglées de son patron. Du coin de l'œil, il vit ses lieutenants Luigi et Berti, ainsi que quatre autres *mafiosi*, enfermer Enio Gamiano dans un carcan humain et le traîner dehors, tandis que, de son côté, la Famille Balestra s'occupait de protéger le truand new-yorkais.

En jaillissant au soleil avec son précieux chargement, Corso vit l'hélico toujours stabilisé au fond de la vallée. Alors, il se dit que rien n'était perdu, qu'il avait encore quelques chances de mettre Ettore

Gamiano à l'abri. Et, ployant un peu sous sa double charge, il se mit à courir.

— Ça y est, rugit Grimaldi, accroché à ses commandes. Les rats s'enfuient.

— Dommage, fit Bolan dans le vacarme.

Près de lui, Bâtes étanchait tant bien que mal le sang qui coulait de son bras. Une balle de *Breda* lui avait labouré la chair, du poignet au coude, traçant une profonde traînée sanglante. Dents serrées, il comprimait la blessure à l'aide d'épais rouleaux de gaze trouvés dans le caisson d'urgence de l'appareil. Bolan lui jeta un regard inquiet. Le privé s'arracha un sourire encourageant, secoua la tête, hurla :

— On recommence.

Heureusement que Grimaldi avait fauché un hélico sanitaire. Si ça continuait ainsi, ils en auraient bientôt tous furieusement besoin. L'Exécuteur leva le pouce.

— Go ! lança-t-il à Grimaldi qui n'attendait que ça. Démerde-toi comme tu veux, je les veux groupés.

Gêné un peu plus tôt par le tir de barrage d'en bas, le pilote n'avait pu stabiliser l'engin assez longtemps pour ajuster le largage de la bombe. Maintenant, les données du problème étaient posées différemment. Il ne s'agissait plus d'une cible, mais de plusieurs. Et il fallait faire vite. Les autres allaient tout faire pour réintégrer les avions. Et Bolan se voyait mal faire sauter les appareils au sol, avec leurs pilotes. Des hommes qui n'avaient rien à voir avec la Mafia. De simples employés de compagnies privées.

— Accrochez-vous, beugla Grimaldi. Ça va chavirer.

Il n'avait pas achevé sa phrase que le gros BK 117 virait sèchement, prenait soudain de l'altitude, traversait l'étroite vallée comme une fusée. Turbines poussées au maximum, il faisait entendre un bruit effroyable. Il arriva sur la muraille des montagnes opposées comme pour s'encastrier dedans, se coucha d'un coup, vira, perdit de la hauteur à une vitesse folle, partit en rase-mottes, droit sur le groupe des deux Familles dont les armes se braquèrent aussitôt. Mais Bolan veillait. Il prit la troupe en enfilade, envoya un feu nourri. Des corps s'écroulèrent, d'autres bifurquèrent, d'autres encore s'aplatirent dans la poussière soulevée en masse par le rotor.

— La vache ! s'exclama Grimaldi.

Le cockpit venait de se creuser de plusieurs cratères. Un chapelet de 7,7 dessina ses trous dans le haut de la cabine. Bolan avait vu aussi. Le temps d'un éclair, d'un bref passage au-dessus du groupe. Le géant avait levé la mitrailleuse tenue sous l'aisselle, lâché une rafale.

Corso.

Ça ne pouvait être que lui. Lui seul pouvait ainsi se charger d'une mitrailleuse et d'un homme. Et cet homme était Gamiano. Bolan se

sentit attiré vers la paroi intérieure, bousculé par le brusque virage de l'hélico. Grimaldi s'en donnait à cœur joie. Aucun autre que lui n'aurait pu piloter un KK 117 de cette manière sans se planter. Il avait compris ce que voulait l'Exécuteur. Il ramena l'appareil en ligne et gaz à fond, refit la même manœuvre. Cette fois, l'attaque de l'hélico eut raison, des nerfs ennemis. Les *mafiosi* refluèrent avec un bel ensemble vers le village fantôme, courant, mitraillant sans précision vers le haut, ratant leur cible de plusieurs mètres. Bolan vit Corso hésiter, lever de nouveau la mitrailleuse, sentit le Kawasaki frémir sous les impacts, soudain rebrousser chemin pour se mettre à couvert dans le plus proche baraquement. De son côté, toujours entouré par son paravent de gardes du corps, Enio parvenait à s'échapper en direction des avions. L'un d'eux avait déjà lancé ses hélices, mais, des deux autres, les plus gros, deux silhouettes en tenues de vol avaient surgi et couraient pour tenter d'échapper au massacre. Bolan tira une salve, vit encore deux hommes en noir s'écrouler dans la poussière. Surveillant toujours la mesure où Corso et son patron s'étaient réfugiés, il commanda un nouveau virage serré, prit toute la famille Balestra dans le collimateur de la 7,7, tira. Cette fois, ce fut l'hécatombe. Les *mafiosi* s'écroulaient en grappes et, bientôt, la mire de la Vickers n'eut plus en point de contact que le petit groupe constitué de Balestra et de ses gorilles. Bras maintenant entièrement bandé, Bâtes revint se pencher au-dessus du vide, cria :

— La bombe... qu'est-ce qu'on fait de cette foutue bombe ?

— Tu l'empêches seulement de nous péter à la gueule, rugit Bolan. Elle va bientôt servir.

Fataliste, le privé reprit le câble en main, tenta de limiter les dangereux balancements de l'engin. Et Bolan tira de nouveau. Une longue, très longue rafale qui fit se coucher le groupe de Balestra en entier. À cette faible altitude, Ron put voir les jaillissements de sang sur le sable jaune. Quand le Kawasaki repassa au-dessus du groupe dix secondes plus tard, pas un seul corps ne s'était relevé.

— Là, là ! cria Bâtes.

L'Exécuteur avait également vu. Enio parvenait au Cessna, entouré de sa garde. Il tira encore et des hommes tombèrent. Soudain, Enio échappa au reste de ses gorilles, se mit à courir comme un fou, sans paraître savoir où il allait. Mais il courait vite et, pris par surprise, les survivants du petit groupe furent bientôt isolés, une dizaine de mètres en arrière. Cette fois, ce fut Bâtes qui intervint. Il attrapa l'Uzi accrochée par sa courroie à la barre de sécurité intérieure, envoya tout le chargeur.

Et Enio perdit d'un coup le reste de sa protection. L'hélico vira sec, se remit dans la ligne du village, monta presque à la verticale.

— On va jouer Hiroshima ! hurla Grimaldi, quasiment debout sur

son siège. *

Déjà, il effectuait un piqué vertigineux sur la petite silhouette affolée et, tel un chien de berger ramenant un mouton égaré, il obligea Enio à décrire un arc de cercle qui le fit revenir vers le village. Ils le virent errer dans la rue criblée de soleil, se précipiter vers le saloon, y entrer, en ressortir aussitôt, désarmé. À cet instant, portant toujours la mitrailleuse, Corso émergea au jour, tirant vers l'hélico toute une bande. D'autres projectiles sonnèrent dans la carlingue et l'un d'eux ricocha sur le piétement de la Vickers.

— Eh ! s'exclama tout à coup Bâtes en pointant un doigt vers l'horizon. Voilà la cavalerie.

Deux voitures jaillissaient du canyon à tombeau ouvert. Le comité d'accueil du défilé qui venait à la rescousse. Un sourire sauvage erra sur les lèvres de Bolan qui ordonna au pilote de faire volte-face. Puis, l'opération effectuée, il engagea un nouveau ruban-chargeur, arma la Vickers, ajusta son tir, balaya en tir groupé. Le Kawasaki descendit d'un coup, se stabilisa à moins de trente mètres d'altitude, juste derrière les véhicules emportés par leur élan. D'abord, il sembla qu'il ait raté son tir, puis, il y eut comme un coup de vent à ras du sol et, avec un bel ensemble, les deux grenades qu'il gardait en réserve et qu'il avait lancées en tirant explosèrent. Les voitures semblèrent aspirées vers le ciel, retombèrent, se disloquèrent dans un épouvantable nuage de fumée et de flammes. Des corps tournoyèrent dans le soleil et un bras monta presque au niveau de l'hélicoptère, avant de tomber mollement au centre du brasier général.

De ce côté, c'était fini.

Bolan reporta son attention vers le village fantôme, indiqua la rue au bout de laquelle Corso courait en direction de la chapelle en ruine.

— Attention, cria Bâtes.

L'Exécuteur hocha la tête. Il avait repéré le dernier survivant de la deuxième Breda. Canon levé, elle ajustait l'hélico. Grimaldi avait estimé la situation avec justesse. Il vira sèchement, revint en verticale, juste au-dessus de la mitrailleuse. Gêné, le servant ne put faire prendre l'angle nécessaire au canon. Déjà, le pilote laissait retomber le Kawa comme une pierre.

— Grenade, hurla Bolan.

Bâtes en avait déjà une en main. Il consulta rapidement Bolan du regard et, sur un acquiescement muet de celui-ci, la dégoupilla, la laissa ensuite tomber avec des précautions d'horloger. Ils virent l'engin à fragmentation chuter et Grimaldi vira en grimpant en vitesse. Une seconde plus tard, à la place de la mitrailleuse, il ne restait plus que des débris... mécaniques et humains. Sur vingt mètres de rayon.

— Ils foutent le camp !

Bolan tourna la tête en direction des avions. Le « Solitaire » et le

« Bandeirantes » étaient arrivés en bout de vallée et, sans point fixe, l'un derrière l'autre, se précipitaient à l'assaut du ciel. Grimaldi vérifia qu'il ne gênait pas leur décollage, revint se placer au-dessus de la rue. Maintenant, comme seuls vivants, il ne restait plus à Gold Death Village que Gamiano, son fils... et Corso.

Un Corso qui était arrivé au pied de la chapelle. Stabilisé à trente mètres, le Kawasaki ressemblait à un gros insecte prédateur attendant patiemment sa proie. Ce qui était le cas. L'Exécuteur sourit cruellement. Il avait attendu cet instant depuis le début. Un bref moment d'attente, puis, dans le clocher penché et branlant, il vit bientôt pointer le canon de la *Breda*. À Grimaldi qui lançait un regard en arrière, il adressa un bref signe de tête et, au moment où le feu de Corso se déchaînait vers lui, l'hélicoptère partit vers le ciel à une vitesse folle. Les 7,7 passèrent largement sous l'appareil, se perdirent dans le désert. Mais, déjà, Grimaldi avait stabilisé le grand ventilateur à deux cents mètres, juste au-dessus de la chapelle. Il était désormais inaccessible, invisible de Corso. Grimaldi se tourna encore une fois et Bolan acquiesça. À présent, il semblait que le lourd appareil soit suspendu à un filin invisible, tant sa stabilité tenait du prodige. Absolument immobile, pales tournant régulièrement, il avait l'air de ce qu'il était : un engin de mort se préparant à semer le désastre. Bolan assura le câble du treuil dans sa main, se pencha au-dessus du vide, amena la bombe à la verticale du clocher, vérifia sa visée, adressa un signe à Ron qui se trouvait près de la commande intérieure du treuil. L'ancien du Viêt-nam comprenait vite. Il dégoupilla la sécurité de fin de câble qui se trouva ainsi libéré de son axe, attendit que Bolan lève le bras pour déclencher le débrayage. Le fil d'acier se déroula de plus en plus vite, toujours guidé par la main de Bolan, puis sur un autre signe de celui-ci, Grimaldi fit vivement remonter l'hélico. Il y eut un temps mort durant lequel chacun retint son souffle et, dans un déchaînement sonore, une formidable déflagration fit trembler l'appareil.

En bas, la chapelle, les baraques alentour se volatilèrent dans un ouragan de feu, de débris, de poussière et de fumée. Un instant après, il ne restait rien d'autre qu'un cratère et des ruines flamboyantes. De Corso, personne ne retrouverait jamais rien.

— Il faut... il faut que tu sois un vrai *don*, Enio. Meilleur que moi. Meilleur que tous. Que tu extermines sans hésiter tous ceux qui se mettent en travers de la route des Gamiano. Il faut tuer, régner en maître absolu. Être un chef. Voilà ce que...

La formidable déflagration coupa la voix cassée de don Ettore et il n'eut même pas le temps de tourner la tête vers la rue. Son fils et lui furent catapultés contre la cloison en bois qui s'envola comme soufflée par un gigantesque cyclone. *Don* Gamiano s'écroula contre un amas de

planches, miraculeusement épargné par la chute des restes de toiture. Groggy, il se redressa péniblement, appela :

— Enio ! Enio, réponds-moi.

Mais Enio avait reçu un madrier sur la tête. Du sang maculait son visage mou et exsangue, il avait perdu connaissance. Ettore Gamiano se traîna jusqu'à lui, tandis que le grondement de l'hélicoptère enflait au-dessus des ruines. Il se pencha sur son fils, appela encore :

— Enio, *figlio mio* !

Enio respirait. Il n'était pas mort. Mais le vieux don n'eut pas le temps de le secouer. Il vit l'ombre de l'hélico couvrir la rue et une silhouette en combinaison noire tomba du ciel, une toute petite mitraillette au poing. Vision trouble, Gamiano vit le grand type en noir se tourner dans sa direction, avancer vers l'amas de débris où son fils et lui se trouvaient. Une image de cauchemar pour l'homme qui avait été un des plus puissants *mafiosi*. Étouffant un grognement cassé par la maladie, il porta la main dans l'échancrure de sa veste souillée et en lambeaux, attrapa le *Kit Gun 32* qui ne l'avait jamais quitté depuis son ascension dans le monde du crime, posa son index sur la détente, visa posément. Comme au temps où, jeune *capo*, il pouvait prendre des vies humaines sans ciller. Et il tira.

Mais l'Exécuteur ne le quittait pas des yeux. Tout en continuant à avancer, il avait braqué le canon de la mini-Uzi. La première balle de Gamiano frôla son oreille, la seconde arracha un morceau de tissu à la combinaison noire. Et l'Exécuteur estima se trouver enfin à égalité avec le vieux *mafioso*. Il lui avait laissé deux chances. Selon son éthique, on n'abattait pas un vieillard mourant en dehors d'un état de légitime défense. C'était le cas. Il lâcha une courte rafale qui projeta Ettore Gamiano contre les tas de planches. De son maigre torse transpercé, plusieurs jets de sang fusèrent. Mais, curieusement, Ettore Gamiano vivait encore. Juste un reste de vie, qui lui permit de voir de près l'exterminateur de son empire. Il voulut parler, un flot de sang lui emplît la bouche. Alors, il éleva encore une fois le *Kit Gun* resté dans sa main, posa son doigt sur la détente.

Et Bolan tira encore.

Cinq balles qui firent exploser le crâne d'un des plus puissants empereurs du crime. Pour Enio, ce fut comme un signal. Il ouvrit des yeux égarés, regarda Bolan, puis le cadavre de son père, reporta son regard exorbité sur l'Exécuteur dont la mini-Uzi pointait dangereusement. Un hoquet qui ressemblait à un sanglot lui râpa la gorge et il resta là, anéanti, toute volonté brisée.

— Je... je ne voulais pas, soliloqua-t-il d'une voix blanche. Je ne voulais pas. Je... je ne suis pas... je n'ai jamais voulu être comme eux.

Index sur la détente, Bolan hésita, finit par abaisser le canon de l'Uzi. Dans le bruit de l'hélico qui s'éloignait, il dit alors :

— Dis-leur, Enio. Dis-leur à tous. Ma guerre contre eux ne sera jamais finie. Désormais, passe ton temps à leur répéter ça.

Enio demeura immobile un instant, finit par dodeliner sa grosse tête ronde. Désormais, il garderait dans ses rétines le souvenir gravé d'un homme en noir qui finirait par les avoir tous. Et il le leur dirait. Il n'oublierait jamais. Quand il releva les yeux, l'athlétique silhouette de mort avait disparu.

Un peu plus tard, dans le soleil assassin de la mi-journée, l'Exécuteur s'approchait du Cessna que l'hélicoptère avait empêché de décoller. Blême, le pilote, un jeune rouquin à la bonne tête d'irlandais, regardait tour à tour Bâtes qui le tenait en respect avec le Beretta et Bolan qui s'encadrait dans l'ouverture de la porte. L'Exécuteur indiqua du pouce ce qui restait du village dévasté par la bombe, déclara tranquillement :

— Votre passager vous attend là-bas. Si vous ne voulez pas qu'il grille sur place...

Puis il regagna l'hélicoptère en compagnie de Ron, grimpa à bord, frappa amicalement l'épaule de son vieil ami, laissa tomber d'une voix lasse :

— Á la voiture, Jack. On laissera l'hélico là-bas.

Ron Bâtes grimpa à son tour, soupira en se laissant tomber sur son siège :

— Je me taperais bien une bonne bière, moi. Pas v...

Le reste de sa phrase fut emporté par le vacarme de la turbine.